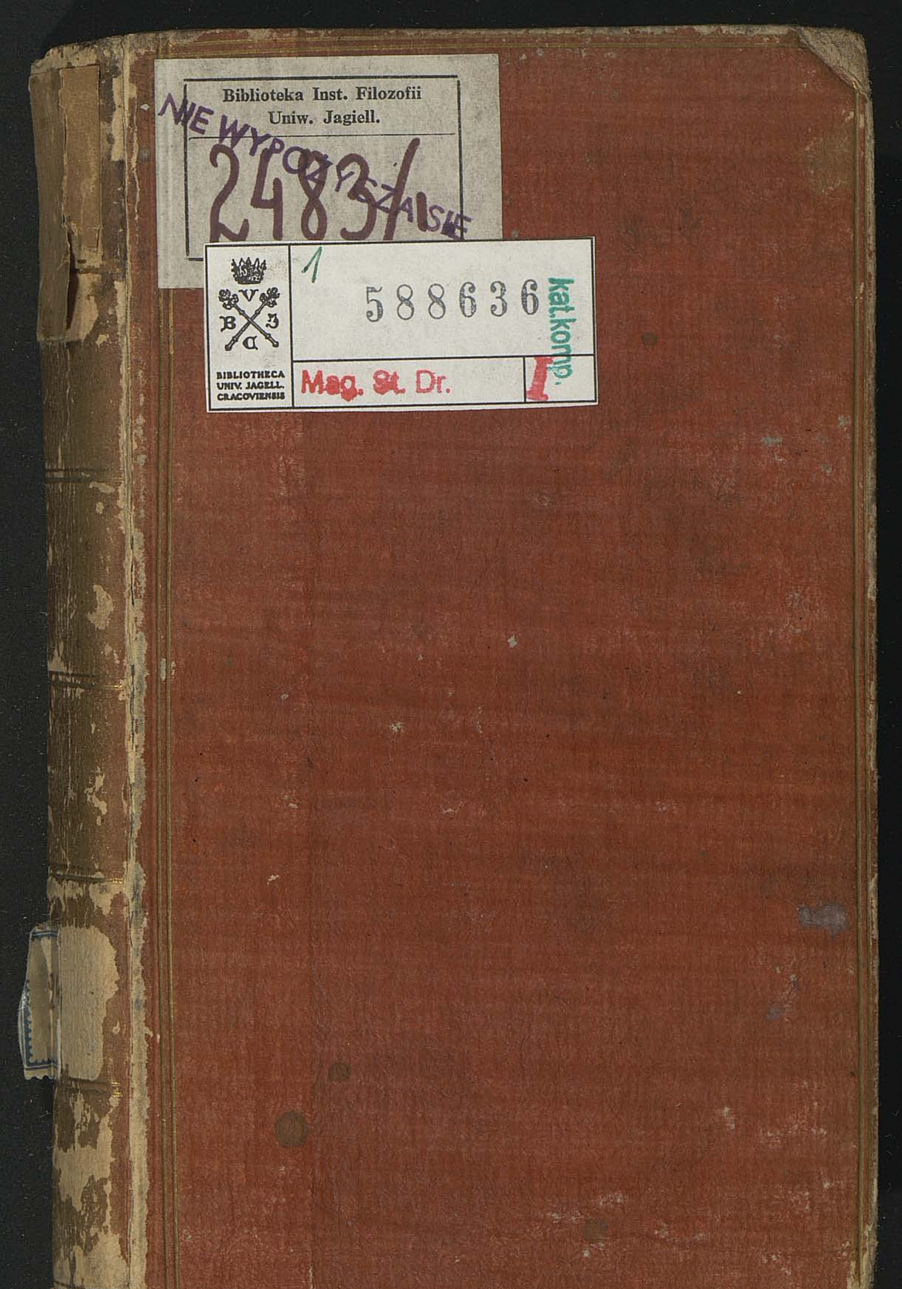
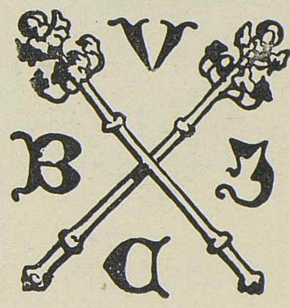
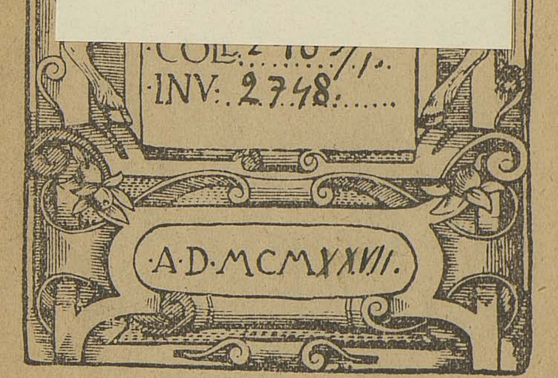


Biblioteka Inst. Filozofii
Uniw. Jagiell.
NIE WYPOŻYCZA SIĘ
24831
BIBLIOTHECA UNIV. JAGELL. CRACOVIENSIS
1
588636
kat.komp.
Mag. St. Dr.
I




B V J C


·COL:
·INV: 2748
·A·D·MCMXXVII·

ŒUVRES

DU

PHILOSOPHE

BIENFAISANT.


STANISLAS ROY DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.
Son nom vivra dans tous les âges:
Il fut grand dans la gloire et grand dans les revers.
Ses vertus, ses bienfaits ont charmé l'univers;
Il l'éclaire par ses ouvrages.

ŒUVRES

DU

PHILOSOPHE BIENFAISANT.

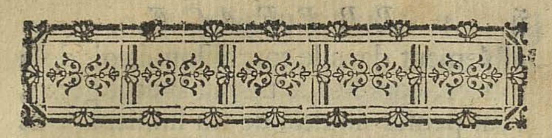
TOME PREMIER.



DITAT & DOCET de Beubers, sc.

A PARIS.

M. DCC. LXIV.



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

JE me ſuis propoſé de donner au Public tout ce que j'ai pu recueillir des Ouvrages du Roi Staniſlas ; j'oſe les mettre au jour ſans ſon aveu, mais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'en eſt aucun qui ne puiſſe contribuer à ſa gloire, &, à ce qu'il aime ſûrement plus que ſa gloire, au progrès de la Religion & des bonnes mœurs. Je regarde tout ce qui eſt ſorti de ſa plume comme un bien qui appartient à tous les hommes capables de le goûter ; & ſi je ne me trompe, il en doit être des richeſſes de ſon cœur & de ſon eſprit, comme de celles qu'il ne ceſſe de répandre ſur tous les malheureux dont il peut ſeulement ſoupçonner l'indigence. Ces Ouvrages ſont d'autant plus précieux qu'ils ne viennent point de l'effort obſtiné d'un Littérateur, qui pour ſe faire un nom, ou pour donner un ſoupçon de ſon exiſtence, s'agite pé-

niblement dans le tourbillon étroit de sa sphere, confond le travail avec le génie, veut penser au-delà de ses lumieres, & ne peut d'ordinaire autre chose, que remplacer la Nature par l'Art, embellir des riens, & mettre des mots au-lieu de choses. Ceux que je donne ici n'ont aucun air de travail; ce sont des plantes qui ont crû d'elles-mêmes, & qui ne doivent leurs fleurs & leurs fruits qu'à la vigueur du terrein où elles se sont trouvé déposées. Ces productions, si je puis parler ainsi, sont venues toutes faites; elles sont tombées sans effort du génie qui, sans le vouloir, les a fait éclore. Aussi n'y voit-on ni apprêt, ni fard, ni enluminure, ni prétention. Avec de l'élévation & de la force, de l'ordre & du choix, on n'y apperçoit qu'une prééminence de bon sens & de raison, qui fait oublier celui qui écrit, pour ne s'occuper que de la vérité des objets qu'il expose.

Quelque grande que soit la réputation de ce Prince, je ne puis résister au plaisir de le faire mieux connoître. Ce que j'en vais dire, m'a été communiqué par Mr. le Chevalier de Solignac, Auteur des cinq premiers volumes de l'Histoire générale de Pologne, & qui nous promet

celle de ce Monarque, que toute l'Europe attend avec empressement.

(*Naissance de Stanislas.*) " Stanislas „ Leszczyński vint au monde à Léo„ pold, Capitale du Palatinat de Russie, „ le 20 Octobre de l'an 1677.

„ J'avoue qu'il n'est pas aisé de re„ monter jusqu'à la source de sa Maison ; „ mais cette difficulté ne vient point de „ l'embarras que causent ces brillants „ mensonges, dont la vanité a coutume „ d'embrouiller la plupart des Généalo„ gies, pour leur donner un plus grand „ air d'illustration. La seule ancienneté „ de celle-ci nous dérobe sa premiere „ origine ; & notre ignorance, à cet „ égard, lui fait honneur.

(*Origine de sa Maison.*) " Ce qui est „ certain, c'est que la Maison de Leszc„ zynski vient de Boheme, & que (*a*)

(*a*) La tige de la Maison de Persztyn étoit celle de Wieniawa, en Moravie, dont les armes se sont conservées, & dans la famille des Persztyn, & dans celle des Leszczynski, qui est sortie de celle-ci, ou qui, pour mieux dire, n'a fait que la perpétuer en Pologne. Les change-

„ Philippe de Perſztyn fut le premier
„ qui l'établit en Pologne. Il y vint
„ à l'occaſion du Mariage de la Prin-
„ ceſſe Dambrowcka avec Mieciſlaw I,

---

ments de nom ſont très-ordinaires dans ce Royaume. Il en eſt de même que parmi les anciens Romains, où chaque famille prenoit un ſurnom différent, & ſembloit par-là ne plus tenir à la race d'où elle étoit ſortie. Ainſi, dans la Maiſon *Cornelia*, étoient les Familles des *Scipion*, des *Lentulus*, des *Dolabella*, des *Cinna*, & de beaucoup d'autres. Il n'y avoit que ceux d'entre les Romains qui s'en étoient fait une étude, qui ne fuſſent point capables de s'y tromper, & qui ſuſſent préciſément à quelle ſource on devoit rapporter chacun de ces ruiſſeaux ſéparés, qui étoient devenus eux-mêmes la ſource de beaucoup d'autres. Je pourrois, à ce ſujet, citer autant d'exemples qu'il y a de grandes Maiſons en Pologne: je me contente de dire que ce qui eſt du moins dans ce Pays plus commode que chez les Romains, c'eſt que, quelque différentes que les Familles paroiſſent, les Armes qu'elles ont, & qu'ils font remonter extrêmement haut, ſont une marque toujours ſubſiſtante de la Race d'où elles ont tiré leur origine. Ainſi, lorſqu'un Polonois veut faire connoître ſa vraie Maiſon, & ce que les Romains appelloient proprement *Gentilitium*, il dit que ſa Famille eſt aux Armes d'une telle. Par cela même, dans le cas préſent, j'aurois dû dire : La Maiſon de Leſzczynsky, aux Armes de Wieniawa; mais j'ai craint de n'être pas entendu de la plupart de mes Lecteurs qui ne ſavent point quels ſont, à cet égard, les uſages de la Pologne.

„ en 965. S'il n'étoit ſon neveu, fils de
„ ſa ſœur, ainſi que l'aſſure (*a*) un Au-
„ teur de notre temps, il étoit du moins,
„ dès ſon entrée dans le Royaume, un
„ Perſonnage très-diſtingué par ſa naiſ-
„ ſance, par ſes biens, par ſes emplois.
„ Il poſſédoit des Terres en Boheme,
„ dans leſquelles il étoit Souverain; &
„ l'on a vu, de nos jours, entre les
„ mains de la Princeſſe, Mere du Roi,
„ des pieces de monnoye frappées au
„ nom & aux Armes de ce Seigneur. (*b*)
„ L'attachement qu'il avoit pour l'é-
„ pouſe de Miecislaw, que le Roi de
„ Boheme lui avoit confiée, & qu'il de-
„ voit aider de ſes conſeils, ne lui per-
„ mit pas de la quitter. Il fut élevé aux
„ plus éminentes charges de la Pologne;
„ & l'eſtime que ſes manieres, ſon gé-
„ nie, ſes talents lui attirerent de toute
„ la Nation, fut ſoutenue par les ſervi-
„ ces ſignalés qu'il lui rendit dans plu-
„ ſieurs guerres ſous les regnes de Mie-
„ ciſlaw & de ſon fils, & ſur-tout par
„ les victoires qu'il remporta ſur Vla-
„ dimir, Général des Armées de Ruſſie.

(*a*) Europa in Seren. Leſczyniorum Domo, &c. per Equit. Pol. Francof. 1725.

(*b*) Sim. Okolsky, Orb. Polon. tome 3, page 293.

(*Quels furent les premiers hommes de cette Race.*) " Le nom que Philippe
„ de Perſztyn laiſſa à ſes deſcendants, ne
„ fut pour eux qu'un motif qui les ani-
„ ma à une plus grande gloire. Ils ſe
„ montrerent toujours recommandables
„ par leurs vertus, & (*a*) remplirent ſuc-

(*a*) L'attention des Egliſes de Pologne à conſerver le nom & la ſucceſſion de leurs Evêques, étoit ſans doute plus grande anciennement que ne l'étoit celle de l'Etat à nous tranſmettre les actions de ces grands hommes. De là vient que l'on connoît, dans le onzieme ſiecle, plus d'Evêques de la Maiſon de Perſztyn, que les Deſcendants de ce Seigneur, qui perpétuoient ſon nom & ſa gloire. On ne ſera donc pas étonné de ne voir ici, jusqu'à la fin du douzieme ſiecle, que des Evêques, tels que Boſuta, fils de Philippe de Perſztyn, qui fut fait Archevêque de Gneſne en 1027, & qui mourut en 1038. *Dlugos, Hiſt. Pol. L. 2. p.* 183. *Cromer, p.* 71. Rudger, Evêque d'Uladiſlan, en 1161, mort en 1170; il eſt beaucoup loué dans le Catalogue des Evêques de cette Egliſe. *Samuel Nakielski in Miechoviâ ſuâ.* Verner, auſſi Evêque d'Uladiſlaw, qui ſuccéda à ſon frere Rudger, & qui mourut en 1178. *Dlugos, L.* 6. *p.* 537. Philippe, Evêque de Poſnanie, en 1196, mort en 1209. *Dlugos*, ibid. *p.* 575 *&* 609. Broniſz, frere de ce dernier, Comte & Palatin de Poſnanie, fonda, en 1240, le Monaſtere de Paradis, de l'Ordre de Cîteaux, dans le Dioceſe de Poſnanie, & le dota de Terres conſidérables. *Cromer, L.* 8. *p.* 211. Albert Perſztyn, fait Evêque d'Uladiſlaw en 1271, mort en 1283; celui-ci ſe diſtingua beaucoup par

„ cessivement les plus hautes dignités de
„ l'Eglise & du Sénat. C'est aux plus an-
„ ciens d'entr'eux qu'on attribue la fon-
„ dation de la Ville de Lekno, dans le Pa-
„ latinat de Posnanie; & c'est de cette Vil-
„ le, qui a toujours appartenu à la Maison
„ de Leszczynski, que vient ce même
„ nom qu'elle a toujours porté depuis.

---

ses grandes charités envers les pauvres. *Dlugos*, *L.* 7. *p.* 795.... Les Seigneurs séculiers, dont l'Histoire fait mention, sont Chérubin, Castellan de Lendski, surnommé de Goluchow, à cause d'un Fort qu'il avoit fait bâtir dans sa Terre d'Wschowski, en l'an 1196. *Sim. Okolski*, *tom* 3, *p.* 295. Prédislas, Palatin de Kalisz, en 1370, & Général de la Grande-Pologne. Elisabeth, qui renversoit tout dans le Sénat & dans le Royaume, durant l'expédition du Roi Louis son fils, en Moldavie, lui ôta cette derniere charge: ce que les Grands de Pologne ne souffrirent qu'impatiemment. *Cromer*, *L.* 13. *p.* 333. *Bielsicus*, *fol.* 244. Jean, son fils, Castellan de Szremski, fut envoyé en Ambassade auprès de Hermann, Oncle d'Anne, fille du Comte de Cilly, & sœur de la Reine de Hongrie, pour la demander en mariage au nom du Roi Jagellon, après la perte que ce Prince venoit de faire d'Hedwige, sa premiere femme. *Cromer*, *L.* 16. *p.* 384. Dobieslas, fils de ce dernier, Castellan de Prémissie: il commanda l'Armée contre Hermann, Grand-Maître de Prusse, qu'il défit entiérement près de Golub. On peut voir la suite de cette généalogie de pere en fils, & jusqu'au grand-pere du Roi dans *Okolski*. *Orb. Pol. tom.* 3. *pag.* 292, & tou-

(*Caractere de ceux des derniers temps.*) „ Je ne finirois point, si je voulois par- „ ler ici de tous les premiers grands „ Hommes de cette Maison. Je me con- „ tente, pour achever de la faire connoî- „ tre, de dire quelque chose de ceux „ qui l'ont illustrée dans les derniers „ siecles. L'ignorance, où l'on est pres- „ que par-tout de ce qui regarde la Po- „ logne, me fait juger que l'on sera „ bien-aise de voir, pour la prémiere „ fois, ce qui n'est point ailleurs dans „ le même ordre, ou que l'on n'a point „ occasion de puiser dans les sources; „ mais c'est assez que je m'attache uni- „ quement à ce que la proximité des „ temps doit nous donner naturelle- „ ment plus d'envie de connoître.

(*Pere du trisaïeul de Stanislas; quel il étoit.*) Le Pere du trisaïeul de Stanis- „ las fut Raphaël Leszczynski, Comte „ du Saint-Empire & de Lekno, Pala- „ tin de Brzest. Ce fut un des plus zé- „ lés défenseurs de la liberté de la Po- „ logne. On pourroit avec justice le com-

jours successivement les plus grandes charges de l'Etat déférées à ceux de cette Maison. *Voyez aussi Th. Tretter, de Episcop. Cul. Varmiens. ad calc. Hist. Pruss. Joh. Leon, pag.* 516.

„ parer au premier des Brutus, ſi, moins
„ auſtere & moins dénaturé que ne l'é-
„ toit ce Romain, il ne s'étoit autant
„ diſtingué par la bonté & la beauté de
„ ſon naturel, que par le violent amour
„ qu'il avoit pour ſa Patrie. Il étoit (*a*)
„ encore fort jeune, lorſque, ſe trouvant
„ à la Diete générale de Petrikow, on
„ voulut y déclarer illégitime le mariage
„ que Sigiſmond Auguſte, étant encore
„ Prince, avoit contracté ſans le conſen-
„ tement de la République, & à l'inſu
„ même de ſon pere Sigiſmond I. Outré
„ des remontrances que les Nonces
„ lui faiſoient à cet égard, le Roi impoſa
„ ſilence au fameux Kmitha, Palatin de
„ Cracovie, qui avoit voulu parler à
„ ſon tour. Chacun des Membres de la
„ Diete ſe regardant alors avec étonne-
„ ment, &, plus par l'effort de la dou-
„ leur que par une impreſſion de crain-
„ te, gardant un morne ſilence, le Pa-
„ latin Leſzczynski ſe leva; & avec une
„ hardieſſe qui par-tout ailleurs paſſeroit
„ avec raiſon pour un crime, & que la

(*a*) Stan. Orichovi Okſzi Annal. p. 1539 & 1492; & Stan. Kobierzycki. Lib. 1, Hiſt. Vladiſl. p. 4. Vid. vit. Petri Kmithæ, p. 1626. Hiſt. Gen. de Pol. par Solignac, tom. 5, p. 17.

„ Pologne eſtime une vertu, il s'adreſſa
„ au Roi, & lui demanda s'il avoit donc
„ oublié à quels hommes il prétendoit
„ commander : *Nous ſommes Polonois*,
„ ajouta-t-il, *& les Polonois, ſi vous les*
„ *connoiſſez, ſe font autant de gloire d'ho-*
„ *norer les Rois qui reſpectent les Loix*,
„ *que d'abaiſſer la hauteur de ceux qui*
„ *les mépriſent. Prenez garde*, continua-
„ t-il, *qu'en trahiſſant vos ſerments, vous*
„ *ne nous rendiez les nôtres; mais le Roi*
„ *votre pere écoutoit nos avis, & c'eſt à*
„ *nous à faire enſorte que déſormais*
„ *vous vous prétiez à ceux d'une Répu-*
„ *blique dont vous paroiſſez ignorer que*
„ *vous n'êtes que le premier Citoyen.*

„ Je ne rapporterai point ici ce qu'il
„ dit dans une autre Diete, au ſujet des
„ Evêques, dont pluſieurs avoient em-
„ braſſé le Luthéraniſme dès qu'il eut
„ paru dans le Royaume, & dont les
„ autres condamnoient à mort tous ceux
„ qui le ſuivoient. Il prétendit que ces
„ derniers élevés uniquement par la
„ naiſſance, par la brigue, par la faveur,
„ occupoient ſans mérite des places dont
„ on n'eſt jamais plus digne qu'en les
„ refuſant. Il (*a*) les repréſenta vivants

(*a*) Stan. Orich. Annal. L. v. p. 1539.

„ dans la molleſſe & le ſcandale, & n'em-
„ ployant qu'un excès de faſte pour faire
„ reſpecter en eux un miniſtere d'humi-
„ lité : *C'eſt*, dit-il, *par leur inapplica-*
„ *tion & leurs mauvais exemples, que la*
„ *Religion s'eſt affoiblie, que le culte eſt*
„ *dégénéré, que la pureté de la Foi a été*
„ *ſouillée de ſuperſtitions qui l'ont fait*
„ *méconnoître. De là*, ajouta-t-il, *l'hor-*
„ *reur qu'ils ont de tous ceux qui, re-*
„ *montant aux premiers ſiecles de l'E-*
„ *gliſe, y ſont allés puiſer la connoiſſance*
„ *& la pratique de ſes Loix. De là ces*
„ *proſcriptions, ces meurtres, ces aſſaſſi-*
„ *nats, ce droit de vie & de mort qu'ils*
„ *s'arrogent ſur des Citoyens libres, &*
„ *qui ne les ont offenſés que parce que,*
„ *les refuſant pour guides, ils craignent*
„ *de s'égarer avec eux.* Jamais Polonois
„ n'avoit tant brillé juſqu'alors par l'é-
„ tendue du génie, par la grandeur des
„ ſentiments, par la fierté du courage.
„ Ses diſcours, qui ont été recueillis &
„ conſervés dans les Annales de l'Etat,
„ ſont pleins de ces traits originaux que
„ l'eſprit ſeul ne peut imiter : car ce n'eſt
„ que dans la force des ſentiments que
„ conſiſte la vraie éloquence ; & il eſt
„ inutile de courir après le beau, ſi le
„ cœur ne le fournit ſans qu'on y penſe.

„ Raphaël mourut en 1569, laiſſant
„ trois fils, André, Jean & Venceſlas.
„ Ce dernier, d'abord Caſtellan, &
„ puis Palatin de Kaliſz, enſuite Vice-
„ Chancelier, & enfin Grand-Chance-
„ lier du Royaume, & Général de la
„ Grande-Pologne, eut de ſon mariage
„ avec Anne, Comteſſe Rodrazewska,
„ un fils, nommé André, qui s'étant
„ dévoué à l'Egliſe, fut fait Evêque de
„ Kaminiec.

(Triſaïeul de Staniſlas.) " André, Pa-
„ latin de Brzeſe Cujavie, épouſa Anne
„ Comteſſe Radziminska, fille du Pala-
„ tin de Podlachie. Il mourut en 1606,
„ après s'être diſtingué dans toutes les
„ guerres que ſa Patrie eut à ſoutenir
„ ſous le regne d'Etienne Bathori. Ses
„ enfants furent Raphaël, Caſtellan de
„ Kaliſz, & enſuite Palatin de Belzk
„ & Venceſlas, qui fut Primat du
„ Royaume.

(Biſaïeul, quel homme c'étoit.) " Ra-
„ phaël fut un des plus grands hom-
„ mes de ſon temps. Il ſe fit ſur-tout
„ admirer par une éloquence pareille à
„ celle de ſon aïeul, & telle qu'il conve-
„ noit à l'élévation de ſes ſentiments,

„ & à un homme de ſon rang, chargé „ des intérêts de ſa Patrie.

(*Aïeul de Staniſlas.*) “ Boguſlas, ſon „ fils, d'abord Vice-Chancelier, devint „ Grand-Tréſorier de la Couronne. „ C'étoit un homme (*a*) plein de ces „ vertus fortes qui ſemblent faites pour „ commander. Eſprit véhément en pu- „ blic, il inſpiroit de la hardieſſe, il en- „ levoit la confiance, il entraînoit les „ cœurs; mais ce qui eût été en tout au- „ tre un talent avantageux pour les fac- „ tions, n'étoit en lui qu'un moyen de ſer- „ vir utilement ſa Patrie. Jamais homme „ ne connut mieux ſes forces, & n'en uſa „ moins; plus jaloux de ſe diſtinguer „ par le mérite de ſes actions, que par „ la ſupériorité de ſon génie. C'eſt (*b*) „ lui qui engagea la Reine Louiſe à faire „ élire le Prince de Condé Roi de Po- „ logne, du vivant même du Roi Caſi- „ mir. Ç'avoit été le projet du Vice- „ Chancelier de la Couronne, ſon Oncle, „ à qui la mort ne laiſſa pas le temps de „ l'entamer; mais quelque contraire que

---

(*a*) Andr. Chriſ. Zalucki, tom. 1, p. 150.
(*b*) *Id. ib.*

„ fût ce dessein à (*a*) une Constitution
„ du Royaume, faite après la mort de
„ Sigismond Auguste, l'ascendant que
„ Boguslas avoit sur l'esprit de la Reine,
„ & le poids que Venceslas Leszczyns-
„ ki, Primat du Royaume, y donnoit
„ par son suffrage, l'alloient faire réussir
„ au gré de la France, si la Reine ne fût
„ morte dans le temps que la Républi-
„ que & le Roi étoient prêts de donner
„ les mains à son exécution.

„ Boguslas épousa, en secondes no-
„ ces, une Princesse de la Maison de
„ Radziwil, dont il n'eut point d'en-
„ fants; mais déja de son premier ma-
„ riage avec Anne, Comtesse de Don-
„ hoff, fille d'Ernest, Palatin de Sira-
„ die, il avoit un fils qui, par ses vertus,
„ soutint parfaitement l'éclat de sa nais-
„ sance, & qui égala, s'il ne surpassa
„ même, la gloire de ses Aïeux.

(*Pere de Stanislas.*) " Celui-ci fut Ra-
„ phaël Leszczynski, Comte de Lekno,
„ & pere de Stanislas. D'abord, Staros-
„ te, ou Gouverneur, & Juge de la No-

(*a*) Christ. Hartkn. de Rep. Pol., lib. 2, capite 1, p. 228.

„ blesse de Fraumstadt; il fut Grand-
„ Enseigne du Royaume. La distinction
„ de ses services dans ces premieres
„ Charges, le fit juger (*a*) digne de plus
„ grandes. Il eut le Palatinat de Kalisz,
„ qu'il quitta pour celui de Posnanie, d'où
„ il passa à celui de Lencici, auquel il joi-
„ gnit la Charge de Général de la Gran-
„ de-Pologne; & enfin il eut celle de
„ Grand-Trésorier. Des emplois si con-
„ sidérables, & en si grand nombre,
„ n'étoient point le fruit de son ambi-
„ bition, & ils furent toujours estimés
„ au-dessous de son mérite. Héritier du
„ tendre amour de ses Ancêtres pour la
„ Patrie, il en soutint avec zele la liber-
„ té; il ne retrancha de celle-ci que les
„ maux qu'elle peut causer, & il s'étu-
„ dia à augmenter les biens qu'elle peut
„ produire. Il fit peut-être plus que
„ ses Peres : né dans un siecle moins
„ austere & plus poli, il joignit la grace
„ & la douceur à une sage politique;
„ mais il asservit cette politique à toute
„ la rigueur de la justice & de la raison.

„ N'étant encore que Grand-Ensei-
„ gne du Royaume, il fut élu Maréchal

(*a*) Andr. Chris. Zaluc., tome 1, p. 509, & tome 3, pages 439 & 440.

„ de la fameuſe Diete de 1683, où (a)
„ la République conclut avec l'Empe-
„ reur Léopold la ligue contre les Turcs,
„ que ce Prince avoit long-temps ſollici-
„ tée ſans ſuccès, & qui fut le ſalut de
„ ſes Etats & de tout l'Empire. Il ne
„ falloit rien moins qu'un génie de la
„ force de celui de Raphaël Leſzczyns-
„ ki, pour faire réuſſir une négociation
„ auſſi difficile, & que la plupart des
„ Nonces eſtimoient contraire aux inté-
„ rêts de la Nation. Il éprouva alors
„ qu'il eſt encore plus aiſé à un Géné-
„ ral Polonois de remporter des victoi-
„ res à la tête d'une Armée, qu'il ne l'eſt
„ au Maréchal d'une Diete de vaincre
„ l'obſtination de ceux qui ont droit d'y
„ opiner. On rappelloit le mauvais état
„ où ſe trouvoit l'Empereur. On ne
„ doutoit point, qu'en engageant la Po-
„ logne à rompre avec la Porte, il n'eût
„ deſſein de détourner ſur la Républi-
„ que tout le poids d'une guerre qu'il
„ ne pouvoit plus ſoutenir. On croyoit
„ être informé que par le Miniſtere
„ même de Tekeli ſon ennemi, & au
„ prix de pluſieurs millions, & de la

(a) Voyez ce Traité dans Andr. Zalucki, tom. 1, pages 803, 818. & ſuiv.

„ cession d'une partie de la Hongrie, il
„ recherchoit actuellement la paix avec
„ les Turcs; & n'est-ce pas, disoit-on,
„ courir à une perte certaine, que de s'u-
„ nir à un Prince qui sent lui-même que
„ sa perte est sans retour. On ajoutoit
„ que, si les Infideles, se sentant provo-
„ qués, venoient à attaquer la Pologne,
„ ce seroit infailliblement du côté de la
„ Hongrie, où ils avoient porté toutes
„ leurs forces; & l'on voyoit le Palati-
„ nat de Cracovie, & ceux de Siradie
„ & de Sendomir, qui étoient ouverts
„ de toutes parts, offrir à ces Barbares
„ un chemin aisé jusques dans le cœur
„ du Royaume, tandis peut-être que les
„ Tartares recevroient ordre de faire en
„ même temps une invasion du côté de
„ de l'Ukraine. A toutes ces raisons, &
„ de plus fortes encore, le Maréchal de
„ la Diete opposa cet art, qu'il avoit au
„ souverain degré, de gagner les esprits,
„ & de les tourner à ses idées, en leur
„ faisant croire qu'ils les suivoient moins
„ parce qu'il les y amenoit, que par l'a-
„ vantage qu'ils trouvoient à les suivre.

„ Je ne sais si la Maison d'Autriche est
„ jamais remontée jusqu'à la source du
„ bonheur que lui procura la levée du

„ ſiege de Vienne ; mais il eſt conſ-
„ tant (*a*) que, ſans le zele & les talents
„ de Raphaël Leſzczynski, les Polonois
„ n'auroient point conçu le deſſein de
„ ſecourir cette Ville, & de la défendre
„ des inſultes de l'Armée formidable qui
„ l'aſſiégeoit. Le Roi Jean Sobiecki n'i-
„ gnoroit point de quelle importance il
„ étoit pour lui que la Diete eût dans
„ cette occaſion un Maréchal auſſi éclairé
„ & auſſi habile. Outre la gloire qu'il ſe
„ promettoit dans cette expédition, il
„ en (*b*) eſpéroit le mariage du Prince
„ Jacques, ſon fils, avec une Archiducheſ-
„ ſe ; & ce mariage auroit eu lieu, ſi, ſe-
„ lon la coutume, la reconnoiſſance &
„ les promeſſes ne s'étoient évanouies
„ avec le danger. C'étoit là le grand mo-
„ tif, & peut-être le ſeul, qui engageoit
„ le Roi d'entrer ſi avant dans les inté-
„ rêts de la Cour de Vienne, & qui
„ l'éloignoit ſi fort de ceux de la Fran-
„ ce : cette Puiſſance, ne pouvant s'ima-
„ giner que les Turcs porteroient ſi loin
„ le bonheur de leurs armes, n'étoit
„ point fâchée qu'ils occupaſſent quel-
„ que temps les forces de l'Empereur.

(*a*) Andr. Chriſ. Zalucki, tom. 3. p. 439.
(*b*) *Id.* tom. 2. p. 137.

„ On auroit tort cependant de s'imaginer que ce fût en vûe de ſe rendre agréable au Roi Jean, que Raphaël pouſſa ſi vivement la concluſion de ce Traité. Il y avoit quelques (*a*) années qu'il ménageoit auſſi peu la faveur de ce Prince, que ce Prince ménageoit peu ſes talents, & le grand crédit qu'il avoit dans la République. Il voyoit ſeulement que les Turcs, une fois vainqueurs de l'Empereur, ne manqueroient pas de tourner tout l'effort de leurs armes contre la Pologne. Ce ne fut que la gloire de celle-ci qui lui fit entreprendre cette négociation, d'autant plus grand en cela, qu'il ne fut point tenté de ſacrifier cette gloire à ſon reſſentiment.

„ Je ne puis oublier ici ce qu'il dit un jour en opinant dans le Sénat. Le ſentiment qu'il exprima eſt devenu en Pologne une eſpece de Sentence, dont on ſe ſert toutes les fois qu'il s'agit du maintien de la Liberté. Le Roi Jean, ayant deſſein de faire élire pour ſon ſucceſſeur le Prince Jacques, ſon fils, l'avoit fait aſſeoir à côté de lui ſur le

(*a*) *Id.* tom. 1. pages 707 & 1148.

„ Trône ; & haranguant l'Aſſemblée, „ s'étudioit ſur-tout à faire voir la tran- „ quillité que ce choix donneroit à l'E- „ tat, en prévenant les troubles d'un „ interregne toujours agité, & qui eſt „ moins le triomphe que le tombeau de „ la liberté. Soit qu'il eût déja diſpoſé „ le Sénat & la plupart des Nonces à ne „ pas s'oppoſer à ſes deſirs, ſoit que „ ſon éloquence, qui venoit, comme ſa „ valeur, d'une ame forte & grande, „ fût auſſi propre à perſuader que celle- „ ci étoit capable de vaincre, tout étoit „ prêt à concourir à ſon deſſein malgré „ les Loix qui y étoient contraires, lorſ- „ que Raphaël Leſzczynski prit la pa- „ role, & détruiſant particuliérement ce „ qui paroiſſoit faire le plus d'impreſ- „ ſion ſur les eſprits, prononça ces mots „ qui auroient fait honneur aux plus „ grands hommes de l'ancienne (*a*) Ro- „ me : J'aime encore mieux une liberté „ douteuſe qu'un eſclavage tranquille ; „ *Malo periculoſam libertatem quàm* „ *quietum ſervitium.*

„ Perſonne n'étant plus capable que „ lui de finir avantageuſement pour ſa

(*a*) *Id.* tom. 2. p. 333.

„ Nation la guerre qu'il avoit fait décla-
„ rer aux Infideles, il fut (*a*) envoyé à
„ Conſtantinople pour mettre (*b*) la der-
„ niere main à la Paix de Carlowitz. On
„ ſe rappelle encore avec plaiſir en Po-
„ logne l'heureux ſuccès de ſon ambaſ-
„ ſade, où il ſe piqua d'une magnificence
„ qui ne fit pas moins d'honneur à ſa
„ Patrie, qu'elle étonna le Divan. Son
„ déſintéreſſement ſur-tout parut avec
„ éclat, lorſqu'à certains jours, recevant
„ de la Porte pluſieurs bourſes pour ſon
„ entretien, il faiſoit donner en préſent
„ & ſur l'heure même à ceux qui les ap-
„ portoient autant d'or en autres eſpeces
„ qu'il devoit en trouver dans ces bour-
„ ſes qu'on lui offroit.

„ Sa ſortie de Conſtantinople fut une
„ eſpece de triomphe. Il en ramena grand
„ nombre d'eſclaves rachetés à ſes dé-
„ pens. La fin de ſon ambaſſade devoit ré-
„ pondre à ſes commencements; il étoit
„ en chemin pour s'y rendre avec deux
„ mille hommes de ſa Maiſon, tant ſol-

(*a*) *Id.* tome 2. p. 886, & tome 3, p. 440.

(*b*) En 1699. Voyez Zalucki, tome 2, page 764.... *Id.* tome 1, p. 1261; & tome 3, pages 170 & 439.

„ dats que domeſtiques, lorſqu'arrivé
„ à Jaſſy, deux de ſes Cavaliers déſer-
„ tent, &, pour gagner la Protection du
„ Bacha qui commandoit dans cette Vil-
„ le, abjurent leur Religion, & deman-
„ dent le Turban. L'Ambaſſadeur, averti
„ de leur démarche, les reclame : on
„ lui répond que la Loi de Mahomet
„ défend de les rendre, & qu'une pareille
„ complaiſance eſt ſans exemple chez
„ les Turcs. Le Bacha avoit à faire à un
„ homme ferme. Celui-ci inſiſte; & à
„ force de menaces, contraint la fierté
„ Ottomane à lui livrer ſes gens. Alors,
„ formant un bataillon quarré de ſes
„ troupes dans la Place même de cette
„ Ville, il appelle ſes Officiers, tient un
„ Conſeil de guerre, fait confeſſer ces
„ deux malheureux, qui reconnoiſſent
„ leur crime; & pour donner un exem-
„ ple à toute ſa Maiſon, leur fait caſſer
„ la tête à la vue de cinq ou ſix mille
„ Janiſſaires qui compoſoient la garni-
„ ſon de ce lieu. On entendit des mur-
„ mures, mais l'aſſurance de l'Ambaſſa-
„ deur les empêcha d'éclater. La nou-
„ velle d'un coup ſi hardi prévint ſon
„ arrivée à la Porte. On y craignit &
„ on y admira tout à la fois un homme
„ de ce caractere.

„ Auſſi, le jour de ſon entrée publique,
„ prétendant que tous ſes gens marcheroient devant lui armes hautes & étendards déployés, il obtint cette diſtinction juſqu'alors refuſée conſtamment à tous ceux de ſa Nation qui l'avoient précédé dans ce Miniſtere. Il vit alors un ſpectacle qu'il n'a jamais raconté depuis ſans en être attendri. L'image de la Croix tracée ſur quelques-uns de ſes étendards excita tellement la piété des Chrétiens de Conſtantinople, qu'ils ſe proſternoient devant elle au milieu des rues. Livrés à des tranſports dont ils n'étoient pas les maîtres, ils ne craignoient point de marquer, par des acclamations mêlées de larmes de joye, la ſatisfaction qu'ils avoient de voir reparoître le ſigne de leur rédemption en des lieux où il eſt en horreur, & où il devroit cependant éclater avec plus de gloire. Ainſi la piété devient plus tendre où elle eſt plus contrainte. Il ne lui manque que d'être plus ſolide où elle jouit de plus de liberté.

„ Au reſte, je n'ai point rappellé ici tous les grands Perſonnages qui, même dans les derniers temps, ont illuſ-

„ tré la Maiſon de Leſzczynski; c'eſt aux „ Auteurs Polonois à montrer, pour „ l'honneur de leur Patrie, ce qui les a „ rendu ſi recommandables dans les „ premiers poſtes qu'ils ont occupés. „ J'eſtime que c'eſt aſſez pour ſatisfaire la „ curioſité des Lecteurs ſur une Maiſon „ qui l'intéreſſe, ſi je finis ce détail par „ le portrait de l'Aïeul maternel du Roi „ Staniſlas, le Comte Staniſlas Jablo- „ nowski, un des plus grands hommes „ qu'ait eu la Pologne, même dans ces „ ſiecles reculés où elle avoit le plus à „ cœur ſa gloire & ſa liberté; mais je „ n'en parle ici que pour faire honneur „ à ſa mémoire du mérite qu'il s'appli- „ qua à faire éclore dans Staniſlas ſon „ petit-fils, dont il ſe fit un diſciple & „ un ami auſſi-tôt qu'il lui fut poſſible. „ Il eſt bon de tenir compte à la vertu „ des efforts qu'elle fait pour ſe repro- „ duire.

(*Aïeul maternel de Staniſlas, un des plus grands hommes de la Pologne.*) „ Staniſlas Jablonowski, Palatin de „ Ruſſie, & puis Caſtellan de Cracovie, „ & Grand-Général de l'Armée de la „ Couronne, naquit avec un penchant „ & des talents décidés pour la guerre,

„ &

„ & s'y dévoua dès son enfance. Il
„ signala contre les Suédois, les Cosaques & les Russes, les premiers efforts de sa valeur. Bientôt, sur les pas de Sobiecki, & de concert avec ce Héros, il fit, sur les Turcs, l'essai d'un courage aussi brillant, mais plus réglé par l'application & par l'expérience. A la bataille de (*a*) Koczin, à celle de (*b*) Vienne, & dans (*c*) toutes les autres qui firent un si grand nom à Sobiecki, il eut le bonheur de partager sa gloire. Seul dans la Valachie, à (*d*) Rucovina, à Kaminiec, à Uscie, il fit tête à des Armées formidables d'Infideles, & leur apprit ce que peut, contre une impétuosité aveugle & féroce, une intrépidité lente & mesurée que la prudence conduit, & qui est animée d'un vrai zele pour la Patrie.

„ En 1695, la Ville de Léopold, se trouvant inopinément exposée à l'incursion de (*e*) soixante mille Tartares, ne dut son salut qu'à la valeur avec la-

(*a*) *Id.* tom. 1. p. 497.
(*b*) *Ib.* pages 830 & 848.
(*c*) *Ib.* pages 11 & 849.
(*d*) *Ib.* pages 938, 959 & 994.
(*e*) *Ib.* p. 1525.

„ quelle il ſoutint leurs efforts. Il courut „ au-devant d'eux dans les fauxbourgs; „ & à la tête de trois mille hommes de „ troupes ſeulement & de quelques do- „ meſtiques, il leur diſputa le terrein de „ proche en proche. Le combat dura „ huit heures; mais, quoique ſouvent „ enveloppé par le grand nombre, il „ les força à ſe retirer, ſinon honteux „ de leur défaite, du moins étonnés de „ la perte de la plupart de leurs murſes, „ & irrités de ne rien emporter d'une „ Ville qu'ils s'étoient promis de met- „ tre au pillage, ou dont ils eſpéroient „ du moins une forte contribution.

„ Toujours prêt à ſe ſacrifier pour „ les intérêts de ſa Nation, il fit conſ- „ truire à ſes fraix le Fort de la Trinité, „ pour brider celui de Kaminiec, dont „ les Turcs s'étoient rendu maîtres. Ri- „ che de ſa modération, on l'a vu plu- „ ſieurs fois (*a*) employer ſes revenus „ à l'entretien de ſon Armée, & enga- „ ger même ſes Terres pour la faire „ ſubſiſter. On eût dit qu'il n'avoit d'au- „ tres enfants que ſes ſoldats; auſſi n'a- „ t-il laiſſé à ſa Famille que ſa gloire & „ ſes vertus à imiter.

(*a*) *Ib.* p. 1241.

„ A ce caractere de héros, il joignit „ tous les talents d'un Politique habile. „ Plus ſenſible qu'aucun autre aux ver- „ tus de Sobiecki, & plus capable auſſi „ d'en juger, ce (*a*) fut lui qui le pre- „ mier forma le projet de l'élever ſur le „ Trône. Toute l'Aſſemblée étoit ſur le „ point de porter ailleurs ſes ſuffrages. „ L'intérêt (*b*) avoit parlé; il ne reſtoit „ qu'à écouter la voix de la Patrie. Elle „ s'exprima par la bouche du Palatin de „ Ruſſie, & l'on vit alors, ce qui eſt ra- „ re, un grand homme s'oublier lui- „ même pour ne s'occuper que du mé- „ rite d'un autre grand homme, qui, „ épris comme lui de la même gloire, „ & courant depuis long-temps dans la „ même lice, auroit dû plutôt exciter ſa „ jalouſie que ſon affection : mais Ja- „ blonowski trouvoit alors dans ſon „ cœur un plaiſir qui vaut plus qu'une „ Couronne, celui de la donner au mé- „ rite & à la vertu.

(*a*) *Ib.* pag. 557.

(*b*) Les Prétendants au Trône étoient, un fils du Czar; Michel Abaffi, Prince de Tranſyl- vanie; un Prince Electoral de Brandebourg; le Prince Charles de Lorraine; le Prince Georges de Dannemarck, & le Duc de Neubourg.

„ Le bien de la République étant le
„ ſeul motif qui l'animoit à la guerre, il
„ ne cherchoit à vaincre les ennemis
„ que pour les ſoumettre & pour leur ar-
„ racher des traités avantageux. Ainſi (*a*)
„ après la victoire de Podhayce, à la-
„ quelle il contribua ſi fort par ſa va-
„ leur, il engagea les Turcs à une paix
„ qui fut long-temps le garant du bon-
„ heur de la Pologne.

„ Par une négociation d'autant plus
„ délicate qu'elle avoit moins d'appa-
„ rence de ſuccès, il les porta dans une
„ autre occaſion à rendre la Podolie qui
„ leur avoit été cédée par un Traité ſo-
„ lemnel.

„ Jaloux de la tranquillité de ſa Patrie,
„ où s'étoit allumée une guerre inteſtine
„ par (*b*) la faction de quelques mécon-
„ tents qui refuſoient de reconnoître le
„ Roi Michel, & vouloient forcément l'o-
„ bliger à renoncer au Trône, il appella
„ à lui tous les bons Citoyens, &, (*c*)
„ par une faction contraire, il raffer-

(*a*) *Ibid.* p. 13.
(*b*) *Id. Ib.* p. 404.
(*c*) *Ib.* p. 434.

„ mit la Couronne ſur la tête du Prin-
„ ce, & remit l'ordre & l'union dans
„ l'Etat.

„ Avec la même adreſſe qu'il établit
„ cette confédération, il diſſipa, après la
„ mort du Roi (*a*) Jean, celle qu'une
„ adroite politique avoit excitée dans
„ l'Armée pour contraindre la Nation
„ dans ſes ſuffrages, & l'aſſervir à l'inté-
„ rêt & à l'ambition de quelques Parti-
„ culiers.

„ Tant de ſervices éclatants rendus à
„ ſa Patrie, ne purent, non plus que ſes
„ proſpérités militaires, lui enfler le
„ cœur & altérer en lui les vertus qui
„ font l'honnête-homme & le Chrétien.
„ Modeſte dans ſes diſcours, (*b*) ſim-
„ ple dans ſes actions, ſincere & réglé
„ dans ſes mœurs, il fut autant l'ornement
„ que l'appui de ſa Nation; & s'il (*c*)
„ eut des jaloux de ſa gloire, c'eſt que
„ les vertus des Héros ſont ſuſpectes
„ dans les Citoyens, & ſur-tout dans

(*a*) *Ib.* tom. 2, pages. 62, 74, 96 & 325.
(*b*) *Ib.* pages 247, 263, 171; & tom. 3, pages 161, 184, 214 & 271.
(*c*) *Id.* tom. 1. p. 1241; & tom. 2, p. 274.

„ ceux d'une République, comme la Po-
„ logne, qui craint une trop grande élé-
„ vation d'ame jusques dans la Personne
„ même de ses Rois.

„ Revêtu d'un aussi grand nom, que
„ celui qu'il avoit reçu de ses Ancêtres,
„ Stanislas se sentit presque dès sa nais-
„ sance un penchant extrême à le soute-
„ nir. Il trouva dans le sein de sa Famille
„ tout ce qui pouvoit l'aider à le porter
„ avec gloire.

„ Sa mere voulut se charger des soins
„ de sa premiere éducation; elle s'y crut
„ engagée, en voyant la foible com-
„ plexion dont il étoit alors : mais elle
„ pensoit aussi que c'est dans l'enfance
„ même que se forment ces penchants
„ qui décident du bonheur ou du mal-
„ heur de tous les autres âges de la vie.

„ Elle s'appliqua sur-tout à lui inspi-
„ rer de la piété. Les malheurs que la
„ Providence préparoit à son fils, en
„ demandoient une vraie & solide, qui
„ pût l'aider à les soutenir. La Philoso-
„ phie ne pénetre pas si avant dans un
„ cœur que la Religion, & n'y établit
„ pas si sûrement cette heureuse tran-

„ quillité qui rend les diſgraces plus ſup-
„ portables. Tout au plus elle conſole
„ des peines, & la Religion en fait des
„ plaiſirs.

„ A ſix ans, il fut remis aux mains des
„ hommes; & c'eſt alors que ſon Pere,
„ voulant le rendre un digne héritier de
„ ſes vertus, ſe crut obligé de deſcendre
„ dans les moindres détails de ſon édu-
„ cation. Avec les ſentiments qui for-
„ ment les mœurs & l'eſprit, il s'attacha
„ ſur-tout à lui apprendre ce que la plu-
„ part des Grands de Pologne avoient
„ déja commencé d'oublier: l'art de ſe
„ contenter du ſimple néceſſaire, & de
„ fuir toutes ces commodités de la vie,
„ qui énervent l'ame en affoibliſſant le
„ corps. Cette leçon fut utile à Staniſ-
„ las. Son tempérament ſe fortifia dès
„ qu'il craignit de le ménager; & il étoit
„ fort à propos qu'il s'accoutumât dès-
„ lors à une vie moins douce qu'il ne
„ convenoit à ſon état, puiſqu'il devoit,
„ dans la ſuite, partager les travaux d'un
„ Roi, qui, toujours ſous les armes,
„ ne connoiſſoit d'autres plaiſirs que les
„ fatigues de la guerre & que les pé-
„ rils des combats. C'eſt de ces heu-
„ reux commencements que vient en-

„ core aujourd'hui cette auſtere dureté „ que Staniſlas a pour lui-même, & qui „ lui fait négliger toutes ces précautions „ que le luxe de nos jours fait croire né- „ ceſſaires à la ſanté, & qu'il eſtime, au „ contraire, moins propres à la conſer- „ ver qu'à la détruire.

„ Ce fut auſſi dans ce même temps „ qu'il prit le goût, qu'il a toujours eu „ depuis, pour les Sciences & pour les „ beaux Arts. A cette étude, il joignit „ celle du Droit de ſon Pays; mais il „ lui reſtoit à connoître les hommes, „ dont les mœurs, qui ſont l'occaſion „ des Loix, font mieux ſentir la ſageſſe „ de celles-ci, & ſur-tout la maniere „ dont on doit en faire uſage quand on „ eſt chargé de les maintenir.

„ C'eſt dans ce deſſein qu'on lui fit „ commencer ſes voyages; il ne les re- „ garda point comme un amuſement, „ ils furent pour lui une continuation „ d'études, & il ſe doutoit bien que les „ Livres ne pouvoient ſuppléer aux „ avantages qu'il s'en promettoit.

„ L'uſage ordinaire des Polonois lui „ fit d'abord tourner ſes pas vers la

„ France. C'eſt le premier objet de leur
„ curioſité, ſoit qu'ils n'eſtiment rien
„ qui ſoit plus capable de la ſatisfaire,
„ ou qu'ils ſe hâtent de connoître cette
„ Nation par le rapport qu'il y a de l'en-
„ jouement & de la vivacité de ſes ſen-
„ timents à la douceur & à la facilité de
„ leurs manieres : mais cette route étoit
„ déja connue aux Ancêtres de Staniſlas ;
„ & depuis qu'un Evêque de ſa Maiſon
„ étoit venu en France pour y conclure
„ le mariage du Roi Uladiſlas avec la
„ Princeſſe Marie de Gonzague, il étoit
„ reſté dans ſa Famille un goût décidé
„ pour la France & pour les François.

„ A ce propos, je pourrois rappor-
„ ter ici un fait qui, à la vérité, n'a rien
„ d'extraordinaire en ſoi, mais que la
„ ſuite des événements doit faire paroî-
„ tre aſſez remarquable. Ce fut préciſé-
„ ment dans la maiſon de Staniſlas, &
„ dans celle de la Reine Opalinska, ſon
„ épouſe, que la Pologne choiſit alors
„ les perſonnages députés à cet honora-
„ ble Miniſtere. Ainſi l'on diroit aujour-
„ d'hui qu'ils venoient préparer une
„ voye à leurs Deſcendants, & jetter les
„ fondements d'une union entre la
„ France & la Pologne, beaucoup plus

„ heureuſe & plus intéreſſante que celle
„ à laquelle ils étoient chargés de tra-
„ vailler.

„ A ſon retour dans ſa Patrie, Staniſlas
„ trouva la ſanté du Roi Jean fort affoi-
„ blie, & l'Etat menacé au-dehors par
„ les Turcs, & déchiré au-dedans par
„ deux factions redoutables. Celles-ci
„ donnerent lieu à des troubles dont la
„ Pologne s'eſt reſſentie preſque tout
„ le temps du regne d'Auguſte II. Les
„ commencements en furent bien foi-
„ bles, mais les moindres émotions ſont
„ à craindre dans les Pays où la liberté
„ ne laiſſe aux Loix d'autre défenſeur
„ qu'elles-mêmes ; & ces Etats, ſans
„ doute, ſont bien plus heureux, où la
„ protection, que donne aux Loix une
„ autorité abſolue, rend la vertu néceſ-
„ ſaire, & enchaîne indifféremment tout
„ ce qui peut nuire à la ſûreté du Public.

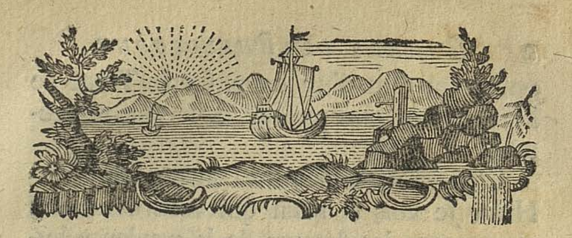
„ Staniſlas, déja Staroſte d'Odola-
„ now, fut nommé Nonce de la Diete
„ de convocation, qui fut indiquée d'a-
„ bord après la mort du Roi Jean, arri-
„ vée le 17 Juin de l'an 1696 ; quoiqu'il
„ n'eût encore que dix-huit ans, il pa-
„ rut avec éclat dans cette Diete géné-

„ rale; & voici ce qu'en écrivit à un de „ ſes amis, le 11 Septembre ſuivant, „ l'Evêque de Varmie, Zalucki, que l'on „ pouvoit ſoupçonner tout au plus „ d'une préoccupation d'eſtime, mais „ que ſa naiſſance & ſon caractere doi- „ vent faire juger fort au-deſſus de l'in- „ térêt, ſource ordinaire de la diſſimula- „ tion & de la flatterie. *Staniſlas Leſzc-* „ *zynski*, dit-il, (*a*) *fils unique du Gé-* „ *néral de la Grande-Pologne, eſt re-* „ *gardé parmi nous comme l'honneur de* „ *notre Patrie. On pourroit l'appeller les* „ *délices du genre-humain. Une heureuſe* „ *facilité de mœurs, qui éclate dans ſes* „ *diſcours & dans ſes manieres, lui ſou-* „ *met généralement tous les cœurs. Je* „ *ne doute pas qu'il ne ſoit né pour être*

(*a*).... Per Staniſlaum Leſzczynski, Capitaneum Odolanovienſem, unicum Generalis Majoris Poloniæ filium: deliciæ generis humani, decus Poloniæ, patriæ communis amor vocatur. Ponendus ſemel in ſuperbiam noſtri ſæculi, gaudium univerſæ plebis; nam videre eum ſine amore, audire ſine admiratione nemo poteſt. Virtutis privilegio ætatis limites tranſgreſſus, parem natalibus ſortitus indolem, nihil in tenerâ ætate tenerum, nihil puer immaturum exhibuit. Omnia in eo ſumma, genus, genius, ingenium, virtus, ſpes omnium & expectatio. *Andr. Chriſ. Zalucki. Tom. 2, pages 82 & 83.*

„ *la gloire de son siecle : du moins est-il*
„ *dès-à-présent la joye de sa Nation. Sa*
„ *naissance, toute distinguée qu'elle est,*
„ *n'est point au-dessus de ses vertus, & ses*
„ *vertus sont infiniment au-dessus de son*
„ *âge. Dans la premiere fleur de sa jeu-*
„ *nesse, on voit paroître les fruits d'un*
„ *âge avancé : &, pour tout dire en un*
„ *mot, tout est grand en lui; son caracte-*
„ *re, son génie, ses sentiments, & jusqu'à*
„ *l'espoir qu'il donne à nos Peuples, des*
„ *avantages qu'il peut un jour leur pro-*
„ *curer.*

Cet éloge, ou pour mieux dire, ce simple portrait, est d'autant plus vrai, qu'il n'a point été démenti depuis, ni dans l'une ni dans l'autre fortune; & ce qui le prouve autant que tout ce qu'il a fait & ce qu'il fait encore tous les jours de grand en Lorraine, ce sont ses Ecrits qu'on va lire, & qui, ne respirant que les sentiments de la plus sainte Morale, sont l'image la plus naïve du cœur qui les a produits.



ŒUVRES DU *PHILOSOPHE* BIENFAISANT.

AVIS DU ROI A LA REINE, SA FILLE, LORS DE SON MARIAGE.

Ecoutez, ma Fille, & voyez; prêtez l'oreille à mes paroles, & oubliez votre Peuple & la Maison de votre Pere.



J'EMPRUNTE, ma chere Fille, ces paroles de l'Esprit-Saint pour vous donner des avis, les seuls vraisemblablement qu'il me sera permis de vous donner dans la suite, après l'événement qui vous éloigne de moi, & qui

vous met tout d'un coup ſur le Trône de l'Univers le plus puiſſant & le plus reſpectable.

C'eſt ici véritablement l'ouvrage du Très-Haut. Je vois ſa main qui vous conduit à travers tous les détours de la prudence humaine, & qui, confondant les vues & l'attente des mortels, veut ſe glorifier elle-même par ſes prodiges.

C'en eſt un, en effet, que le rang où elle vous éleve aujourd'hui. Quelle qu'ait été votre ſageſſe, quelles que ſoient vos vertus, ce n'eſt point à elles ſeules que vous devez ce trait ſingulier de la Providence, mais c'eſt à vous à le juſtifier par toutes les ſortes de mérite que va vous demander votre nouvel état; & tous les yeux, ouverts ſur vous, cherchent à tirer des préſages de votre zele à les remplir. Il n'en eſt point que vous ne deviez regarder comme un des diamants les plus précieux de votre Couronne, aucun où la moindre tache ne s'apperçût aiſément, aucun qu'il ne vous importe de conſerver dans tout ſon éclat au milieu d'un Peuple éclairé, qu'une premiere lueur peut bien ſurprendre, mais que la réflexion rend un des plus difficiles à contenter. Juge de vos actions, il vous fera d'autant plus d'honneur, qu'il vous paroîtra plus ſévere. Laiſſez-lui hardiment exiger de vous les vertus qu'il a droit de pré-

tendre. Quiconque a besoin d'indulgence, peut-il s'attendre à beaucoup de marques de considération?

Un des écueils contre lesquels la vertu des Héros s'est souvent brisée, est ce suprême degré de puissance & de gloire qui réveille dans presque tous les cœurs celle de nos passions la moins conforme à la raison, & néanmoins la plus difficile à vaincre. Je parle de l'orgueil, dont ne sont pas toujours exempts ceux qui le combattent, peut-être ceux mêmes qui se flattent de l'avoir surmonté. On le diroit de l'essence d'un rang élevé; on l'en croit du moins une bienséance rigoureuse. Les Grands se l'apprennent, ils se le communiquent, on le voit circuler grossiérement d'une ame à l'autre; & cette science est si aisée, que les disciples en savent bientôt autant que les maîtres. De là cet impertinent mépris pour le commun des hommes. On ne les voit plus qu'à travers un prisme trompeur qui les dénature, & qui les fait croire uniquement destinés à être de simples spectateurs d'une joye fastueuse, ou des esclaves assujettis à la nécessité d'y contribuer.

Que sont pourtant les Grands aux yeux de la raison, même la moins sévere? Ils ne different des autres hommes que par la base qui les éleve; & cette base ne tenant point à leur être, elle ne les rend ni plus sages, ni

plus heureux. Que feroit-ce fi on les confidéroit par rapport à l'immenfe étendue de l'Univers, où tout le Genre-humain, dont ils font une fi petite partie, n'eft lui-même que comme s'il n'étoit point?

Quelque élevé, ma chere Fille, que foit le rang où vous venez de monter, vous n'en êtes pas réellement plus eftimable à mes yeux, ni vous ne devez l'être davantage aux vôtres. Quel fujet de vanité pourriez-vous tirer d'un fimple ornement qui n'ajoute rien au mérite, & ne peut fervir qu'à mieux dévoiler les défauts ou les vices qu'il expofe néceffairement dans un plus grand jour.

Toujours humiliée fous la main de Dieu, feul difpenfateur des grandeurs & des puiffances, abaiffez-vous d'autant plus devant lui, que vous êtes plus élevée au-deffus du refte des hommes. Un feul orgueil vous eft permis, c'eft celui d'une ame, qui, retrouvant en foi l'empreinte de la magnificence & de l'immenfité du Dieu qui l'a formée, méprife tout ce qui eft borné, & n'afpire qu'à des biens qui répondent à la nobleffe de fon origine, à la hauteur de fes fentiments, à l'immortalité qui lui eft affurée.

Diftinguez-vous, à la bonne-heure, dans le rang que vous occupez, mais que ce foit uniquement par l'ambition d'en remplir tous les devoirs avec exactitude. Faites toujours

mieux que le Peuple tout ce que le Peuple fait de bien. Surpassez les plus sages en mérite, mais sans être extrême sur aucune vertu: il n'appartient qu'à l'hypocrite d'exagérer les sentiments qu'il n'a pas.

La France, l'Univers entier, exigent de vous de grands exemples, & une continuité d'exemples qui ne se démentent jamais. La plupart néanmoins ne sont bien puissants qu'autant que le modele est agréable.

Je pourrois vous avertir ici d'un avantage que vous ne vous connoissez pas. C'est un don de la nature qui ne vous a rien coûté; mais qui, rendant plus aisée la pente à vous imiter, peut vous être un sujet de mérite, & d'un simple talent vous faire une vertu. Ce don si précieux est cet air de douceur, ces manieres aisées & prévenantes, ce caractere de bienfaisance & de bonté qui se peint dans vos traits, & qui, appellant tous les cœurs & leur demandant autant d'amitié qu'il en offre, ne laisse pas de leur imprimer le respect dont il semble vouloir les affranchir. Conservez avec soin ces dehors précieux, & ne cessez en aucun temps d'être réellement tout ce qu'ils promettent.

Faites toujours autant de bien qu'il vous sera possible. La libéralité est un devoir de votre rang, & les refus vous doivent plus coûter que les graces. Sur-tout approchez

de vous la vertu timide & malheureuſe; ne dédaignez jamais le mérite indigent; ne leur faites pas même acheter vos ſecours par des prieres : en leur payant une dette, ce ſeroit leur vendre le plaiſir de vous en acquitter.

Aucune affaire eſſentielle ne vous regarde ſur le Trône, que celle de vous faire aimer. Rien n'eſt ſi flatteur pour une belle ame, & rien auſſi n'eſt plus aiſé aux perſonnes élevées en dignité; il ne leur faut pour cela que des égards qui n'ayent point un air de contrainte, qu'une politeſſe ſans fauſſeté, qu'une prévenance ſans baſſeſſe. L'arrogance leur eſt encore moins pardonnable qu'à des Particuliers qui s'en font une reſſource & une eſpece de dédommagement à leur médiocrité.

L'autorité du diadême peut bien ſe maintenir par elle ſeule, mais elle n'a jamais plus de force que lorſqu'elle a le ſecret de ſe ſoumettre les cœurs.

Je l'ai ſouvent éprouvé ſur ce Trône mobile, où me porta, d'après les vœux de ma Nation, l'amitié d'un Prince qui s'étoit chargé d'avoir des vues & de l'ambition pour moi. Combien de fois n'eus-je pas à combattre la faſtueuſe délicateſſe d'une foule de Grands qui ſe prétendent indépendants du Chef qu'ils ſe ſont donné, & de la Nation même dont ils ſont membres? Etoit-il aucun jour où il ne me fal-

lût contenir l'indocilité tumultueuſe d'une Nobleſſe, qui ne connoiſſant que ſon épée, ſon courage & ſa liberté, veut tenir le timon de l'Etat, & ſe plaît ſouvent à le faire chanceler pour ſe faire croire plus néceſſaire à le conduire? Ces obſtacles ſi difficiles à lever, j'eus le bonheur de les vaincre. Un accès libre & toujours ouvert, une humanité auſſi éloignée de la dureté que de la foibleſſe, me donnerent ſur tous les eſprits un empire d'autant plus abſolu, qu'on le ſupportoit ſans le croire. Je m'apperçus bientôt qu'en donnant des conſeils, je prononçois des ordres, & qu'on les exécutoit auſſi fidélement que ſi la liberté qu'ils contraignoient, les eût dictés elle-même. Je reconnus dès-lors ce que vous ne devez pas ignorer, ma chere Fille, que rien n'aſſure mieux, en quelque Nation que ce ſoit, les droits de la puiſſance, que le ſoin de ne la point faire ſentir.

Un moyen infaillible de gagner les cœurs, c'eſt de leur marquer encore plus d'eſtime que d'amitié. Celle-ci peut faire des ingrats, celle-là n'en fit jamais. On peut ſe méfier de l'amitié ; on croit toujours l'eſtime ſincere, lors même qu'elle ne l'eſt pas. Sévere à votre égard, uſez d'indulgence envers tout le monde; louez les vertus, excuſez les foibleſſes, feignez d'ignorer la plupart des défauts, embelliſſez, pour ainſi dire, tout ce qui vous

environne. Une prévention flatteuſe peut faire naître autour de vous plus de vertus qu'une indiſcrete ſévérité n'eût corrigé de vices.

Etendez cette heureuſe & utile prévention juſqu'aux mœurs, aux uſages, aux préjugés même des François. De tous les Peuples civiliſés, c'eſt peut-être celui qui ſouffriroit moins de voir condamner ſes loix que ſes coutumes. Elles paroiſſent être en lui, plus qu'en toute autre Nation, ce que la chaleur naturelle eſt dans tous les corps, un principe de vie, & le premier mobile de ſes ſentiments, de ſes opinions, de ſa conduite. Vous devez néceſſairement, pour réuſſir à lui plaire, reſpecter ſes manieres & les adopter. Je ne vous propoſe pourtant point ici celles de ces François brillants & volages, bons par principe, mais trop ſouvent vicieux par air, qui n'ont pour vertus que des agréments, & qui ſont même regardés comme étrangers dans leur Patrie, juſqu'à ce que l'âge ait achevé de mûrir leur raiſon. Les mœurs des vrais François ſont douces, ſimples, enjouées, ſociables. Chez eux ſe trouvent plus communément la ſcience des égards, le goût des bienſéances, la délicateſſe du ſentiment. Leurs ennemis, jaloux de rendre leurs vertus plus agréables, viennent échanger leur politeſſe contre la leur; & ce qu'on a de la peine à

concevoir, ils ne s'estiment ensuite plus parfaits, qu'autant qu'ils les haïssent avec plus de fureur, & qu'ils les imitent avec plus de complaisance.

Ces sentiments vous choqueront bien davantage désormais qu'ils ne peuvent faire à présent. Vous étiez déja Françoise par votre éducation, devenez-le encore plus par votre amour pour cette Nation honnête & polie, & je vous réponds de sa part d'un retour de tendresse le plus sincere & le plus constant. Vous l'éprouverez plus sûrement encore, si, après avoir évité les dangers de la puissance & de l'élévation du Trône, qui trop souvent n'inspirent qu'orgueil & dureté, vous ne donnez point dans un autre excès qui amollit les ames par la volupté, & les abrutit par la paresse. J'entends parler ici de la prospérité dont vous allez jouir, & qui pourroit vous être d'autant plus funeste, qu'elle vous a été presqu'inconnue jusqu'à présent.

Ne nous dissimulons point les adversités que nous avons essuyées. Ceux-là seuls doivent craindre de se rappeller leurs disgraces, qui, ne pouvant les soutenir avec courage, n'ont fait que les augmenter par leur lâcheté. Nos malheurs n'étoient grands qu'aux yeux de la prévention, qui n'en connoît point audessus de la perte d'une Couronne ; & quelle idée devois-je avoir de celle que je venois de

quitter? Différente de toutes les autres, elle n'offre presque d'autre avantage que la gloire de la porter; devois-je avancer la main pour la reprendre? Quelle qu'elle fût, en la perdant, je me retrouvois moi-même, & je vous retrouvois, ma chere Enfant, non point insensible à mes revers, mais ayant la force de les supporter, & toujours épiant sur mon visage jusqu'aux moindres vestiges de la douleur pour la calmer.

Nous devons trop à nos malheurs pour les oublier, & nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes, si, contre le dessein de la Providence, ils n'ont point réussi à nous convaincre du vuide & du néant des choses d'ici-bas, & par cela même à nous dévoiler le danger des prospérités qui pourroient nous séduire. Et que sont réellement les prospérités même les plus brillantes? Quel est l'état de ceux qui en sont les plus entêtés? N'est-ce pas pour la plupart un état de misere & de besoins? Le seul amour du repos les tient dans une agitation continuelle, & leurs passions étant sans frein, leurs vues sont aussi sans bornes. Toujours un nouveau desir, comme un salpêtre enflammé, pétille dans leur ame, & les porte vers un objet dont la perspective les éblouit à son tour, mais dont l'approche ou la possession ne les désabuse point du triste soin d'en rechercher d'autres.

Delà des jours plus vuides que remplis. On ſe plaint de leur rapidité, parce qu'on n'en jouit point, & preſque en même temps de leur lenteur, à cauſe des dégoûts qui les accompagnent. On ſe dérobe ſa vie ſans le vouloir; & comme elle n'eſt pas dans l'eſpace du temps, mais dans l'emploi qu'on en doit faire, elle eſt déja comme paſſée bien des années avant le moment où elle doit finir.

Il n'eſt qu'une ſage modération qui puiſſe vous garantir des pieges d'un état qui n'eſt qu'une ivreſſe continuelle pour tant d'autres. Vos deſirs, ſatisfaits au-delà de vos eſpérances, ne vous en laiſſeront preſque plus à former. Je me flatte du moins que, ne ſouhaitant rien déſormais que par raiſon, vous ne deſirerez rien avec inquiétude.

Je ſens avec raiſon que je puis également me répondre de votre ſageſſe au milieu des plaiſirs qui aſſiegent le Trône : je les crains moins pour vous, que le goût du plaiſir qu'ils laiſſent après eux, & qui eſt en effet plus dangereux que les plaiſirs mêmes. L'habitude peut faire diſparoître ceux-ci; mais le goût dont je parle, quoiqu'il varie ſans ceſſe, ne meurt jamais; ſon inconſtance même fait ſa durée. Uſez, à la bonne-heure, des plaiſirs de votre état; mais ſouvenez-vous toujours qu'ils ne ſont faits que pour vous amuſer &

en

vous diſtraire, & non pour vous occuper. Ils peuvent flatter vos ſens, mais ils ne peuvent remplir votre cœur. Celui qui l'a créé peut ſeul le ſatisfaire.

Ce ſentiment, que je n'ai jamais ceſſé de vous inſpirer, ne doit jamais s'éteindre en vous. Mais en vous exhortant à craindre, à fuir même les plaiſirs, je m'apperçois qu'il en eſt un dont vous aurez de la peine à vous défendre; c'eſt celui que des hommages intéreſſés, des louanges étudiées, une fine adulation, excitent d'ordinaire dans les Grands. C'eſt le plaiſir qu'ils trouvent à être flattés, & qui les toucheroit moins, ſi, malgré la prééminence de leur rang, ils ne s'eſtimoient encore plus par l'opinion d'autrui, qu'ils n'ont coutume de s'eſtimer par leur ſentiment propre.

Auſſi, ma Fille, je ne vous vois qu'avec frayeur environnée d'une foule de Courtiſans, qui paroiſſant oiſifs, ſans l'être, ſe font une occupation de dégrader par l'orgueil ceux qui les dominent par la puiſſance. Eſprits maniérés & flexibles, ils n'étudient les penchants de leurs Maîtres, que pour les faire ſervir à leurs intérêts; ils ne rampent devant eux que pour s'élever; ils ne les louent que pour les ſéduire. Combien n'en eſt-il pas qui cherchent peut-être déja à vous endormir au ſein de l'indolence & de la molleſſe, & qui

ne

ne ſe montrent empreſſés à vous plaire, que pour réuſſir un jour à vous gouverner? Voulez-vous pour toujours éviter un écueil où j'aurois le regret de vous voir perdre ſans reſſource; ſoyez inceſſamment en garde contre votre amour-propre. Il n'eſt que lui capable de donner à la flatterie de l'aſcendant ſur votre cœur. Aimez la gloire, j'y conſens, je vous y exhorte même; mais fuyez la vanité: celle-ci recherche uniquement l'approbation des hommes, celle-là le ſeul témoignage ſecret d'une conſcience tranquille. Quiconque mépriſe la gloire, n'eſt pas loin de mépriſer la vertu; mais quiconque a de la vanité peut tout au plus contrefaire la vertu, & ne peut point acquérir de gloire.

Appliquez-vous à connoître les hommes. Au lieu même où vous êtes, & plus qu'en autre lieu du monde, il eſt encore des Courtiſans dont le caractere noble & généreux ne ſe développe que ſous les dehors de la naïveté, de la douceur, de la confiance. Formés ſur le modele des anciennes mœurs, il vivent avec plus de probité que de cérémonie, ils ſervent leurs Souverains avec zele, ils ne fondent point ſur leurs défauts l'eſpoir de leur plaire, ils les aiment plus que leur fortune, ils n'en deſirent d'autre que celle qui ne coûte aucune vertu.

Votre intérêt eſt de démêler dans la foule

ces reftes précieux de l'innocence des premiers temps, votre devoir de vous les attacher, votre bonheur de mériter leur eftime. Elle vous fera d'autant plus glorieufe, qu'elle ne peut être qu'une eftime de fentiment & de conviction; & vous la diftinguerez aifément de toute autre, parce qu'elle fera toujours fans fafte & fans apprêt. Elle fe laiffera voir & ne fe montrera pas, ou ne fe montrera du moins qu'avec cet embarras qui dit fi éloquemment ce qu'on s'efforce de taire. Interrogez dans le befoin ces hommes vertueux, & les encouragez à vous répondre ; au-lieu de louanges, ils vous donneront des confeils.

Ne leur prodiguez pourtant pas votre confiance, vous ne la devez toute entiere qu'au Roi votre époux; il doit être le feul dépofitaire de vos fentiments, de vos defirs, de vos projets, de toutes vos penfées. L'imprudence laiffe échapper fes fecrets, l'amitié les confie; l'amour, le véritable amour les livre, & ne s'en apperçoit pas.

Répondez aux efpérances du Roi par toutes les attentions poffibles ; vous devez ne plus penfer que d'après lui & comme lui, ne plus reffentir de joyes & de chagrins que ceux qui l'affectent, ne connoître d'autre ambition que de lui plaire, d'autre plaifir que de lui obéir, d'autre intérêt que de mériter fa

tendresse; vous devez ne plus avoir à vous ni humeur ni penchant; votre ame doit se perdre dans la sienne; & tel est votre bonheur, qu'elle ne peut que s'embellir en se perdant de la sorte : par-là même vous pouvez contribuer au bien de Sa Majesté.

On aime à se voir dans ceux qui nous ressemblent. En se reproduisant en eux, on croit augmenter son être, en étendre la durée, & vivre en quelque sorte deux fois. Votre douceur, votre docilité, ma Fille, peuvent fort aisément prolonger des jours dont dépend une infinité d'autres. Que de vies à conserver dans une seule! Ne cessez en aucun temps d'éloigner de ce Maître aimable jusqu'aux moindres nuages de chagrin. Quelquefois son excessive grandeur peut s'affaisser sur elle-même; portez alors le calme & la sérénité dans son ame; mais gardez-vous de vouloir pénétrer tout ce qui peut en troubler la joye & la paix.

N'essayez point à percer les voiles qui couvrent les secrets de l'Etat. L'autorité ne veut point de compagne. Laissez au Roi & à son Conseil à ménager les intérêts qui divisent ou rapprochent les Nations, & à donner à l'Univers, selon les temps & les besoins, ces secousses puissantes qui l'ébranlent. Vos talents, vos desirs, vos efforts ne pourroient suffire à un travail

dont si peu de génies même sont capables.

C'est sur-tout la Religion que vous devez respecter sans l'approfondir. Ignorez les disputes qu'une vaine spéculation, qu'une licencieuse curiosité y élevent; ne donnez dans aucun des partis qui la défigurent, ou l'anéantissent sans le vouloir. Doit-il y en avoir d'autre pour vous, pour la foule des Chrétiens, pour les plus grands génies même, que votre Catéchisme & votre Foi? Dans le poste éminent où vous êtes, rien n'est plus important que la Religion; non-seulement elle est le seul frein que puissent avoir ceux qui ne craignent pas les Loix dont ils sont les arbitres, mais elle est seule capable d'adoucir les chagrins qui révoltent l'orgueil des grandeurs humaines, & de les convertir même en plaisirs, ainsi qu'un grand feu convertit en lumiere tout ce qu'on y jette. Soyez toujours telle que vous avez été dès vos plus jeunes ans. Attachez-vous à l'essence de la Religion; elle doit être jointe à la piété, sans quoi elle ne feroit qu'un fantôme: la piété doit être jointe à la morale, sans quoi elle ne feroit que superstition; & la morale ne doit point être séparée du culte, sans quoi elle ne différeroit point de cette philosophie de nos jours, qui ne connoît la raison que pour la louer & la combattre, l'humanité que pour l'exalter & l'avilir, les vertus, les devoirs

que pour s'en affranchir, ou pour ſe juſtifier du mépris qu'elle en fait par l'inutilité qu'elle y ſuppoſe. Ayez de la piété; mais gardez-vous autant d'en avoir trop, que de n'en avoir qu'à demi.

Je rends des graces infinies à Dieu de ce que je ne vois rien à régler, dirai-je à corriger en vous, que vos vertus. Vous pourriez aiſément les porter à cet excès qu'on ne condamne d'ordinaire qu'en l'admirant; ſuivez votre force, mais ſachez l'arrêter. L'excès dans les vices ſert à les rendre plus inſupportables; dans les vertus, il ne ſert qu'à les rendre plus difficiles à imiter.

J'aurois pu ſans doute encore me diſpenſer de vous donner cet avis; mais j'ai moins prétendu vous propoſer ici des conſeils à ſuivre, que des maximes à méditer. Il ne me reſte qu'à vous exhorter à vous ſouvenir toujours de moi, de votre mere & de la mienne. Heureux témoins de votre élévation & de votre gloire, nous n'en ſommes pas moins ſenſibles à votre éloignement; nous ne ceſſons de verſer des larmes; nous vous perdons, ma chere Enfant, vous qui étiez notre conſolation, notre amour, nos ſeules délices. Je vous cherche ſans ceſſe à mes côtés; je ſens qu'il me manque une partie de moi-même; ma vie me ſemble s'échapper avec mes pleurs; votre ſeul bonheur me con-

ſole : le Ciel vient d'accomplir en vous tous nos deſirs ; nous le ſupplions d'exaucer les vœux que nous ne ceſſerons de lui faire tous les jours de notre vie, pour qu'il vous comble d'autant de bénédictions & de graces qu'il vient de répandre ſur vous de biens & de félicités.



LETTRE
DU ROI
DE POLOGNE,
STANISLAS I.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

L'Ouvrage, que l'on donne ici au Public, n'a sans doute besoin d'aucune Préface pour en faire sentir tout le prix.

C'est le récit ingénu qu'un Prince fait à la Reine sa fille, de la maniere dont il s'est dérobé à la poursuite de ses ennemis. Assiégé dans une Ville qui n'avoit plus de ressources, & à qui il ne restoit même pas l'espérance qui les fait trouver quelquefois, il se voyoit forcé à une évasion dont l'idée seule étoit capable de décourager le cœur le plus intrépide.

Il n'ignoroit pas qu'on venoit de mettre sa tête à prix : il lui falloit tromper la vigilance de deux Armées qui l'environnoient ; & , dans une route qu'il ne connoissoit point, échapper à l'avide attention d'une infinité d'ames viles & intéressées, qu'une récompense promise, qu'une haine de parti, que la crainte même d'une punition injuste pouvoient engager à une infame trahison.

Tout rendoit presqu'impossible l'évasion projettée. C'étoit un prodige de courage

de s'y résoudre ; c'en fut un bien plus grand de l'exécuter.

N'ayant pour lui que son nom, & n'osant même s'en servir, Stanislas se vit long-temps réduit à ne prendre conseil que de l'occasion, & à n'attendre son repos, sa liberté, sa vie même, que d'un assemblage de conjonctures qui ne dépendoient ni de sa prudence ni de sa fermeté. Chaque pas lui offroit un danger, & le moindre danger une perte presque infaillible ; car telle étoit son entreprise, qu'elle ne pouvoit manquer un moment sans manquer pour toujours.

On sait à présent quel en fut le succès : l'on voit avec plaisir que les disgraces, à qui seules il appartient de mettre un caractere dans tout son jour, & qui souvent ne dévoilent que trop de foiblesse, ne servirent qu'à faire éclater dans ce Monarque la constante vigueur d'une ame maîtresse d'elle-même ; il s'y montra plus grand en effet qu'il ne l'avoit peut-être jamais été dans les plus beaux jours de sa gloire.

Né, comme le reste des hommes, tributaire de la mauvaise fortune, déja depuis bien des années, ce Prince n'a plus de dettes à lui payer. Puisse-t-il régner long-temps encore & dans le plus parfait

repos ſur des Peuples qu'il ne ceſſe de rendre heureux! Puiſſe-t-il donner, juſqu'à la fin de ce ſiecle, le rare ſpectacle de cette ſimplicité majeſtueuſe, de cette joye de raiſon, de cette aimable ſérénité, de ces graces naïves, qui ſemblent ſuſpendre en lui les droits attachés au Trône, & qui les aſſurent d'autant plus qu'elles les font moins ſentir. Le propre de ceux-là eſt d'inſpirer du reſpect, trop ſouvent de la crainte : celles-ci font naître l'amour, & l'amour diſſipe la crainte & augmente même le reſpect.

Ce fut ce qu'éprouverent les Habitants de Dantzic, du moment que Staniſlas ſe fut choiſi parmi eux un aſyle. Je ne m'aviſerois pas de rappeller ici leur tendre dévouement aux intérêts de ce Prince, ſi, pour mettre plus au fait de la rélation qu'on va lire, je ne croyois néceſſaire de donner une légere idée du ſiege qu'ils eurent à ſoutenir, de faire voir les motifs qui le firent entreprendre, & la maniere dont il fut conduit. C'eſt principalement ce que demande cette Préface : mais ce récit, je vais le faire le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Staniſlas, ayant été élu, pour la ſeconde fois, Roi de Pologne, le 12 *Septembre* 1733, *ſe vit obligé, par l'approche*

des Ruſſes, ſupérieurs aux forces de la République, de ſe retirer peu de jours après à Dantzic. C'étoit la ſeule Ville de ſes Etats capable de réſiſter à ces Troupes, qui n'étoient entrées dans le Royaume que pour y faire élire un autre Roi.

Déja long-temps avant que Staniſlas ſe fût rendu à Varſovie, où l'appelloient les vœux de la Nation, un Corps de quarante-deux mille Ruſſes étoit aſſemblé dans la Curlande; un autre Corps de douze mille hommes de Troupes réglées & de quinze cents Coſaques s'étoit rendu vers Smolensko, & une Eſcadre de pluſieurs Vaiſſeaux de guerre & de quelques Frégates étoit ſortie des Ports de Croonſlot & de Croonſtadt.

C'en étoit plus qu'il ne falloit contre un Pays ouvert de toutes parts, & contre une Nation affaiſſée ſous un Gouvernement ſans regle: accoutumée à vivre dans une eſpece de léthargie, qui cauſe ſa foibleſſe, & la lui fait ignorer, elle n'en ſort preſque jamais que par des convulſions qui lui font croire de la force, & qui achevent de l'épuiſer.

Les Coſaques n'eurent pas plutôt paru ſous les murs de Dantzic, que cette Ville, qui ne tient à la Pologne que par l'eſpérance d'une protection qu'elle n'éprouva

jamais, & qu'elle fait bien de n'attendre que d'elle-même, donna ordre à tous ses Habitants de se pourvoir d'armes, de munitions & de vivres, & permit au Marquis de Monti, Ambassadeur de France, de lever un Régiment de Dragons, qui seroit à la solde du Roi de Pologne, mais qui prêteroit serment au Magistrat. Ce Régiment, à peine exercé, fit des prodiges de valeur durant le siege, qui commença le 20 Février de l'année suivante, sous les ordres du Général Lasci.

N'ayant pas assez de Troupes pour investir la Place de toutes parts, & ne pouvant l'attaquer du côté des prairies déja inondées à dessein, Lasci se posta depuis la Vistule jusqu'à la Mer, du côté de Langsurbr. Cette situation, quoique assez avantageuse, n'aida pas beaucoup au succès de ses opérations. Sans doute il ne lui étoit permis d'être habile ou hardi qu'à demi. Tous ses exploits se réduisirent à couper jusqu'aux moindres ruisseaux qui se rendoient dans la Ville, & à la priver des divers usages qu'elle en faisoit pour les besoins de la vie les plus indispensables.

Le Comte de Munik, Général en Chef de l'Armée Russienne, se réservoit la gloire de la réduire. Celui-ci étoit d'un

caractere bouillant & altier, à qui l'emportement tenoit lieu de courage. Il s'étoit fait en Moſcovie une réputation qu'il paroiſſoit avoir manquée dans des Pays plus éclairés; il auroit bien fait de ne la pas riſquer aux yeux d'une Nation qu'il avoit ſervie autrefois, & qui, étonnée de ſon élévation, doutoit encore de ſon mérite.

Il réſolut d'abord d'attaquer le Village d'Obra, ſitué tout près de la Ville. Il y employa cinq mille hommes, qui furent repouſſés par huit cents hommes ſeulement; & il en perdit quinze cents, ſans compter les bleſſés, dont les Aſſiégés ne purent ſavoir le nombre. Une autre expédition ſur le Knipaof ne lui fut pas plus heureuſe; par-tout il montroit plus de préſomption que de ſavoir, plus de ſaillies que de vues; & ce n'étoit que des mauvais ſuccès de ſes entrepriſes, qu'il apprenoit les moyens qu'il auroit dû employer pour les faire réuſſir.

Ce Général ne s'étoit encore emparé que du Haupt, un des ouvrages extérieurs de la Place, & l'unique paſſage aux convois qu'elle pouvoit eſpérer du côté des terres, lorſqu'il apprit que l'Armée de Saxe venoit le renforcer. Jaloux de l'honneur du commandement qu'il craignoit d'être contraint de céder, peut-

être plus jaloux de la gloire de ses talents qu'il vouloit faire croire au-dessus de tous les autres, il résolut, le 9 Mai, de donner un assaut au Hagelsberg, dont la prise, à son avis, n'auroit plus laissé aux Habitants ni le moyen de se défendre, ni même le loisir de capituler. Le Corps qu'il destina à cette attaque étoit de plus de six mille hommes. Ils ne se mirent en marche qu'à dix heures du soir, & leurs premiers efforts jetterent l'allarme dans toute la Ville. Elle commença seulement alors à craindre des hommes, devenus, par une exacte discipline, aussi hardis que s'ils ne pouvoient manquer d'être heureux. Le carnage fut horrible; il ne cessa qu'à la pointe du jour; mais on vit dans cette action ce que peut sur une audace ordinaire une valeur d'intérêt & de sentiment. Tout ce que les Assiégés crurent nécessaire à leur défense, leur parut possible & le devint. Ils n'eurent que quarante ou cinquante hommes de tués, & environ quatre-vingt blessés, tandis que les Russes, de leur propre aveu, perdirent quatre mille quarante-huit hommes; & ne pouvant loger dans leur Camp tous leurs blessés, furent obligés de les transporter en divers lieux du voisinage, tels qu'Elbing, Marienburg & Dirschau.

Honteux de ce revers, & résolu de s'en venger, Munik fit redoubler le feu de son artillerie, & sur-tout le bombardement, qui duroit déja depuis le 30 Avril; mais les chûtes des Temples & des maisons, le danger d'être écrasé sous leurs ruines, la famine qui commençoit à se faire sentir, le triste spectacle des morts & blessés, les terreurs des femmes, les cris des enfants, la crainte en un mot d'autres malheurs plus terribles, rien ne put ébranler la fermeté des Dantzicois. Tout accoutumés qu'ils étoient à une vie aisée & paisible, ils aimoient autant périr que de trahir la confiance d'un Prince qu'ils aimoient tous à l'envi, & tous également.

On ne rappelle ici qu'à regret l'arrivée de quinze cents François, qui, sous le commandement du Brigadier la Motte, débarquerent le 13 Mai à l'embouchure de la Vistule, & disparurent presque aussi-tôt. Ramenés le 27 par le Comte de Plelo, Envoyé de France à la Cour de Copenhague, ils combattirent les Russes, qui ne durent qu'à la force de leurs retranchements la gloire que ceux-ci ne purent acquérir malgré la fermeté de leur courage. Trop inférieurs en nombre, par un esprit de ménage qu'on attribuoit alors au Ministere François, ils

firent voir, à leurs dépens, que s'il eſt pour le commun des hommes une économie louable, il n'en eſt point pour les grands Etats qui ne leur ſoit funeſte, & toujours ſuivie d'inutiles regrets. D'ailleurs leur Commandant, par je ne ſais quelle raiſon, avoit négligé de faire dans le temps ce que l'ennemi n'avoit pu donner qu'une ſeule fois le temps de faire. L'occaſion de vaincre étoit paſſée. Quelques jours plutôt la Motte auroit pu, ſans beaucoup d'expérience & d'efforts, remporter un avantage qui échappa au zele & à l'habileté de Plelo, & que ce François trop valeureux, ne put acheter par la perte de ſa vie.

Un ſi fâcheux événement ne laiſſa preſque plus d'eſpérance aux Habitants de Dantzic. Ils s'apperçurent qu'ils n'évitoient leur ruine qu'en perpétuant leurs malheurs. Déja la Flotte Moſcovite, composée de vingt-ſept Vaiſſeaux de rang, leur ôtoit toute reſſource du côté de la Mer; & le Duc de Weiſſenfelds s'étoit joint au Comte de Munik avec dix mille hommes des Troupes de Saxe.

Plus habile & conſéquemment plus ſûr dans ſes projets, le Duc s'attacha d'abord à s'emparer du Fort de Wechſelmunde. De tous les ouvrages avancés de la Place, c'étoit celui qui la défendoit le

mieux, & qui étoit aussi le plus en état de se défendre lui-même. On y avoit fait passer des vivres & des munitions pour plusieurs années; mais il y manquoit une chose plus nécessaire encore, du courage & de la fidélité. Par une trahison dont le détail seroit inutile, cette Forteresse, à peine menacée, prit le parti de capituler.

Il ne restoit plus à la Ville qu'à se ménager une composition honnête. Stanislas l'y exhorta lui-même, & se prépara dès lors à la périlleuse évasion dont il va nous raconter jusqu'aux moindres circonstances.

Avant que de partir de Dantzic, Sa Majesté écrivit précipitamment les deux Lettres que je vais rapporter ici mot pour mot.

A MON CHER PRIMAT ET AUX SEIGNEURS POLONOIS.

„ La douleur que j'ai de me séparer de „ vous, mes chers & véritables Amis, parle „ assez pour vous faire comprendre tout ce „ que je ressens dans ce cruel moment. La „ résolution forcée que je prends n'est fon- „ dée que sur l'inutilité de mon sacrifice, „ ainsi que vous l'avez jugé vous-mêmes. Je „ vous embrasse tous bien tendrement, en „ commençant par Mr. le Primat; & je vous

„ conjure par vous-mêmes, &, par conſé-
„ quent, par ce que j'ai de plus cher, de
„ vous unir plus que jamais pour ſoutenir,
„ autant qu'il ſe peut, les intérêts de la chere
„ Patrie, qui n'a d'autre appui qu'en vous
„ ſeuls. Les larmes qui effacent mon écri-
„ ture, m'obligent de finir. Puiſſiez-vous du
„ moins lire au fond de mon cœur les ſenti-
„ ments que votre amour pour moi y a fait
„ naître, & qu'il y a gravés pour jamais!

„ Je ſuis de cœur & d'ame,

STANISLAS, Roi.

AVIS A MA BONNE VILLE DE DANTZIC.

„ Je pars au moment que je ne puis plus
„ reſter avec vous, & jouir plus long-temps
„ des témoignages d'un amour & d'une fidé-
„ lité ſans exemple. J'emporte, avec le re-
„ gret de vos ſouffrances, la reconnoiſſance
„ que je vous dois, & dont je m'acquitterai
„ en tout temps par tous les moyens qui pour-
„ ront vous en convaincre. Je vous ſouhaite
„ tout le bonheur que vous méritez, il ſou-
„ lagera le chagrin que j'ai de m'arracher de
„ vos bras.

„ Je ſuis & ſerai toujours, & par-tout,
„ votre très-affectionné Roi,

STANISLAS, Roi.

Je finirois ici cette Préface, que je croyois d'abord inutile, si je n'avois à justifier le motif qui m'a fait publier cette Lettre sans l'aveu du Prince à qui nous la devons. Cet article ne me retiendra pas long-temps. Je dirai seulement qu'en la mettant au jour, je ne fais que rendre plus aisé à lire & à conserver un ouvrage que bien des personnes possedent en manuscrit, & que l'on se transmet de main en main depuis bien des années. A proprement parler, je ne donne au Public rien de nouveau : il est en possession de ce monument précieux : le laisser périr, seroit une injustice ; l'étendre, le multiplier, le rendre immortel, c'est consigner à la postérité un exemple de force, de patience & de résignation qui fait honneur à notre siecle, & rend plus respectable l'humanité trop souvent avilie par la foiblesse de courage & par la bassesse des sentiments.



LETTRE DU ROI DE POLOGNE.

JE ſens, MADAME, que ce n'eſt pas aſſez pour vous d'avoir appris ma ſortie de Dantzic : un reſte d'alarmes vous fait ſouhaiter de ſavoir juſqu'aux moindres circonſtances de cet événement. Je vais vous ſatisfaire & remplir en même-temps deux devoirs qu'une juſte reconnoiſſance m'inſpire, celui de vous dédommager en quelque ſorte de vos peines paſſées, & celui de rendre à la divine Providence l'honneur que je lui dois. C'eſt elle en effet qui m'a ſoutenu au défaut de tout ſecours.

Vous la verrez dans ce récit me conduire, pour ainſi dire, par la main, veiller ſur tous mes pas, régler les ſentiments de ceux que l'intérêt avoit fait réſoudre à me ſervir de guides, & qu'un plus grand intérêt, toujours préſent à leurs yeux, pouvoit engager à me trahir; vous la verrez tout applanir devant moi, juſqu'à me rendre comme inviſible à ceux mêmes qui étoient envoyés pour me reconnoître; en un mot, vous la remarquerez, cette Providence, juſques dans les moin-

dres détails que je vais vous faire, & vous m'aiderez à la bénir comme l'unique ſource de mon bonheur & de votre joye.

Je ne doute point que bien des gens ne m'ayent blâmé, & vous peut-être avec eux, d'avoir attendu ſi tard à ſortir de Dantzic; mais quand la conſcience, l'honneur, la Patrie réclament leurs droits, doit-on ſonger à ſe précautionner contre les dangers perſonnels? Pour moi, je penſois alors, & je penſe encore, qu'il eſt du devoir de l'honnête-homme de s'oublier en ces moments. D'ailleurs, comme j'attendois de jour à autre de puiſſants ſecours, cette eſpérance me retenoit; & qu'aurois-je fait par une retraite précipitée, qu'ouvrir à l'ennemi les portes d'une Ville qui ne ſoutenoit le ſiege que par l'extrême affection qu'elle avoit pour moi? Ainſi, tout ſentiment de courage & de fermeté à part, il falloit tenir bon juſqu'à l'arrivée du ſecours; & à ſon défaut, ne pas craindre de périr avec tant de braves Citoyens qui s'immoloient pour ma gloire, & avec cette foule de Polonois qui étoient venus partager mon ſort, & qui aimoient autant périr que de manquer à la fidélité qu'ils m'avoient jurée.

Je perſiſtai dans cette réſolution juſqu'à l'indigne reddition du Fort de Wechſelmunde. Sa lâche capitulation obligea la Ville de ſonger, avec mon agrément, à faire la ſienne. Je

fus le premier à l'y porter, &, à ce ſujet, il arriva une choſe aſſez extraordinaire.

J'avois nommé le Prince Czartorinski, Palatin de Ruſſie, & le Comte Poniatowski, Palatin de Mazovie, pour aſſiſter de ma part à toutes les délibérations du Magiſtrat. Le lendemain de la reddition, dont je viens de parler, je les chargeai l'un & l'autre de repréſenter à cette Aſſemblée les raiſons que je croyois devoir engager à ne point différer de ſe rendre; je leur ordonnai même expreſſément de dire à ces Meſſieurs que les tenant quittes, eux & tous les habitants, des ſerments qu'ils m'avoient faits, je conſentois de bon cœur qu'ils ne s'occupaſſent que de leur ſûreté; & qu'au reſte, pénétré des marques qu'ils m'avoient données de leur zele, j'en emporterois avec moi le plus tendre ſouvenir.

Ce fut le Comte Poniatowski qui porta la parole. Il parloit avec affection, & de ce ton de perſuaſion qui lui eſt propre, lorſqu'un (*a*) des Centumvirs (c'eſt ainſi qu'ils appellent certains Députés du Corps de la Bourgeoiſie). ſe levant de ſa place, s'approche du Palatin, & lui dit : Eh! Monſieur, parlez-vous ſincérement? ſont-ce là les vrais ſentiments du Roi notre Maître? Oui, lui répondit Poniatowski, c'eſt de ſa propre bouche que je tiens

(*a*) Le Sieur Hünnüber.

tout ce que j'ai l'honneur d'avancer ici. Mais quoi! ajouta le Centumvir, eſt-ce le Roi lui-même qui nous exhorte à ſubir la loi du vainqueur? Le Palatin repliquant encore que cela étoit ainſi: ô Dieu! s'écria de nouveau cet homme, notre Roi nous quitte donc! & que va-t-il devenir lui-même? Dans ce même inſtant il chancele, il bégaye, il ceſſe de parler, & tombe mort ſur les genoux de Poniatowski.

Je fus d'autant plus touché de ce funeſte accident, que mon cœur étoit ouvert à la douleur. C'eſt particuliérement dans un temps d'affliction, qu'on ſent plus vivement les malheurs des autres.

Jai déja dit que la Ville s'étoit determinée à capituler. Voyant alors qu'elle alloit changer de Maître, & que je n'avois plus lieu de me ſacrifier pour elle, je pris le parti d'en ſortir. J'y étois fortement ſollicité par les Seigneurs de mon parti, qui mettoient encore en moi toute l'eſpérance de leur ſalut & de celui de la République. Mes ennemis m'y forcerent eux-mêmes; ils demandoient, pour premier article, que je fuſſe remis en leurs mains. Ce n'étoit peut-être pas le moindre des malheurs que je devois en attendre; mais c'en étoit aſſez pour mettre le comble à ceux de ma Patrie, à qui il ne reſtoit plus de reſſource qu'en ma liberté.

C'eſt

C'eſt en cette occaſion que je reconnus mieux que jamais le zele de ceux qui me ſont attachés. Chacun formoit des projets pour aſſurer ma retraite; une Dame Polonoiſe, (*) ſachant l'Allemand, & ſe fiant à un homme qu'elle connoiſſoit, & qui connoiſſoit lui-même parfaitement le Pays, vouloit partager les riſques de mon voyage, ſe traveſtir en Payſanne, & me faire paſſer pour ſon mari.

On me propoſa un autre expédient; c'étoit de me mettre à la tête de cent hommes déterminés, & de percer avec eux au travers des ennemis. Ma peine n'étoit point de trouver des gens propres à une pareille expédition; il s'en préſentoit aſſez qui tenoient à gloire d'y être employés : mais ce projet, qui flattoit aſſez mes idées, ne me parut pas aiſé dans l'exécution, tant à cauſe de l'inondation des eaux, qui s'étendoit d'un côté juſqu'à trois lieues de pays, qu'à cauſe des lignes de circonvallation qui bouchoient tous les autres paſſages, & qu'il eût été impoſſible de franchir à cheval. Il faut du moins une route au courage, & le hazard même n'en offroit point.

Je m'en tins au moyen que me fournit le Marquis de Monti, Ambaſſadeur de France.

(*) Madame la Comteſſe Czaspka, Palatine de Poméranie.

Ce moyen me parut le plus praticable. Je (*) me rendis chez lui le Dimanche 27 Juin, ſous prétexte d'y paſſer une nuit tranquille, en m'écartant des bombes qui recommen-

(*) Mr. Tercier, ancien premier Commis des Affaires étrangeres, alors Sécretaire de Mr. le Marquis de Monti, & témoin & acteur de tout ce qui ſe paſſa à la ſortie du Roi, m'en a donné le détail dans une de ſes Lettres, du 10 Février 1758. " J'aurois ſouhaité, dit-il, que le Roi, „ dans ſa Relation, eût dit la maniere dont il „ vint chez Mr. l'Ambaſſadeur ſe diſpoſer à ſon „ départ, & comment on ruſa pour l'enlever à „ ſa garde ordinaire, ſans que perſonne s'en „ doutât. J'avois été le matin du Dimanche chez „ le Roi, qui avoit pris la réſolution de partir. „ Il étoit convenu entre lui & l'Ambaſſadeur „ que l'après-midi Sa Majeſté feroit prier Mr. de „ Monti de paſſer chez lui pour conférer ſur les „ propoſitions que le Maréchal Munik avoit fai- „ tes la veille aux Députés, & que le Marquis, „ feignant d'être tombé & de s'être écorché la „ jambe, renvoyeroit dire au Roi qu'il étoit bien „ fâché de ne pouvoir ſe rendre à ſes ordres, & „ que, ne pouvant marcher, il ſupplioit Sa Ma- „ jeſté de me dire ce qui s'étoit paſſé, ſur quoi „ je reporterois ſon avis, ou de charger quelqu'un „ des Seigneurs Polonois de le venir prendre chez „ lui. Tout ceci ſe paſſoit vers les quatre heures „ à huit heures du ſoir. Lorſque nous ſoupions, „ on avertit que le Roi venoit par le jardin de „ notre maiſon : je courus au-devant de Sa Ma- „ jeſté; Elle me dit que Mr. l'Ambaſſadeur pou- „ voit achever de ſouper, & qu'Elle ſe prome- „ neroit en attendant. Le ſouper ne fut pas long,

çoient à tomber dans mon quartier; & à dix heures du ſoir, déguiſé en Payſan, je ſortis de ſon Hôtel & de la Ville.

Le Marquis de Monti, que j'ai eu le temps

„ comme vous croyez bien; je retournai vers le
„ Roi, qui vint & s'enferma avec Mr. le Mar-
„ quis, Mr. le Comte Oſſolinski, alors Grand-
„ Tréſorier de la Couronne, & moi. Le temps
„ preſſoit, Mr. l'Ambaſſadeur faiſoit ſigne au
„ Roi de renvoyer Mr. le Grand-Tréſorier, qui
„ ſe retira enfin, ſur ce que le Roi lui dit qu'il
„ alloit paſſer la nuit chez l'Ambaſſadeur. Sa
„ Majeſté donna ordre en même temps qu'on
„ lui apportât ce qui lui étoit néceſſaire. Tout
„ ceci étoit concerté pour tromper le Public. Si le
„ Roi étoit ſorti de chez lui dans le deſſein an-
„ noncé d'aller coucher ailleurs, ſa garde l'auroit
„ ſuivi, & tout auroit manqué. Il ne reſta donc
„ que le Roi, Mr. l'Ambaſſadeur, & moi. Alors
„ Sa Majeſté écrivit les deux Lettres au Primat
„ & à la Ville de Dantzic; enſuite de quoi,
„ l'ayant déshabillé, je lui aidai à prendre les
„ habits de Payſan, déja préparés pour cette af-
„ freuſe ſcene. Il portoit à ſon bras le portrait
„ de la Reine, que Mr. l'Ambaſſadeur le ſupplia
„ de laiſſer. Il ne voulut pas; il emporta mê-
„ me avec lui, ſans rien écouter, le Livre du pe-
„ tit Office du Saint-Eſprit. Quand il eut quitté
„ l'Ambaſſadeur, je le conduiſis par notre jar-
„ din juſques dans celui où étoit la tente du Gé-
„ néral Steinflicht: ces jardins étoient contigus.
„ Le matin, ce Général étoit venu dire à Mr. de
„ Monti, qu'ayant à toute heure à faire avec lui,
„ il étoit incommode de faire un détour par la
„ rue; qu'il ſeroit bien plus aiſé de communi-

de connoître, eſt un des hommes le plus capable de remplir avec gloire le miniſtere dont la France l'a chargé. Fertile en expédients & en reſſources, il eſt preſque toujours ſûr dans le choix de ſes moyens. Jamais la préſomption ne le porte à la négligence dans ce qui lui paroît aiſé, ni la défiance n'abat ſon courage dans ce qui eſt difficile. Génie ſupérieur & ſimple tout à la fois, il ſait, ſans uſer d'artifice, joindre à la candeur qui attire la confiance, toute l'adreſſe néceſſaire à un homme d'Etat.

Une des choſes cependant qui l'embarraſſa le plus, ce fut une des moindres parties de mon nouvel ajuſtement. Le deſſein de ma

---

„ quer, en faiſant ôter ſeulement deux planches „ de celles qui ſéparoient les deux jardins; qu'il „ le prioit d'y conſentir: ce qui fut fait unique„ ment pour que le Roi pût paſſer à la tente du „ Général ſans être vu; ce qu'il n'auroit pu évi„ ter, s'il lui eût fallu paſſer par la rue, où il au„ roit été reconnu par les domeſtiques qui étoient „ toute la nuit, ou au moins une grande partie „ de la nuit, devant la porte. Je donnai la main „ au Roi; &, en entrant dans la tente, il me fit „ l'honneur de m'embraſſer, & de me dire: adieu, „ mon cher, priez pour moi. Ces paroles dites „ par un ſi grand Prince, dans une ſituation ſi „ triſte, ſi dangereuſe & ſi peu méritée, me ſont „ auſſi préſentes qu'au moment même: peut-on „ oublier des événements de cette nature? &c. *Note de l'Editeur.*

retraite, ſi bien concerté dans tout le reſte, faillit à manquer par cela ſeul; & nous apprîmes (ce qui n'arrive néanmoins que trop ſouvent) qu'une bagatelle eſt quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets.

Un habit uſé, & tel qu'il convenoit au rôle que j'étois forcé de jouer, une chemiſe de groſſe toile, un bonnet des plus ſimples, un bâton d'une épine rude & mal polie, enfilé d'un cordon de cuir, étoient déja prêts; l'on n'attendoit que des bottes dont je puſſe me ſervir pour me faire mieux reſſembler aux Payſans de ces cantons, qui ſont dans l'uſage d'en porter en tout temps. L'Ambaſſadeur, qui n'oſoit en employer des neuves, qu'il auroit trouvées aiſément, s'occupoit depuis deux jours à meſurer de l'œil toutes les jambes des Officiers de la Garniſon, qui venoient me faire la cour, & à qui je permettois, durant le ſiege, de paroître ainſi devant moi. Celles d'un Officier François lui parurent à-peu-près auſſi groſſes & auſſi honnêtement uſées qu'il les ſouhaitoit; mais il n'oſoit ſe réſoudre à les demander. Qu'auroit-on penſé de cette envie? Et dans la ſituation où j'étois, n'auroit-elle pas aidé à découvrir mon deſſein? Le Miniſtre prit le parti de faire corrompre, par un de ſes gens, le valet de cet Officier, qui vola les bottes, & les vendit.

Une heure avant mon départ, elles furent

apportées; ce vol important, qui avoit mérité la négociation d'un Ambaſſadeur, n'avoit pu s'exécuter plutôt; mais, prêt à ſortir, je ne pus point les mettre. Il fallut, ſur nouveaux frais, ſonger à en avoir d'autres. Le temps preſſoit; il étoit neuf heures & demie, je ne pouvois différer de me mettre en route; une ſage précaution ne me permettoit de marcher qu'à la faveur de la nuit, & le jour alloit paroître dès les deux heures du matin. (*)

(*) La fin du crépuſcule à Dantzic, dans les derniers jours de Juin, eſt à dix heures un quart, temps où la nuit, quoique aſſez claire commence; & par conſéquent l'aurore, dans la même proportion, paroît à deux heures & demie du matin. Le Roi devoit donc profiter de ce temps pour ſortir de la Ville, & gagner un lieu où il pût être en ſûreté: ainſi il n'avoit que quatre heures de marche. Il ſortit par les remparts du côté du Langarten. La Viſtule paſſant à droite de la Ville, il y a un grand eſpace que les écluſes inondent; c'eſt cet eſpace que le Roi devoit traverſer, comme il le fit, dans un petit bateau, pour aller gagner la Viſtule, & la mettre entre lui & les ennemis. Ce trajet, fait pendant l'obſcurité, demandoit au moins trois heures de temps; c'étoit le calcul de Mr. le Marquis de Monti; il penſoit que le Roi pouvoit arriver à la Viſtule à une heure ou une heure & demie, & ſe trouver de l'autre côté au moment où l'aurore devoit paroître; que de là il pourroit aller le long de la Viſtule, & la repaſſer au-deſſous de l'endroit où elle ſe ſépare en deux bras, pour venir gagner la Po-

L'embarras de l'Ambaſſadeur étoit extrême, lorſque, dans le ſecret & le ſilence qu'on obſervoit chez lui, dans le temps qu'il craignoit que les moindres ordres qu'il pourroit donner ne fuſſent eſtimés avoir quelque rapport à ma ſortie, il ſe trouva ſous ſa main, & je ne ſais comment, des bottes d'un de ſes domeſtiques, qu'on eût dit faites exprès pour moi. Cette heureuſe aventure le raſſura, & je lui reprochai en badinant d'avoir ſi longtemps médité une eſpece de crime, pour amener de bien loin ce qu'il pouvoit trouver tout naturellement auprès de lui.

Tout étant prêt de la ſorte, je ſortis de la maiſon de l'Ambaſſadeur par un degré dérobé. Je n'eus pas plutôt deſcendu quelques marches, que l'idée me venant de le raſſurer ſur les craintes qu'il avoit à mon ſujet, & d'eſſuyer les larmes que je lui avois vu répandre, je remontai & frappai à la porte qu'il avoit refermée ſans bruit. Il étoit alors proſterné à terre; &, par des prieres ferventes, il demandoit au Seigneur qu'il voulût bien être mon guide dans un voyage auſſi dange-

---

méranie, & ſe rendre à Stralſund. Les ennemis n'ayant pas aſſez de troupes pour s'étendre beaucoup en remontant la riviere, le Roi devoit être en ſûreté auſſi-tôt qu'il l'auroit paſſée. L'événement ne répondit point à ce projet, comme on le verra dans la ſuite. *Note de l'Editeur.*

reux que celui que j'allois entreprendre. Sourd à mes premiers coups, il se leve enfin, & m'ouvrant la porte : Qu'est-ce donc, Sire, me dit-il ? malgré tous mes soins, aurois-je oublié quelque chose dont Votre Majesté eût encore besoin ? Oui, Monsieur, repris-je d'un air aussi sérieux qu'il me fut possible : une chose très-importante & très-nécessaire. Vous n'avez pas songé qu'il me falloit mon cordon bleu ; est-il de la bienséance que je néglige de le mettre dans une occasion comme celle-ci ? Reprenant aussi-tôt mon enjouement ordinaire, & un ton plein d'amitié : Je viens, lui dis-je, vous embrasser de nouveau, & vous prier de vous résigner, autant que je le fais, à la Providence, à laquelle je me remets entiérement de mon sort.

Je redescendis aussi-tôt, & trouvai à quelques pas de la maison le Général Steinflicht qui m'attendoit déguisé aussi en Paysan. J'allai avec lui joindre le Major de la Place, Suédois de naissance, qui s'étoit engagé à favoriser ma retraite, & qui devoit se trouver à certain endroit du rempart. Il y avoit au bas deux nacelles qui nous servirent à traverser le fossé. Elles étoient gardées par les trois hommes destinés à me conduire dans les Etats de Prusse, qui, de tous les lieux du voisinage où je pouvois être à l'abri des insultes de mes ennemis, étoient les plus proches & les plus sûrs.

Le Major ſortant du bateau alla quelques pas avant nous pour nous faire paſſer un poſte occupé par quelques ſoldats & un Bas-Officier de la Garniſon. A peine je l'eus perdu de vue, que je l'entendis parler avec la vivacité & le ton d'un homme en colere. Je courus à ce bruit, &, à portée de diſtinguer les objets, je vis le Bas-Officier le coucher en joue, & le menacer de tirer ſur lui, s'il ne retournoit ſur ſes pas. Deux fois le Major, qui avoit prévu la difficulté du paſſage, porta la main à un piſtolet de poche dont il s'étoit muni à tout événement; il étoit réſolu de ſe défaire de cet homme qu'il ne pouvoit perſuader par ſes diſcours. Mais réfléchiſſant, en homme ſage, qu'il n'avanceroit rien par ſa mort, & que les ſoldats, également exacts à la conſigne qui étoit donnée par le Commandant, ne manqueroient point de venger le ſort de leur Officier, il garda quelque temps le ſilence, & prit enfin le parti de révéler le deſſein qui m'amenoit en ce lieu.

A ces mots, le Sergent demande à me voir & à me parler. Je m'avançois durant ce temps : il m'examine de près; & me reconnoiſſant, quoiqu'à la brune, il me fait une profonde révérence & ordonne à ſes gens de me laiſſer paſſer.

Cette premiere aventure me fit mal augurer du reſte de mon voyage; je ne pouvois

croire que mon ſecret pût long-temps ſéjourner dans les mains où on l'avoit confié. Je me trompois toutefois ; mais la Providence, qui diſpoſoit à ſon gré de ceux qui devoient contribuer à l'exécution de mon projet, me laiſſoit en proye à mes craintes, pour me faire mieux connoître dans la ſuite la force & l'importance de ſes ſecours.

Je renvoyai le Major. Remonté dans la nacelle avec mes gens, nous voguâmes à travers la campagne inondée, dans l'eſpoir de gagner inceſſamment la Viſtule, & de nous trouver dès la pointe du jour à l'autre bord de ce fleuve, & au-delà des poſtes des ennemis.

Mais quel fut mon étonnement, lorſqu'après un quart de lieue de chemin, mes conducteurs me menerent au pied d'une méchante cabane ſituée au milieu de ces marais ! Sous prétexte qu'il étoit trop tard pour le paſſage de la riviere, ils m'annoncerent qu'il falloit s'arrêter en cet endroit, & y paſſer le reſte de la nuit & tout le jour ſuivant. J'eus beau leur repréſenter les riſques d'un abri qui étoit à la vue de mes ennemis, & la perte que nous allions faire d'un temps ſi précieux à ma ſûreté : leur conſeil étoit pris. Peut-être, pour ne pas manquer de réuſſir au rôle d'égalité qu'ils devoient jouer en public, afin de mieux cacher mon rang & ma Perſonne,

c'étoit alors leur deſſein de le répéter tête à tête avec moi. Si cela eſt, il faut avouer qu'ils s'en tirerent aſſez bien, & qu'ils n'abuſerent pas mal de la permiſſion qu'ils avoient d'en uſer à mon égard comme avec un de leurs ſemblables.

Cependant, quel parti avois-je à prendre avec des gens de cette eſpece, & que la moindre contradiction pouvoit irriter? Mon ſort étoit entre leurs mains; je l'y abandonnai. Deſcendant de ma nacelle, j'entrai dans cette maiſon d'un air auſſi aſſuré que ſi ç'avoit été une Place de guerre propre à réſiſter à tous les efforts des Ruſſes & des Saxons.

Cette cabane ne formoit qu'une chambre, où je ne trouvai pas un coin à me repoſer; mais je ne cherchois pas le ſommeil; & à dire vrai, je l'aurois cherché en vain. Je m'aviſai, pour tromper mes inquiétudes & l'affreux ennui de tout le temps que je devois paſſer en ce lieu, de faire connoiſſance avec mon illuſtre Compagnie. Un quatrieme s'étoit joint à nous dès les remparts de la Ville, quoiqu'on m'eût aſſuré que mes conducteurs ne devoient être qu'au nombre de trois. J'étois bien aiſe de démêler ce perſonnage en même-temps que les autres.

Le premier, qui étoit le Chef de la troupe, me parut d'abord une tête démontée, & qui joignoit à beaucoup de ſuffiſance beau-

coup de légéreté. Je connus dans la ſuite que je ne m'étois pas trompé. Vous auriez ri de lui voir affecter très-ſérieuſement un air d'autorité, prendre un ton élevé & déciſif, ne point ſouffrir qu'on raiſonnât après lui, regarder la moindre replique comme une eſpece de rébellion.

Je me ſerois volontiers amuſé de la ſingularité de ce caractere, qui pouvoit fort bien compatir avec la probité, ſi je n'avois réfléchi que l'étourderie nuit quelquefois plus que la méchanceté même, & ſi, à travers ſa bruſque pétulance, je n'euſſe reconnu que c'étoit l'homme de tout le Pays le moins capable de me conduire sûrement. On eût dit, à l'entendre, qu'il ne prétendoit rien moins que d'affronter à l'aventure tous les dangers que je pourrois rencontrer; malheureuſement encore il n'étoit informé d'aucun des poſtes qu'occupoient les ennemis. L'eſpoir d'une groſſe récompenſe l'avoit engagé à ſe donner au Marquis de Monti pour plus habile en ce point qu'il ne l'étoit; & ce Miniſtre, pour qui l'occaſion n'avoit qu'un moment qu'il importoit de ſaiſir, n'en avoit point eu pour l'approfondir & le bien connoître. D'ailleurs le ſecret demandoit qu'il s'en tînt aux premiers hommes que le hazard lui offroit: ceux-ci rejettés, tout autre choix ſeroit devenu auſſi dangereux qu'inutile. La ſuite a

justifié celui que l'Ambaſſadeur avoit fait ; & il n'eſt plus temps de diſcuter s'il devoit croire le Chef de mes conducteurs auſſi habile qu'il prétendoit l'être, & ne point faire difficulté de me confier à lui.

Le ſurnuméraire m'inquiétoit bien plus encore ; je lui demandai qui il étoit. Il n'eut pas la complaiſance de me laiſſer croire que je n'en fuſſe point connu ; & d'un ton auſſi ingénu que reſpectueux, il me répondit qu'il s'enfuyoit de Dantzic à cauſe d'une banqueroute qu'il venoit d'y faire. Il ajouta que mes conducteurs lui avoient promis de les mener en Pruſſe, où il eſpéroit être à l'abri des pourſuites de ſes créanciers.

Un Banqueroutier, dis-je auſſi-tôt en moi-même, un Marchand ruiné, que rien n'engage à mon ſecret, & qui n'ignore point qu'en me livrant à mes ennemis, il peut recevoir, à une ſeule fois, non-ſeulement de quoi réparer ſes pertes, mais de quoi ſe mettre dans un état à n'avoir jamais beſoin de commerce ni de travail : quel compagnon de voyage ai-je là !

Je n'eus pourtant garde de rien laiſſer tranſpirer de mes craintes. Un ſimple ſoupçon a ſouvent fait des traîtres, & plus ſouvent une apparence de confiance a étouffé des deſſeins de trahiſon ; mais cette précaution étoit inutile avec ce bon homme. Son

zele pour moi lui donnoit des ſentiments qui auroient dû me raſſurer, ſi j'avois pu les voir dans le fond de ſon ame.

Les deux autres étoient ce qu'on appelle en Allemagne des Sznapans. Ils étoient mieux inſtruits que le premier des routes du Pays ; mais, ſi jamais la nature avoit fait germer en eux quelques ſentiments d'honneur, il n'étoit pas poſſible de les démêler à travers la brutalité de leur inſtinct & la férocité de leurs manieres.

Je paſſai le reſte de la nuit couché ſur un banc, & la tête appuyée ſur le Marchand, qui étoit le ſeul à qui il me fût plus aiſé de parler, à cauſe qu'il entendoit le Polonois parfaitement.

Le Lundi matin 28, je ſortis de la chambre, & je fixai mes regards ſur Dantzic, qu'on ne ceſſoit de bombarder. Mes entrailles, depuis long-temps émues ſur cette Ville infortunée, le furent bien davantage dans le point de vue d'où je la conſidérois. Voilà donc, diſois-je en moi-même, voilà la récompenſe de ſa fidélité : peut-être, dès ce jour, elle va paſſer aux mains de mes ennemis, & ſe racheter des malheurs qu'elle ne peut plus ſoutenir, par de nouveaux malheurs qui mettront le comble à ſa miſere.

Le triſte ſort des amis que j'y avois laiſſés, qu'on alloit forcer, le glaive à la main, de

ſe déclarer contre moi, me pénétra d'une douleur ſi vive, que je me vis prêt d'y ſuccomber. En vain je rappellai mes forces, elles m'avoient abandonné. Je n'étois plus cet homme endurci aux chagrins, accoutumé aux diſgraces. Heureuſement mes larmes me déroberent un objet ſi ſenſible; & revenant un peu à moi, j'élevai les mains au Ciel, & le priai de ne me point abandonner dans cet état de langueur & d'affoibliſſement, dont je n'étois plus le maître.

Je rentrois dans la cabane, lorſque tout-à-coup j'entendis une décharge générale de toutes les batteries du Camp & de la Flotte des ennemis. Je crus auſſi-tôt que c'étoit en réjouiſſance de la réſolution que la Ville avoit priſe de ſe rendre, & qu'elle avoit dû annoncer la veille au Comte de Munik, Général des Moſcovites. Mais mon cœur ſe ſerra de nouveau. Moins touché de mes propres dangers, que des malheurs que ces marques de joye annonçoient à ma Patrie, & dont elles étoient comme le ſignal, je reſtai quelque temps immobile & preſque privé de ſentiment. Le Général Steinflicht fit tous ſes efforts pour me rappeller à moi. Il venoit de préparer un dîner fort peu propre, comme l'on peut juger, à contenter le goût, mais qui auroit pu du moins appaiſer ma faim, ſi mes chagrins m'euſſent permis de la ſatisfaire.

Je dois dire ici ce que j'ai appris depuis peu ; c'eſt que, ce même jour, & à la même heure, les Seigneurs Polonois vinrent chez l'Ambaſſadeur, où ils croyoient que j'avois paſſé la nuit. Ne me voyant point paroître, ils s'imaginerent que j'étois malade, car ils ſavoient que j'étois dans l'habitude de me lever de fort grand matin. L'Ambaſſadeur ne ceſſoit de leur dire que j'avois commencé fort tard à repoſer. Pour les tromper plus ſûrement, il les prioit de faire le moins de bruit qu'ils pourroient dans les appartements. Il leur parloit de la ſorte, lorſqu'il entendit le bruit de l'artillerie dont je viens de parler : n'ayant dans l'eſprit d'autre idée que celle de ma ſortie, il ne douta point que ce ſigne de réjouiſſance n'en fût un de la perte de ma liberté ; & par un mouvement, dont il ne fut pas le maître, il s'écria : *O Dieu ! le Roi eſt donc pris !* Ces mots, qu'il auroit voulu un moment après n'avoir pas prononcés, révélerent le ſecret dont il étoit ſeul dépoſitaire. Je n'étois cependant qu'à un quart de lieue de la Ville, & malheureuſement encore ſous les yeux, &, pour ainſi dire, ſous la main de mes ennemis.

Je ne puis aſſez louer la prudence ordinaire de ce Miniſtre, qui, ayant l'art de pénétrer dans les cœurs, avoit pareillement celui de reſter toujours lui-même impénétrable :

mais ce pourroit être ici une leçon pour les personnes revêtues de son caractere, d'être plus en garde qu'il ne le fut dans cette occasion contre la vivacité du tempérament, ou, si l'on veut, contre une pareille irruption de zele; car dans le fond ce n'étoit que du zele. De quelque part que vînt cette faute, c'en étoit une néanmoins. (*) Aussi, peu

---

(*) N'osant toucher à l'Ouvrage du Roi, je le laisse tel qu'il l'a écrit lui-même; mais je ferois tort à la mémoire d'un Négociateur aussi habile que feu Mr. le Marquis de Monti, & à la reconnoissance que je dois à l'amitié dont il m'honoroit, si je n'osois dire ici qu'on a trahi la vérité dans le récit qu'on a fait au Roi d'une imprudence dont ce Ministre n'étoit point capable. J'en ai pour garant le témoignage d'un homme de probité, & d'un témoin irréprochable: c'est Mr. Tercier qui va parler de nouveau, & qui, dans la Lettre déja citée, m'écrit encore ces mots: " On a mal rendu
„ au Roi ce qui se passa lorsque Mr. le Marquis
„ de Monti entendit l'artillerie Russienne. Il étoit
„ dans la plus grande inquiétude de l'événement,
„ lorsqu'à dix heures du matin, ému de cette ar-
„ tillerie, il ne douta point effectivement du mal-
„ heur qu'il appréhendoit. Il avoit lieu de croire
„ que le Roi avoit été pris sur le bord de la Vis-
„ tule à deux heures du matin, n'ayant point
„ trouvé de bateaux prêts; qu'on l'avoit amené
„ chez le Comte de Munik à cinq heures; qu'il
„ avoit fallu deux ou trois heures & plus pour en-
„ voyer les ordres du Quartier-Général à la Flotte
„ & au Fort de Laminde, pour faire la réjouissan-
„ ce, & qu'il avoit fallu une heure aux Troupes &

de moments après, le bruit de ma retraite fut répandu dans toute la Ville, & jusques dans le Camp des Russes & des Saxons.

Les Dantzicois furent extrêmement alarmés de cette décharge de mousqueterie. Ceux d'entr'eux qui étoient au fait des réjouissances militaires, s'apperçurent bientôt que c'en étoit une; mais ils étoient en petit nombre, & ils n'en savoient pas le sujet. Les uns croyoient que c'étoit à l'occasion d'une victoire remportée par les Impériaux sur les François & leurs Alliés en Italie; d'autres, que les Russes avoient coutume de célébrer l'anniversaire de la bataille de Pultowa, arrivée à pareil jour; quelques-uns, que la fête

„ aux vaisseaux pour s'y préparer. Ce calcul juste „ & si vraisemblable fondoit l'alarme du Minis„ tre, prévenu dès la veille d'un desir extrême „ de voir réussir l'évasion du Roi, dont la per„ sonne lui étoit confiée, & qu'il auroit voulu „ sauver aux dépens même de ses jours. Mais, „ quelque frappé qu'il fût de l'idée que le Roi „ avoit été pris, il ne s'en ouvrit qu'à moi, & „ dès l'instant il me chargea d'aller remettre au „ Primat la Lettre de Sa Majesté; ce que je fis: „ & personne ne sut la sortie de ce Prince avant „ ce moment là. Ce ne fut qu'à mon retour qu'elle „ fut sue de tous les Seigneurs Polonois. „ Selon ce récit, il est toujours vrai que le départ du Roi fut divulgué à Dantzic dans le temps qu'il n'en étoit encore qu'à un quart de lieue, & que le reste de son voyage n'en devoit être que plus dangereux. *Note de l'Editeur.*

de St. Pierre, qui étoit le lendemain, pouvoit y donner lieu; ou que peut-être on annonçoit l'arrivée de l'Electeur de Saxe au Camp des Moscovites, qui l'attendoient depuis longtemps. La populace pensoit différemment; elle s'imagina que c'étoit un assaut général que les Russes, secondés des Saxons, donnoient à la Place. J'ai su qu'à ce moment la consternation fut générale. On ne voyoit que femmes échevelées jettant des cris affreux dans les rues, & des hommes désespérés, qui, ne voyant le danger que pour le craindre & se le grossir, ne savoient s'ils devoient faire un dernier effort pour repousser l'ennemi, ou attendre de le voir, dans les maisons & les Places publiques, assouvir sa fureur, & passer tout au fil de l'épée. Le Magistrat ne faisoit que de s'assembler pour délibérer sur la réponse aux propositions du Comte de Munik. Il fut aussi surpris que le Peuple. Il envoya de tous côtés sur les remparts, pour savoir si effectivement les Russes faisoient quelque mouvement. Ce ne fut qu'après la troisieme salve, que les Députés, qui étoient allés au Camp, rentrerent dans l'assemblée, & dirent, qu'ayant annoncé au Général Moscovite leur disposition à reconnoître l'Electeur de Saxe, ce Général leur avoit répondu que cette nouvelle lui étoit si agréable, qu'il alloit sur l'heure le témoigner

par une réjouiſſance générale de tout ſon Camp.

L'émotion, qu'elle excita dans la Ville, pouvoit bien ſûrement faire excuſer la ſurpriſe de l'Ambaſſadeur, qui n'étoit pas plus inſtruit que le Magiſtrat du motif de ce bruit ſi extraordinaire.

Mais quelles craintes ne m'auroit pas cauſé l'inattention preſque inévitable de ce Miniſtre, ſi je l'avois ſue dans le temps! Je pouvois l'apprendre preſque auſſi-tôt par un Sznapan qui aborda à la cabane avec ſon petit bateau. Il vint remettre au Général Steinflicht deux langues fumées, & un billet fort poli, mais qui ne contenoit que des ſouhaits heureux pour notre voyage. Ce meſſage, ſi peu attendu, nous intrigua beaucoup. Le billet étoit anonyme, & nous ne pûmes jamais comprendre de quelle part il venoit, ni comment celui qui en étoit chargé avoit pu découvrir le lieu de notre retraite. Nous eûmes beau l'interroger, il s'en retourna maître de ſon ſecret; mais il nous laiſſa de cruelles inquiétudes que le nôtre ne fût découvert.

Je l'ai déja dit, & je ne puis à mon gré le dire aſſez : ces ſiniſtres augures, Dieu les permettoit, ou les faiſoit naître, pour m'engager à n'attendre que de lui ſeul l'heureuſe ſûreté qui faiſoit tout le ſujet de mes eſpérances.

Je paſſai tout le reſte de la journée dans une impatience extrême de la voir finir. La nuit vint enfin, & nous nous embarquâmes de nouveau.

Notre route fut infiniment plus pénible qu'elle ne l'avoit d'abord été en ſortant de Dantzic. Ce n'étoient que roſeaux épais qui réſiſtoient au bateau. Ils ne plioient ſous lui qu'avec une eſpece de ſifflement, qui, ſe répandant au loin, pouvoit décéler notre marche. Leur courbure même marquoit notre paſſage, & nous laiſſoit craindre que le lendemain on ne vît les traces du chemin que nous aurions fait. Souvent nous fûmes obligés de deſcendre du bateau, &, enfoncés dans la vaſe, de le tirer à force de bras pour le tranſporter dans les endroits où il y avoit plus d'eau.

Vers le minuit, nous arrivâmes à la chauſſée d'une riviere que je crus être la Viſtule. Nos Conducteurs ſe mirent auſſi-tôt à tenir conſeil entr'eux. Le Général ni moi n'y fûmes point appellés. Leur réſolution fut que leur Chef, avec Steinflicht & le Banqueroutier, remonteroient à pied la chauſſée, tandis que je me rembarquerois avec les deux autres pour côtoyer cette même chauſſée par le marais. Tous enſemble me firent eſpérer que nous ne tarderions pas à nous rejoindre. Je me conformai à leur arrêt, ſans pourtant me

fier trop à leurs promeſſes. Je ne voyois cette ſéparation qu'avec douleur ; & plût à Dieu que j'euſſe écouté plus ſérieuſement je ne ſais quel preſſentiment qui m'annonçoit que je ne retrouverois plus Steinflicht durant tout le reſte de mon voyage !

L'opinion où j'étois que nous avions enfin gagné la Viſtule, m'avoit fait penſer juſqu'alors que c'étoit là l'endroit où nous devions la paſſer : mais c'étoit le Nering ; & quand je l'appris, je me conſolai plus aiſément de l'éloignement du Général. Je lui ſus même gré d'être allé lui-même à la découverte des routes les plus ſûres que nous avions à prendre pour arriver enfin à ce fleuve ſi deſiré.

Je ne laiſſois pourtant pas de demander ſouvent à mes gens où & en quel temps à à peu près nous pourrions le retrouver. Le voilà, diſoient-ils ; il eſt devant nous ; nous ne ſaurions le perdre, nous ne quittons point la chauſſée qu'il ſuit lui-même exactement. Ils la quittoient néanmoins, je ne ſais dans quel deſſein ; je ne m'en apperçus que lorſqu'il n'étoit plus temps de voyager, & que le point du jour nous avertiſſoit de nous mettre quelque part hors de la vue de ceux qui avoient intérêt de me découvrir, & peut-être déja ordre de me ſuivre.

Nôtre embarras fut de trouver un endroit propre à me cacher. Comme mes Conduc-

teurs n'ignoroient point que toutes les maisons d'alentour étoient pleines de Russes & de Cosaques, il ne nous restoit qu'à en choisir une dans laquelle on voulût au besoin se prêter à nos vues, ou par intérêt ou par amitié.

Ils se rappellerent qu'il y avoit dans le voisinage un homme de leur connoissance. Nous abordâmes chez lui; c'étoit un Paysan dont toute la maison ne valoit guères plus que la cabane d'où j'étois parti le soir auparavant. Avez-vous ici des Moscovites, lui demanderent d'abord mes Conducteurs? Actuellement, répondit-il, il n'y en a point; mais si vous en avez à faire, il en vient assez souvent durant le jour. Notre parti étoit pris. De tous les maux qui nous environnoient, nous avions jugé celui-ci le moindre. Nous nous y fixâmes, quoiqu'à regret.

Cependant, pour que je ne fusse point reconnu de cet homme dont nous ignorions les sentiments, les deux Sznapans, sans lui donner le temps de m'envisager & de m'entretenir, comme il auroit fait sans doute, me menerent au-dessus de la petite chambre qui faisoit toute l'étendue de cette maison. Ils m'offrirent une botte de paille qui s'y trouva par hazard, & me prierent de me reposer pendant qu'ils feroient sentinelle en-bas, & iroient même au loin, dans la campagne, chercher le Général que je ne cessois de demander.

Il y avoit déja deux nuits que je n'avois dormi; j'eſſayai de repoſer, & je ne le pus point. Mes bottes pleines d'eau & de fange, la perte de Steinflicht, ce deſſein marqué de mes Conducteurs de s'éloigner de la route qu'ils étoient convenus de ſuivre, les dangers que je courois dans le lieu où ils m'avoient amené; que ſais-je, mille idées funeſtes me rouloient dans l'eſprit; elles me privoient du bonheur même que je pouvois eſpérer de l'accablement de fatigue où j'étois; naturellement il devoit appeſantir mes ſens, & m'ôter, du moins pour quelque temps, le ſentiment de mes peines.

Je me levai, & mettant la tête à la lucarne de ce grenier, je vis un Officier Ruſſe qui ſe promenoit gravement dans la prairie, & deux ſoldats qui y faiſoient paître des chevaux. Cette vue me ſaiſit. L'air rêveur de cet homme, qui ſembloit méditer quelque deſſein; ces chevaux auprès deſquels il revenoit ſans ceſſe, comme s'il eût eu impatience de s'en ſervir au plutôt; ces ſoldats avec leurs armes; leur ſéjour enfin dans un lieu aſſez éloigné de leur camp; tout me fit craindre que je ne fuſſe tombé dans le piege que je prenois tant de ſoin d'éviter. Il eſt quelque choſe de plus précieux que le courage, & que je faillis à perdre alors; je veux dire l'eſpérance qui le ſoutient, & qui ſouvent l'inſpire.

Ma

Ma frayeur fut bien plus grande encore, lorſqu'à cent pas au-delà je vis paſſer pluſieurs Coſaques, courant à bride abattue à travers les champs. Ils venoient à ce miſérable abri où je m'étois flatté de plus de sûreté que dans tout autre. Ce ſpectacle, ſi peu attendu, me fit retirer de la fenêtre d'où je les avois apperçus. Je me remis ſur ma botte de paille, où je ne ſongeai qu'aux moyens d'échapper, s'il étoit poſſible, aux recherches de cette troupe qui m'environnoit.

Je croyois voir ſur l'heure inveſtir la maiſon. Ils firent plus; ſans s'amuſer à la bloquer, ils s'en rendirent les maîtres. Preſque auſſi-tôt j'entends monter à mon grenier: c'étoit mon Hôteſſe, qui, députée par mes Conducteurs, venoit m'avertir de leur arrivée, & me prier en même-temps de ne point faire de bruit. Ce conſeil étoit bon à ſuivre, & je l'avois déja prévenu; mais ces Coſaques, ſi dangereux, & qui, je penſe, avoient ordre de courir après moi, n'étoient entrés dans cette maiſon que pour s'y rafraîchir: ils ſe firent donner à déjeûner, & leur halte dura plus de deux heures.

J'entendois de mon galetas tous leurs diſcours. C'étoient des récits infames, dont l'un renchériſſoit ſur l'autre, & dont le moins affreux n'étoit digne que de gens de cette eſpece, qui n'ont ni honneur ni religion. Le

ſiege de Dantzic ne fut point oublié, non plus que la plupart de leurs exploits en Pologne, qui me firent autant d'horreur que de pitié.

Dès qu'ils furent partis, l'Hôteſſe revint me retrouver. Les voilà dehors, me dit-elle: mais dites-moi qui vous oblige ſi fort à les éviter? Que n'êtes-vous venu boire & vous amuſer avec eux & vos camarades? Qui êtes-vous enfin, & d'où venez-vous? Sûrement vous n'êtes point de ce Pays, je le connois à votre langage; & puis votre phyſionomie annonce en vous quelque choſe qui dément l'habit que vous portez. Parlez, expliquez-vous, je ne veux point vous trahir; &, à votre air, qui me touche infiniment, je me ſens portée à vous rendre ſervice. A des diſcours ſi preſſants, je ne ſavois que répondre. Mon ingénuité naturelle me dénoua vingt fois la langue; mais il m'étoit trop dangereux de la laiſſer maîtreſſe de mon ſort. J'accordai quelque choſe aux ſoupçons de cette femme, dont aucun n'approchoit de la vérité; je fis ſemblant d'être tout ce qu'elle voulut. Heureuſement elle n'avoit pas aſſez d'eſprit pour ſentir toutes les contradictions qu'elle mettoit en avant, & auxquelles je me prêtois par complaiſance. Sur-tout le peu de jour de ce grenier me fut très-favorable; elle ne remarqua point mon émotion à chaque mot que je pro-

nonçois. Hélas! la vérité se déceloit sur mon visage par le seul effort que je faisois pour la cacher.

Echappé à ses questions, je ne pus point si aisément échapper à ses craintes. Mais si cela est ainsi, ajouta-t-elle, que vous soyez si brouillé avec les Moscovites, je vous prie de sortir de chez moi : s'ils vous y découvroient, je serois perdue; peut-être en viendroient-ils jusqu'à bruler ma maison. Elle étoit sur le point de me mettre à la porte, si je n'avois trouvé le secret de la persuader qu'elle n'avoit rien à craindre; mais ce ne fut qu'après bien des discours que, se sentant rassurée, elle me laissa enfin en repos.

Dans la crainte qu'il ne survînt encore des Cosaques ou des Moscovites, je me tins tout le reste du jour sur ma botte de paille. J'étois là à l'abri de leurs hostilités; mais je n'en étois pas plus tranquille. Obsédé d'une foule de noirs chagrins, je ne pouvois les dissiper. J'avois le courage de les combattre, &, malgré moi, le courage de m'en occuper. Ce n'est presque jamais que le malheur qu'on évalue; il n'est que le plaisir qui ne se calcule pas.

En vain je chercherois ici à donner une peinture de mon état. Il n'est point d'homme qui, se mettant à ma place, ne trouve aussitôt dans le fond de son cœur tous les divers

ſentiments qui s'élevoient dans le mien. J'éprouvai ce genre de tourment, à mon avis, le plus cruel de tous : c'eſt de ne pouvoir agir quand on eſt le plus agité, & d'être forcé d'attendre dans l'inaction tout ce qui peut arriver de plus déſolant & de plus funeſte.

Deux réflexions ſervirent toutefois à me conſoler. La premiere, c'eſt que Dieu ne m'avoit ôté Steinflicht, le ſeul homme de qui je pouvois attendre du ſecours, qu'afin que je ne miſſe ma confiance qu'en lui ſeul. La ſeconde, c'eſt que je ne pus douter, par une choſe que je me rappellai, & que je vais dire, que Dieu ne prît un ſoin tout particulier de moi juſques dans les moindres circonſtances de mon voyage.

L'Ambaſſadeur, à mon départ de Dantzic, m'avoit remis deux cents ducats. Déſaccoutumé depuis bien des années de porter de l'argent ſur moi, je ne pus me faire à ce poids. Dès le premier jour, je priai Steinflicht de m'en décharger. Il rebutoit cette propoſition, &, me faiſant ſentir l'importance d'un ſecours ſi puiſſant, il me prioit auſſi très-ſérieuſement de ne pas m'en deſſaiſir. Je goûtois ſes diſcours ; & un moment après, ſentant l'incommodité de cet or qui ballottoit dans ma poche, je redoublois mes inſtances qui m'attiroient toujours de nouveaux refus. Pour terminer ce différend, il fut décidé que Stein-

flicht prendroit la moitié de cette ſomme, & que je garderois l'autre; & c'eſt là le bonheur que la Providence m'avoit ménagé, & dont je veux parler. En effet, ſeul & réduit à moi-même, comme je l'étois alors, (car je comptois peu ſur mes gens,) qu'aurois-je fait ſi je n'avois eu de quoi acheter, dans le chemin qui me reſtoit à faire, ou les commodités dont je pouvois avoir beſoin pour me le rendre plus ſupportable, ou le ſilence des perſonnes qui pouvoient me le rendre plus aſſuré?

Sur la fin du jour, ennuyé de ma ſituation, je deſcendis pour prendre langue de mes Conducteurs: ils ſavoient, me dirent-ils, que le Général Steinflicht n'étoit qu'à un quart de lieue, & qu'il ſe propoſoit de nous rejoindre dans la nuit à un endroit de la Viſtule, dont ils étoient convenus, & où étoit un bateau tout prêt à nous paſſer; mais ils doutoient qu'on pût riſquer le trajet par le vent qu'il faiſoit alors, qui étoit des plus violents, & à l'aide d'un bateau auſſi petit & auſſi mauvais que celui qu'ils s'étoient procuré. Allons toujours, leur dis-je, je ne vois pas de plus grand danger que de reſter plus long-temps où nous ſommes.

Il ne me convenoit plus de me méfier de ces gens qui, ayant bu & mangé avec mes ennemis, avoient préféré mon ſalut à leurs in-

térêts, & parmi les fumées mêmes du tabac & d'une bierre capable de leur troubler les sens, avoient eu assez de courage & d'honneur pour me garder la fidélité qu'ils m'avoient promise. Ils prirent aussi de bon cœur la résolution que je leur inspirai. A nuit close, nous nous remîmes dans le bateau que nous laissâmes à un quart de lieue où les inondations finissoient.

Nous marchâmes plusieurs heures à pied, presque toujours dans des terres molles & bourbeuses, où, enfonçant jusqu'aux genoux, nous avions besoin à tout moment de nous prêter du secours les uns aux autres. Souvent nos efforts ne servoient qu'à nous plonger davantage dans ce terrein fangeux, & à nous mettre dans un plus grand danger de n'en point sortir.

Nous gagnâmes enfin la chaussée de la Vistule. Un de mes Sznapans me pria d'y rester un moment avec son camarade, tandis qu'il iroit voir si le bateau étoit à l'endroit de la riviere où l'on avoit promis de le tenir prêt. Nous fûmes une bonne heure à l'attendre. Il parut enfin, & nous dit que ce bateau n'y étoit plus, & qu'apparemment les Moscovites l'avoient enlevé.

Il fallut rentrer dans le marais d'où nous sortions. Nous prîmes une autre route; & après une lieue de chemin aussi pénible que celui

que nous avions déja fait, nous choisîmes pour asyle une maison où je fus aussi-tôt reconnu.

Que vois-je, s'écria l'Hôte, dès qu'il m'eut apperçu? Tu vois un de nos camarades, lui répondirent mes Conducteurs; que trouves-tu dans son air de si extraordinaire? Vraiment, je ne me trompe point, ajouta cet homme : c'est le Roi Stanislas. Oui, mon ami, lui dis-je aussi-tôt d'un air ferme & assuré, c'est lui-même; mais, à votre physionomie, je connois que vous êtes trop honnête-homme pour me refuser les secours dont je puis avoir besoin dans l'état où je parois à vos yeux.

Cet aveu simple & naturel eut le succès du monde le plus heureux; & ce n'est pas par ses suites que je l'approuve : n'eût-il point réussi, je l'estimerois encore le parti le plus sage que je pouvois prendre en cette occasion. Ce n'étoit point ici cette femme du jour précédent, esprit foible & léger, & dans qui la curiosité me faisoit soupçonner ce qui l'accompagne ordinairement, une démangeaison extrême de parler & de tout redire. Je saisis d'abord mon homme; c'étoit un de ces caracteres francs & ingénus, brusque à la vérité, mais solide, raisonnable, actif & résolu, tel enfin qu'il n'auroit pu me pardonner, si je me fusse avisé de le contredire. Son air libre & décidé m'annonçoit

ou un ennemi, peut-être même dangereux si je lui refusois ma confiance; ou un homme à tout entreprendre, si je la lui donnois avec autant de bonne foi qu'il en montroit lui-même dans ses manieres. Je ne dis point ici que, par l'éloge dont j'assaisonnai mon aveu, je le piquai d'honneur, & lui montrai adroitement ce qu'il devoit faire pour me servir en cette occasion.

Il me promit de me faire passer la Vistule, & il me tint parole. Il sort de chez lui, &, plein de zele, il se hâte d'aller chercher un bateau, & d'examiner de tous les bords de la riviere celui où je pourrois la passer avec moins de danger.

C'étoit le Mercredi 30. Comme il ne m'étoit pas possible de dormir, & que l'expérience m'avoit appris que mes idées n'étoient jamais plus tristes que lorsque j'étois dans un plus grand repos, je voulus les dissiper par la vue de la campagne.

Quoique, au-lieu de ces Cosaques qui, le jour auparavant, m'avoient causé d'assez vives allarmes, je ne visse plus de la fenêtre d'un grenier, où je m'étois retiré, que des objets indifférents, ou même agréables, je ne pus point m'en amuser. Ce n'est pas par effort qu'on se distrait de ses peines; & les yeux ne voyent rien, quand le cœur ne voit point avec eux.

Je ne fus pourtant pas long-temps sans prendre intérêt à ce qui s'offroit à ma vue. J'apperçus le Chef de mes Conducteurs revenant à grands pas vers la maison où j'étois.

Dès qu'il fut entré, je lui demandai des nouvelles du Général Steinflicht. Nous étions la nuit derniere, me dit-il, sur la chaussée de la Vistule, où le rendez-vous étoit donné. Nous vous y attendions avec une impatience extrême, lorsque nous avons apperçu une troupe de Cosaques venant à nous. Ne pouvant leur faire tête, & ne trouvant point à nous cacher, j'ai pris le parti de la fuite, & je crois que le Général & le Banqueroutier en ont fait autant chacun de son côté. Ah! malheureux, lui dis-je, pourquoi abandonner Steinflicht? N'avois-tu pas des prétextes à couvrir ta marche & la sienne? Ses airs empruntés l'auront décelé, & il lui suffisoit de ta compagnie pour n'être cru qu'un Paysan comme toi. Sans doute il est déja entre les mains des ennemis.

Ingénieux à me tourmenter, j'appuyai sur cette idée, & je m'en fis le sujet d'un nouveau chagrin. Je le surmontai toutefois en pensant que, si c'étoit pour moi un malheur d'être abandonné comme je l'étois, c'en seroit un bien plus grand, si je venois, pour ainsi dire, à me manquer à moi-même, & si je ne me tenois lieu de tous les secours que

je pouvois tirer d'ailleurs. Je rappellai ma fermeté, & je crus l'avoir miſe au point qu'elle dût me ſuffire dans quelque événement fâcheux qui pût encore m'arriver.

Je raiſonnois ainſi avec moi-même, lorſque, ſur les cinq heures du ſoir, je vis arriver mon Hôte. Il m'annonça qu'il avoit bien trouvé un bateau chez un Pêcheur, où logeoient deux Moſcovites ; mais qu'il n'étoit pas d'avis de hazarder ſitôt le paſſage, à cauſe du grand nombre de Coſaques répandus aux environs, dont les uns gardoient leurs chevaux au pâturage, & les autres battoient la campagne, avec ordre de ſuivre mes traces, & de m'arrêter par-tout où ils me trouveroient. Il ajouta que, dans cette vue, ces derniers s'en prenoient indifféremment à tous les paſſants, les fouilloient, les interrogeoient, en exigeoient des paſſeports, ou des répondants du voiſinage ; & qu'ils s'attachoient plus particuliérement à examiner ceux qui étoient à-peu-près de mon âge, de ma taille, de ma figure, ſous quelque décoration & en quelque état qu'ils paruſſent à leurs yeux.

Heureuſement je venois de me raſſurer & de me convaincre que mon courage devoit être déſormais mon unique appui. Sans cela cette triſte nouvelle m'auroit abattu au point de m'ôter toute eſpérance d'échapper à mes malheurs. Je tins conſeil avec mes Payſans ;

& après bien des réflexions, il fut décidé que je pafferois la nuit & le jour fuivant dans la maifon où j'étois, en continuant la fage précaution de m'y dérober à la vue de quiconque pourroit y aborder.

Le lendemain, Jeudi premier Juillet, je raffemblai tous mes gens pour prendre leur avis fur l'importante affaire de ce paffage de la Viftule, qui me tenoit fi fort au cœur. Nous examinâmes tous les endroits par où l'on pouvoit le tenter avec quelque sûreté. Les fentiments de mes Conducteurs étoient plus ou moins hardis, leurs vues plus ou moins fenfées, felon qu'une bouteille d'eau-de-vie, qui étoit au milieu d'eux, étoit plus ou moins pleine ; car c'eft elle qui préfidoit à l'affemblée, & qui en régloit les délibérations. Ce n'étoit, dans les commencements, que des propos timides; on ne voyoit plus de moyens de paffer outre; l'efpoir des grandes récompenfes promifes difparoiffoit, &, à leur place, les prifons, les tortures, les gibets étoient le feul objet qui fe préfentoit devant les yeux. Une nouvelle effufion de la liqueur relevoit infenfiblement ces courages abattus; & je vis le moment où ils alloient affronter tout le camp des Ruffes, & me mener, fans rien craindre, à travers le feu de mille batteries de canon. Je mis les chofes dans une jufte égalité par le foin que j'eus de

me ſaiſir de la bouteille, & de proportionner à chacun les doſes du courage qui lui étoit inſpiré.

Les eſprits étoient à peu près en l'état où je les ſouhaitois, & il étoit environ ſix heures du ſoir, lorſque l'Hôte de la maiſon, plus actif & plus ſenſé que tous ces donneurs d'avis enſemble, arriva plein de joye, m'aſſura que les Coſaques s'étoient retirés des environs, que le paſſage étoit libre, & que le bateau étoit prêt ſur le bord de la Viſtule, à une lieue de l'endroit où nous étions. J'attendis impatiemment que la nuit fût venue pour me mettre en chemin.

Je montai à cheval, & mon Hôte auſſi. Il marchoit devant moi, & me précédoit d'une cinquantaine de pas. Les trois Payſans ſuivoient à pied, & faiſoient mon arriere-garde. Ces graves Sénateurs du jour précédent, étoient devenus mes ſoldats; & c'étoit là toute l'armée que j'avois à oppoſer à celle dont la force ne ſe tournoit plus que contre moi ſeul. Nous traverſâmes des bourbiers très-profonds, où mon cheval, qui étoit mal ſur ſes jambes, s'abattoit à chaque pas. De tous côtés paroiſſoient les feux de divers Camps volants des ennemis, qui n'étoient pas auſſi éloignés que mon Hôte l'avoit penſé. La clarté, que ces feux répandoient ſur ma route, m'étoit favorable; & qui eût dit alors aux Ruſſes

que c'étoient eux-mêmes qui m'éclairoient pour m'aider à les éviter ?

Nous fûmes obligés de paſſer tout auprès du village de Keiſinag, où ils avoient un poſte conſidérable. C'eſt là qu'ils avoient fait le parc de leur artillerie dès le commencement du ſiege, & ils en avoient fait depuis l'entrepôt général de toutes leurs munitions de bouche. Nous avions déja fait une demi-lieue, ſans rencontrer perſonne, lorſque mon Hôte, revenant ſur ſes pas, me dit d'arrêter, pendant qu'il iroit encore examiner certain endroit dont il craignoit que le paſſage ne fût moins libre en ce moment qu'il ne l'avoit d'abord eſpéré.

Je n'attendis pas long-temps ; il revint tout allarmé m'annoncer que tout y étoit plein de nouveaux Coſaques. Il ne leur avoit échappé, qu'en diſant, qu'au retour de leur Armée, où il avoit amené des vivres, il avoit perdu ſes chevaux au pâturage, & qu'il les cherchoit avec ſoin de toutes parts.

Ce récit mit la conſternation dans ma troupe ; &, ſans mon aveu, on en vint à un conſeil, où il fut décidé qu'il falloit inceſſamment retourner ſur ſes pas. Vous n'en ferez rien, leur dis-je, & je ſerai une fois le maître à mon tour. Et quel ſi grand ſujet avons-nous de craindre une poignée de malheureux, qui ſans doute nous craindroient eux-mêmes,

ſi nous oſions les approcher ? Croyez-moi; armons-nous de gros bâtons, qui, avec du courage, nous ſuffiront pour les forcer dans leur poſte, s'ils ne ſont pas en plus grand nombre que nous.

Ce diſcours ne les ébranla point; & comme je voyois autant de riſque à rebrouſſer, qu'à aller en avant : Eh bien! repris-je, ſi mon projet vous paroît téméraire, ſubſtituons la ruſe à la violence; uſons du même expédient qui a réuſſi à notre Hôte; diſons comme lui, que nous cherchons des chevaux égarés. Cette propoſition ne les toucha pas plus que la premiere, & je ne m'en étonnai point ; la peur ne prend conſeil que d'elle ſeule; & malheureuſement elle ne ſe propoſe d'autre reſſource que la fuite, qui, loin de la détruire, ne ſert d'ordinaire qu'à l'augmenter.

Faiſons mieux, dit mon Hôte, qui voyoit avec douleur qu'il n'étoit pas poſſible de réchauffer ces cœurs glacés : Attendez-moi ici, je vais encore à la découverte. Peut-être à droite ou à gauche trouverai-je un chemin détourné & auſſi sûr que nous le ſouhaitons. Il part. Mes trois Conducteurs ſe couchent auſſi-tôt ventre à terre. Je les conſidérois dans cet état; & les voyant preſque privés de ſentiment, je ne pouvois concevoir que l'amour de la vie, qui doit porter à la dé-

fendre, ſoit capable d'ôter les forces qui peuvent ſervir à la conſerver.

Cependant leur Chef, cet homme autrefois ſi intrépide en apparence, ſe releve un moment après, & excite ſes camarades à s'enfuir avec lui. Ce fut alors que ne pouvant plus retenir mon indignation. : Quoi! lâches, leur dis-je, vous voulez donc m'abandonner? Mais, mon Dieu, reprenoient-ils tous enſemble, & comme de concert, voulez-vous que nous nous expoſions à être pendus pour vous ménager une ſûreté qui ne dépend point de nous? Pendus, ou non, repris-je avec un emportement affecté, il n'eſt plus temps de délibérer; vous vous êtes engagés à m'accompagner, & vous ne me quitterez qu'au moment où je croirai pouvoir me paſſer de votre indigne préſence. Ecoutez-moi, & tremblez de la réſolution que vous me forcez de prendre. Si vos promeſſes, ſi vos ſerments, ſi la récompenſe qui vous attend, ſi le reſpect que vous me devez, ſi rien ne peut vous arrêter, j'appelle dans ce même inſtant les Coſaques; & s'il me faut périr par votre fuite, j'aime autant périr par mon indiſcrétion, & me venger en même-temps de votre perfidie.

Il n'y avoit qu'une pareille fermeté qui pût retenir auprès de moi ces miſérables. Je trouvai le remede à un mal qu'on dit être in-

curable; mais tel eſt le malheur de ces cœurs bas que tout épouvante, c'eſt qu'on ne peut calmer en eux une émotion de crainte que par le ſentiment plus vif d'une autre crainte qui acheve de les allarmer. C'étoit auſſi le ſeul moyen que j'avois de me dérober aux riſques où m'alloit expoſer la déſertion de ces hommes ſans honneur, qui ſûrement ſe ſeroient rachetés à mes dépens des moindres hazards qu'ils auroient rencontrés dans leur marche.

Heureuſement mon Hôte ne tarda pas à revenir. Il m'aſſura que les Coſaques s'étoient retirés. Je vis dans ce moment mes trois poltrons debout, & leur Chef, qui, reprenant ſon air ordinaire, me dit, d'un ton d'autant plus effronté, qu'il paroiſſoit plus ſoumis & plus modeſte: avez-vous pu croire que nous euſſions envie de vous quitter? vous n'ignorez pas vous-même, par tout ce qui s'eſt déja paſſé, combien nous vous ſommes fideles. Montrez-le donc, lui dis-je, en lui jettant un regard plein de mépris, & qu'on ne parle plus ici de retourner en arriere.

Je prononçois ces mots en montant à cheval, & je m'apperçus bientôt que ce même Chef & ſes deux camarades ne me ſuivoient que de loin, apparemment dans le deſſein de me laiſſer au premier danger qui s'offriroit ſur ma route.

Je marchai avec mon Hôte une bonne demi-lieue, au bout de laquelle nous rencontrâmes la chauſſée, & peu de temps après un chariot Moſcovite qui venoit à nous, & où étoient trois hommes que nous crûmes devoir éviter. Nous nous mîmes derriere une haye épaiſſe, où nous ne fûmes point apperçus. A cent pas de là nous laiſsâmes nos chevaux ; & avançant toujours ſur cette même chauſſée, nous fîmes un quart de lieue à pied. C'eſt ici, me dit mon Hôte, l'endroit deſtiné à votre paſſage : je vous laiſſe pour un moment ; mais accordez-moi une grace, cachez-vous dans ces broſſailles, en attendant que je vous amene le bateau.

Il ne me laiſſa pas long-temps dans cette poſture, où je me déplaiſois fort. Je conviens que, dans la crainte d'une ſurpriſe, elle m'étoit auſſi néceſſaire que l'intrépidité me l'auroit été dans une rencontre que je n'euſſe pu éviter ; mais toutefois elle me parut humiliante : & ce n'a pas été une des moindres peines de mon voyage, que la contrainte où j'étois ſi ſouvent de me cacher. Je ne m'en conſolois que par l'idée des efforts que je faiſois alors pour me vaincre, & qui, par la répugnance que j'éprouvois, ſuppoſoient peut-être autant de réſolution & de force, que le courage le plus décidé. D'ailleurs, n'eſt-ce pas une eſpece de courage de n'en

point faire paroître où il eſt inutile & ſouvent dangereux d'en montrer?

Mes gens entendirent plutôt que moi le bruit des rames ; ils accoururent pour me joindre. Nous nous embarquâmes, & fîmes enfin ce trajet ſi long-temps deſiré & acheté par tant de périls & de peines.

Nous étions déja prêts d'aborder, lorſque, tirant mon Hôte à l'écart, & le remerciant avec une tendre affection de tout ce qu'il avoit fait pour moi, je lui mis dans la main autant de ducats que la mienne, étendue avec ſoin, en avoit pu ramaſſer dans ma poche. C'étoit-là la vraie occaſion de me ſoulager du poids de ce reſte d'argent qui m'incommodoit ſans ceſſe. Mais, d'ailleurs, je croyois moins faire un plaiſir, que m'acquitter d'une dette. Cet honnête Payſan, ſurpris & preſque honteux, ſe retire & cherche à m'échapper : Non, non, lui dis-je, vous avez beau faire, vous recevrez ce préſent ; c'eſt un nouveau ſervice que je vous demande, & que je regarde même comme une des plus grandes preuves de votre attachement pour moi.

Comme je le preſſois plus fortement, & qu'il redoubloit ſes efforts pour ſe dérober à ma reconnoiſſance, les autres s'imaginerent que j'avois pris querelle avec lui. Ils accouroient déja pour m'appaiſer. Ce mouvement,

qu'il apperçut, l'obligea à me dire précipitamment que, ſi pour me ſatisfaire, il falloit abſolument recevoir quelque choſe de moi, il vouloit bien accepter deux ducats, ſeulement pour un reſſouvenir éternel du bonheur qu'il avoit eu de me voir & de me connoître.

Ce noble déſintéreſſement me charma d'autant plus, que je n'avois pas lieu de l'attendre d'un homme de ſa ſorte. Il prit deux ducats dans ma main, avec des façons & des ſentiments que je ne puis exprimer; & il m'en remercia autant que je l'aurois remercié moi-même, s'il avoit reçu, je ne dis pas le modique préſent que j'avois deſſein de lui faire, mais toutes les récompenſes dont j'aurois voulu payer les ſervices qu'il m'avoit rendus.

A quelques cents pas au-delà de la Viſtule, nous apperçûmes un gros Village; nous y arrivâmes à la pointe du jour; c'étoit le Vendredi 2 Juillet. Il m'étoit important de ne point tarder à pourſuivre ma route. J'appris que les Ruſſes avoient même de ce côté-là des poſtes avancés, & que ſouvent les Coſaques venoient faire le dégât aux environs. Je demandai auſſi-tôt des chevaux; mais il ne m'étoit pas poſſible de m'en procurer ſans le ſecours de mes Payſans. Ces lâches coquins imaginoient n'avoir plus rien à craindre; ils ne daignoient pas m'écouter; ils

entrerent dans une Auberge; j'y arrivai un moment après, & je les trouvai qui s'endormoient enfoncés tous les trois dans un méchant lit de plume. Durant ce temps, je fis ce qu'ils auroient dû faire eux-mêmes, si j'avois pris comme eux le parti de me reposer. Je rodai autour de cette maison, faisant comme une espece de patrouille pour n'être pas surpris par mes ennemis.

Ennuyé toutefois de ces promenades, qui me ramenoient sans cesse au même endroit, & plus encore du séjour que je faisois inutilement dans ce lieu, je rentrai dans la chambre; & éveillant doucement un de ces Paysans, je fis tant que je lui persuadai de m'aller chercher une voiture, quelle qu'elle fût, & à quelque prix qu'elle pût être.

Il revint au bout de deux heures, mais ivre à ne pouvoir se soutenir. Il emmenoit cependant avec lui un homme qui vouloit bien louer des chevaux avec un chariot rempli de marchandises, mais à condition que nous remettrions en argent comptant à quelqu'un du village le prix des effets qu'il consentoit nous confier. Il craignoit que les Cosaques, plus voleurs que soldats, ne nous les enlevassent. Dans ce cas, il souhaitoit, ce qui étoit juste, que leur perte ne fût point sur le compte de celui à qui tout l'équipage appartenoit, & à qui il en avoit répondu lui-même.

N'ayant aucune envie de retourner ſur mes pas, & encore moins de temps à perdre, au-lieu de remettre l'argent, je m'aviſai d'acheter tout ce bagage. Il fut évalué vingt-cinq ducats, que je donnai avec autant d'empreſſement que ſi j'avois craint un dédit où l'on craignoit au contraire de ma part un rabais conſidérable.

Cependant, ce marché fait à la hâte, & par un homme qu'on n'eſtimoit qu'un Payſan fort mal-aiſé, excita l'attention des paſſants. Leur nombre s'accrut en peu de temps; ils m'examinoient avec ſoin, lorſque mon ivrogne, ébloui ſans doute par le reſte de l'argent qu'il m'avoit vu remettre dans ma poche, commença, d'un air inſolent, à faire valoir les ſervices qu'il m'avoit rendus. Il vanta ſa fidélité, & même ſon courage; il rappella les hazards qu'il avoit courus: il dit enfin qu'il ne vouloit point être la dupe du ſacrifice qu'il m'avoit fait de ſon loiſir, de ſa liberté, de ſa vie, & que ſur l'heure il prétendoit ſavoir ce qu'il auroit pour ſa part de la récompenſe que je lui devois.

De tous les dangers que j'avois courus juſqu'alors, c'étoit peut-être ici le glus grand. Cet indigne Orateur ne faiſoit que balbutier; mais il parloit à des gens aiſés à ébranler, & qui, pour l'ordinaire, ſans être capables de vrais ſentiments de piété, ne manquent point

de s'émouvoir aux triſtes dehors qui les réclament. Je reconnus que les tons plaintifs ſont d'infaillibles reſſorts auprès de la populace, & que les plus groſſiers de ces tons ſont même toujours les plus propres à lui donner le mouvement qu'on deſire. J'euſſe pourtant regardé avec indifférence l'attendriſſement qu'elle paroiſſoit accorder au prétendu malheureux, ſi, la vivacité de celui-ci augmentant à proportion de la compaſſion qu'il faiſoit naître, je n'euſſe appréhendé qu'elle ne le menât au point de dévoiler tout le myſtere qui lui étoit confié.

Je craignois ſur-tout que le Chef de ma troupe, naturellement inſolent, n'appuyât ces injuſtes remontrances par de nouvelles remontrances de ſa façon, & qu'animant ſon autre camarade, dont la vertu m'étoit également ſuſpecte, ils ne s'élevaſſent tous contre moi. A quels malheurs ne devois-je pas m'attendre, & qu'euſſai-je fait, ſi mon ſecret avoit été confié à une foule de Payſans qu'aucun motif n'engageoit à épouſer mes intérêts? La Majeſté du Trône n'impoſe guères que par l'éclat dont elle eſt revêtue, & ſur-tout à des yeux qui n'accordent qu'à ce ſeul éclat les hommages qui lui ſont dus.

Il en arriva tout autrement. Ce Chef fit une action dont je ne le croyois point capable. Il s'éleva contre l'ivrogne; & prenant la

parole de ce ton de maître qu'il affectoit toujours : Tais-toi, misérable, lui dit-il ; quel sujet as-tu de te plaindre ? N'avons-nous pas partagé tes peines & tes dangers, & nous vois-tu former des prétentions comme les tiennes ? Puis s'adressant à tout ce Peuple : Ne croyez point à cet homme, ajouta-t-il ; c'est sa folie dans le vin de se croire en compagnie de Rois & de Princes : si vous l'écoutez, je serai bientôt quelque grand Personnage, pour qui cependant il n'aura guères plus de respect que s'il ne me croyoit que ce que je suis, aussi pauvre & aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

Ces paroles détournerent sur l'ivrogne tout le murmure qu'il alloit exciter contre moi. On fit des huées sur lui. Je ne laissai pas de découvrir dans la foule certains regards qui marquoient qu'on n'étoit pas généralement convaincu que je fusse en effet ce que je voulois paroître. Rien n'étoit plus flatteur, je l'avoue ; on aime à être démêlé, & l'on s'imagine que c'est moins l'effet de la pénétration des autres, que de ce qu'il y a dans nous qui perce à travers les voiles dont nous desirons le couvrir. Mais ce qui m'eût peut-être fait plaisir en toute autre rencontre, m'embarrassoit fort en celle-ci.

Je pris le parti de quitter au plutôt ce Village. J'y aurois abandonné ce Paysan ivre,

dont je n'avois plus que faire, ſi je n'euſſe craint qu'en l'état où il étoit, il n'achevât de mettre au jour ce qu'il avoit commencé de développer. Cette trace de lumiere, laiſſée après moi, pouvoit en un moment s'étendre au loin, & devenir un obſtacle au reſte de mon voyage. Je le fis emballer dans la voiture; &, pour le garantir des chûtes dont il étoit menacé à chaque cahot, je fus obligé de lui ſervir de barriere & d'appui. Le Chef de mes conducteurs ſe mit devant pour mener les chevaux, & je renvoyai le troiſieme, en le chargeant d'aller annoncer à l'Ambaſſadeur mon heureux paſſage de la Viſtule.

Nous partîmes de ce Village ſans oſer demander aucun chemin, afin qu'en cas de pourſuite on ne pût dire qu'elle route nous aurions pris. Auſſi nous ne ſavions où nous allions. Je me réglai par conjecture, connoiſſant un peu par la carte la ſituation du Pays. Comme il s'agiſſoit de paſſer le Nogat, je faiſois toujours gagner la pointe où il ſe ſépare de la Viſtule, en laiſſant ſur la gauche la Ville de Marienbourg, où il y avoit Garniſon des ennemis.

Nous traverſâmes pluſieurs Villages occupés par des Saxons & des Moſcovites, ſans que perſonne nous dît mot. Quelque beſoin que nous euſſions de nous y arrêter, nous n'oſâmes y mettre pied à terre. Il n'étoit pourtant

pourtant pas possible de mener nos chevaux plus loin. La chaleur étoit excessive; &, à force d'avoir été pressés, ils étoient déja rendus.

Heureusement, à cent pas du chemin, nous découvrîmes une maison abandonnée, où nous nous retirâmes durant près de deux heures pour les laisser pâturer.

Sur les huit heures du soir nous arrivâmes au bord d'une riviere. Un cabaret étoit auprès, & à quelques pas, dans le sable, une vieille nacelle presque ouverte de toutes parts. Quel bonheur! s'écrierent mes gens; voici enfin le Nogat, & un bateau que la Providence semble avoir mis exprès sur ses bords pour nous servir à le passer. Cette opinion ne s'accordoit point avec mes idées; mais elle étoit agréable, & je n'osai la contredire. Ils commençoient déja à faire rouler les ais demi-pourris de ce bateau, lorsqu'un Paysan vint à paroître, à qui je demandai si c'étoit là le Nogat. Non, vraiment, répondit-il, c'est la Vistule; le Nogat est à une lieue & demie d'ici.

Cet éclaircissement ne pouvoit venir plus à propos. Nous étions perdus sans ressource, si nous eussions repassé ce fleuve, que nous avions eu tant de peine à traverser. Nous entrâmes dans le cabaret, & nous nous dîmes des Bouchers de Marienbourg, qui souhai-

toient paſſer le Nogat pour aller au-delà faire des achats de bétail. Ce trajet n'eſt pas poſſible, nous répondit l'Hôte ; tous les bateaux de cette riviere, juſqu'aux plus petits, ont été enlevés par les Ruſſes, & conduits à Marienbourg, à cauſe des partis Polonois qui battent la campagne de l'autre côté.

Quoi ! toujours des obſtacles, me dis-je en moi-même, & dans le temps que j'ai le plus d'eſpérance de n'en plus trouver ! autant valoit-il échouer dès les premiers pas, & ne point acheter par tant de peines un funeſte accident que je ne puis éviter. Cependant, le bonheur que j'avois déja éprouvé, ranimoit mon courage, & ſervoit dans mon cœur de garant à la Providence de celui qu'elle daignoit encore me préparer.

Je paſſai la nuit dans la grange ſans pouvoir repoſer. Dès la pointe du jour, mes Sznapans opinerent qu'il ne nous reſtoit d'autre moyen de traverſer cette riviere, que de gagner le pont de Marienbourg. En vérité, m'écriai-je, en leur adreſſant la parole, je ne vous reconnois plus : eſt-ce bien vous qui marquez tant de courage ? Quoi ! vous oſerez affronter une nombreuſe Garniſon de Troupes réglées, vous qui avez pâli aux approches d'une petite troupe de gens ſans diſcipline, & qui ne méritent pas même le nom de ſoldats ! Ignorez-vous que le danger

que je suis m'attend en cette Ville, & que vous, vous y trouverez sûrement les fers & le gibet que vous craignez.

J'aurois cru qu'il n'en falloit pas davantage pour leur faire abandonner un avis si hazardeux. Je me trompai; ils y persisterent, & voulurent m'obliger à m'y rendre, jusqu'à me menacer de me quitter si je ne le suivois. Etoit-ce folie ou désespoir? Je n'en sais rien; mais ce ne fut qu'à force de prieres, & j'ose dire, à force de supplications, qu'ils me laisserent maître de ma destinée & de la leur.

Ce que je leur proposois étoit assurément raisonnable. Allons au moins jusqu'aux bords du Nogat, leur disois-je; & si nous ne trouvons aucun moyen de le passer, nous irons à Marienbourg, quels que soient les motifs qui devroient nous détourner d'une route si périlleuse.

Nous nous remîmes en chemin par la chaussée, & peu de temps après par des bois & des chemins affreux. Assez loin de notre gîte, nous rencontrâmes un Village où je jugeai à propos d'arrêter pour prendre langue. Je fis part de ce dessein à mes conducteurs, qui le désapprouverent. Ils trouvoient dangereux de demander le chemin à des Paysans, de qui naturellement nous n'avions rien à craindre; & un peu auparavant ils ne voyoient aucun risque à se présenter aux portes d'une Ville

dont nos ennemis avoient fait une des plus fortes Places du Pays. Auſſi me diſoient-ils encore dans toute leur bonne foi, qu'il étoit inutile de s'informer des routes, puiſqu'ils étoient ſûrs qu'il ne nous en reſtoit d'autre à prendre que celle de Marienbourg.

Je ne concevois plus ces gens, que je m'étois flatté de connoître; mais j'eus recours aux prieres, qui m'avoient déja aſſez bien réuſſi. Mon ivrogne, dont l'aveugle ardeur n'étoit peut-être qu'un reſte des fumées du jour précédent, conſentit le premier d'aller aux nouvelles, & entra à ce deſſein dans une maiſon. Il revint me dire que les gens à qui il s'étoit adreſſé ne parloient que Polonois, & qu'il n'avoit pu leur faire entendre ce qu'il ſouhaitoit. A la bonne heure, lui dis-je : je ſais heureuſement leur langue; je vous ſervirai d'interprete avec plaiſir.

Je me diſpoſai en même-temps à deſcendre du chariot; mais c'étoit pour mes gens leur jour de contradiction. Ils s'oppoſerent à cette réſolution, craignant que je ne me fiſſe connoître par mon langage. Je me moquai de leur frayeur, & mis malgré eux pied à terre. Je marchois déja vers cette maiſon, lorſque, eſſayant de me barrer le chemin, ils ſe mirent de front devant moi, & jurerent qu'ils mourroient plutôt que de me laiſſer paſſer outre. Je ne pus tenir à cet excès d'im-

pudence, & je courus à eux comme dans le deſſein de leur marcher ſur le corps pour me faire paſſage. Un moment après, je ris en moi-même de ma vivacité ; mais en étois-je le maître dans le premier feu de mon reſſentiment ? Et au fond, n'étoit-ce pas plutôt un ſage emportement de la raiſon, qu'un aveugle tranſport de colere? Cet air d'aſſurance les intimida & les fit recourir à d'autres menaces. Eh bien ! me dirent-ils, en s'ouvrant à la hâte devant moi, ſi tel eſt votre deſſein de nous faire prendre, dès ce moment nous vous quittons. Ah! très-volontiers, repartis-je ſur le champ, allez, partez quand vous voudrez, je vous ſouhaite un heureux voyage.

Ce fut dans cette occaſion que je ſentis plus que je n'avois fait encore, combien j'étois à plaindre d'avoir à faire à des gens de cette eſpece, qui ne ſont jamais plus inſolents que lorſqu'ils ſentent que l'on a intérêt de les ménager & de les craindre. Auſſi je ne puis comprendre que, ſans y être contraint comme je l'étois, on oſe en faire les confidents & les miniſtres des deſſeins que l'on ſait ne pouvoir réuſſir que dans le ſecret & le ſilence.

J'entrai dans la maiſon, &, du ton le plus poli que put me permettre mon air villageois, que je n'oſois démentir, je dis à l'Hô-

teſſe que je ſouhaitois aller au-delà du Nogat acheter du bétail, & que je la priois de m'indiquer l'endroit le plus aiſé pour ce paſſage. Vraiment, répondit-elle, vous venez fort à propos; je puis vous épargner la peine d'un trajet, d'ailleurs fort difficile. J'ai du bétail à vous vendre, &, à votre air, je connois que nous nous accommoderons aiſément du prix. J'affectai de paroître ravi de ce qu'elle m'apprenoit; mais je repliquai que je ne pouvois prendre qu'à mon retour celui qu'elle m'offroit, parce que j'allois chercher une ſomme d'argent qui m'étoit due, & dont j'employerois volontiers une partie au marché qu'elle propoſoit. Mais il n'y a pas un ſeul bateau, reprit-elle; comment ferez-vous? Tout ce que vous voudrez, lui dis-je d'un air ouvert & plein de confiance; j'aime mieux recevoir ce ſervice de vous que de tout autre, & je ſens que je ne puis vous déplaire par la préférence que je vous donne à cet égard : car enfin, ajoutai-je, je connois le Pays; il n'eſt pas poſſible qu'obligés d'avoir un commerce continuel de l'autre côté de la riviere, vous n'ayiez, malgré toutes les précautions des Moſcovites, quelque moyen de la paſſer. Je vois bien, continua-t-elle, que vous êtes un bon homme; tenez, je vais vous donner mon fils qui vous menera à un quart de lieue d'ici. Il y a à l'autre bord un Pêcheur de ſes amis

qui garde dans ſa maiſon un petit bateau; à un certain ſignal cet homme viendra vous prendre, & vous ne ſauriez avoir un moyen plus ſûr & plus aiſé de vous tirer de l'embarras où je vous vois. Je remerciai cette femme dans les termes les plus touchants & les plus tendres de ma langue, & je ſortis d'auprès d'elle avec ſon fils.

Je fis monter celui-ci dans mon chariot, & je partois déja, lorſque mes Payſans, qui étoient encore là, & que je n'avois pas fait ſemblant d'appercevoir, ſe préſenterent pour y monter auſſi. Mon air content & la vue de ce nouveau conducteur les avoit comme pétrifiés. Ce n'étoit pas le temps de leur faire des reproches, je devois même encore les ménager. Peut-être étoient-ils plus diſpoſés que jamais à me trahir; un ſecret ne peſe jamais tant que lorſqu'on eſt le plus prêt à s'en décharger. Auſſi, ſans daigner leur parler, je les laiſſai faire.

Arrivés au bord du Nogat, le jeune homme donne le ſignal. A l'inſtant un Pêcheur ſort de ſa cabane, traîne le long du rivage une petite nacelle, la met à l'eau & vient à nous. J'y entrai avec un de mes Payſans, & je laiſſai l'autre à l'équipage, qu'on ne pouvoit tranſporter, en lui ordonnant d'attendre là ſon camarade que j'avois deſſein de renvoyer le même jour.

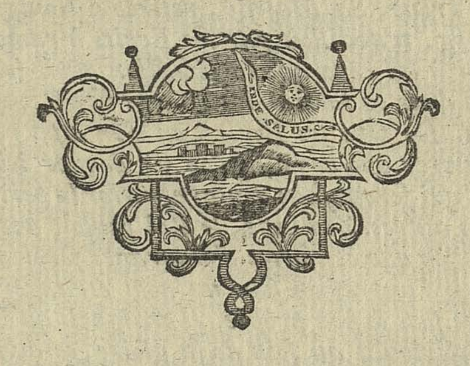
Je ne fus pas plutôt à l'autre bord que je levai les yeux au Ciel pour le remercier de m'avoir conduit dans cette eſpece de Terre promiſe, où j'étois enfin à l'abri de tout danger.

A un Village près de là, nommé Biata Gora, j'achetai un nouveau chariot avec deux chevaux. Mon plus grand ſoin fut enſuite de congédier mon Payſan. Je le chargeai d'un billet pour l'Ambaſſadeur, qui ne contenoit que deux mots en chiffre, dont j'étois convenu avec ce Miniſtre. Enfin, je partis ſeul, & pris le chemin de Marienwerder, petite Ville des Etats du Roi de Pruſſe.

Quel n'étoit pas mon contentement, d'être délivré de ces brigands qui m'avoient fait compagnie juſqu'alors! Le plaiſir que je reſſentois d'être hors de la portée des traits de mes ennemis, n'égaloit point celui de ne plus voir à mes côtés ces indignes conducteurs, dont j'avois eu à me garder preſque autant que de mes ennemis mêmes.

Arrivé aux portes de Marienwerder, j'échappai aiſément aux queſtions d'un Factionnaire qui me demanda qui j'étois. Je traverſai cette Ville aſſis ſur mon chariot, & je ris plus d'une fois du triſte appareil de mon équipage. L'entrée que j'y faiſois n'étoit point magnifique; mais un vain éclat n'auroit pas augmenté la joye que je reſſentois en ce mo-

ment. Je portois avec moi la juſtice de ma cauſe, l'amour de mes Sujets, le repos de ma conſcience, & ſans doute l'eſtime de mes ennemis. Quels plus grands motifs d'oublier mes diſgraces? Ce n'eſt qu'à ceux qui ont mérité leur infortune, ou qui n'ont pu la ſoutenir avec courage, qu'il eſt permis de ſe la rappeller avec douleur.



AVIS
DE L'ÉDITEUR.

Dans le temps que les grands Généraux de Pologne ſoutenoient par les armes l'élection du Roi, & prétendoient avoir ſeuls la gloire de le maintenir ſur le Trône, Sa Majeſté, retirée à Konigsberg, travailloit par ſes Ecrits à ramener à lui ceux que la ſéduction avoit jettés dans la faction des Saxons & des Ruſſes. De tous ſes Ecrits, on n'en a pu recouvrer que deux, qu'on va donner ici, & qui feront ſans doute regretter la perte des autres. Au reſte, le Roi penſoit avec raiſon que ces ſortes d'Ouvrages feroient plus d'impreſſion ſous un nom étranger, que ſous le ſien propre. Il craignoit qu'on n'attribuât au ſoin de ſa gloire, ce qu'il ne faiſoit que pour le bien des Peuples qui l'avoient élu.

LETTRE
D'UN
SEIGNEUR POLONOIS,

Ecrite de Konigsberg à un Seigneur de ſes amis. A Varſovie, 10 Septembre 1735.

JE conçois aiſément, Monſieur, que je ne pouvois mettre en de meilleures mains qu'en celles de Mr. de **, les ſentiments de mon cœur, qu'il a bien voulu courir les riſques de vous aller expoſer lui-même à Varſovie, & que nul autre que lui n'étoit plus propre à rechauffer dans nos eſprits une amitié que les circonſtances des temps avoient malheureuſement refroidie : mais ſi mes repréſentations ont emprunté leur plus grande force de la douceur de ſon naturel, & des charmes qu'il ſait répandre dans ſes moindres paroles, il ne ſera pas fâché, ſans doute, que je me flatte de ne devoir qu'à vous ſeul le retour de votre tendreſſe ; puiſque je vois, par la Lettre qu'il m'a rendue de votre part, que vous n'aviez pas moins d'empreſſement à me redonner votre eſtime, que j'en avois à vous offrir la mienne, & que vous étiez autant diſ-

posé que je le pouvois être, à sacrifier des intérêts particuliers au bien général de notre Patrie.

Il n'est point étonnant que, dans les violentes secousses qu'on nous a données, nous nous soyons heurtés inconsidérément; mais il le seroit, que, revenus du premier étourdissement de cette agitation, nous n'évitassions point de nous trouver encore opposés l'un à l'autre; nous qui, par nos dignités, sommes en spectacle à notre République, & qui, par notre seul mauvais exemple, pouvons augmenter les chocs cruels qui semblent devoir l'entraîner à sa perte.

Mais à présent que nos cœurs sont parfaitement réunis, & que, dégagés de toute passion, nous sommes convenus de nous appliquer sérieusement aux seuls intérêts de cette même République, il ne nous reste aussi qu'à réunir tous nos efforts pour lui procurer le repos & la liberté qu'on semble lui avoir déja ravie. Nous avons tous deux le même penchant à ce juste devoir; mais vous y employez des moyens que j'y crois tout-à-fait contraires. Voyons donc, je vous prie, qui de nous va plus sûrement à ce but; ou vous, Monsieur, en suivant le parti de l'Electeur de Saxe; ou moi, en demeurant attaché à celui du Roi Stanislas.

Il ne s'agit point ici du fond de la quest-

tion, déja ſi rebattu dans le monde, & déja décidé, ſi je ne me trompe, dans l'eſprit de tous les gens de mérite & de bon ſens, je veux dire, du droit de l'un ou de l'autre de ces Princes à la Couronne de Pologne. Vous convenez vous-même dans votre Lettre de l'injuſtice de l'élection de Prague; & ſoit que j'aye été aſſez heureux pour vous arracher entiérement le bandeau, que vous avouez vous-même que nos diſſentions particulieres avoient mis ſur vos yeux, ou, ce qui eſt plus vraiſemblable, que votre équité naturelle ait enfin prévalu ſur vos faux préjugés, vous pouſſez vos ſages réflexions plus loin, & vous ſentez déja tout le poids de l'eſclavage dont nous ſommes menacés. Ce que vous dites de vous & de ceux de votre parti, que les plus malheureux ſont ceux qui oſent le moins ſe plaindre, me fait voir clairement que, ſi vous n'oſez faire une confeſſion publique des affreux malheurs que vous avez contribué à nous attirer, vous n'êtes pas fâché du moins, pour l'acquit de votre conſcience, que je vous ſoupçonne une extrême envie de la faire.

Mais qui croiroit que, rempli de ces ſentiments, vous ne laiſſez pas de demeurer ferme dans votre parti, & que vous tâchez même de m'arracher à celui où mon honneur m'attache? Il eſt inutile, me dites-vous, d'être

fidele quand on n'eſpere plus ; & à des mal-heureux, comme nous, à qui il ne reſte d'autre reſſource que des ſoupirs, ce qui convient le mieux, c'eſt de ceſſer de lutter contre leur deſtinée. Ces idées générales, vous les appuyez de deux raiſons qui vous paroiſſent extrêmement fortes.

La premiere, que nous ne devons aucunement compter ſur la France, puiſque l'affaire de notre liberté ne lui ſert que de prétexte à une guerre qu'elle méditoit depuis long-temps pour ſes propres intérêts & pour abaiſſer la Maiſon d'Autriche.

Et la ſeconde, qu'il n'eſt pas naturel de changer de parti à la veille d'une Diete générale, qui va, ſelon vous, donner une paix ſolide à notre Nation.

Voilà, Monſieur, le précis de votre Lettre ; elle eſt écrite avec tant de force & de vivacité, qu'elle eût été capable de dérouter tout autre Citoyen moins accoutumé que moi à réfléchir ſur les grands intérêts qui nous concernent.

Je vais répondre à l'un & à l'autre de ces deux points ; & je ne doute pas que, ne cherchant à préſent que le ſeul bien de notre Patrie, vous ne ſentiez aiſément toute la ſolidité des raiſons que je vais alléguer pour combattre les vôtres.

Ce ſeroit à vous, Monſieur, & à tous

ceux qui reprochent à la France que l'état présent de notre Royaume ne lui sert que d'un prétexte au dessein qu'elle avoit d'humilier l'Empereur : ce seroit, dis-je, à vous & à eux, de nous démontrer la mauvaise foi de cette Puissance sur cet article; mais où sont les preuves que vous en donnez? Et ce soupçon, simplement énoncé, & qui ne porte sur rien d'absolument certain, doit-il faire impression sur des esprits qui ont de fortes raisons d'être persuadés du contraire? L'impuissance où vous êtes de nous exposer évidemment ce prétexte, ne vous laisse-t-elle pas quelque doute qu'il existe en effet? Et cela étant, pouvez-vous me le proposer comme un pressant motif d'abandonner notre Patrie à tous les malheurs qu'elle ne sauroit éviter, si ce même prétexte avoit autant de réalité que vous le dites?

Je pourrois donc, en attendant vos preuves, me dispenser de combattre ici vos idées; mais comme mon dessein n'est pas seulement de ne me point laisser entraîner dans votre parti, mais que je veux même employer tous mes efforts pour vous attirer à celui que je me fais gloire de suivre, je vais tâcher de soutenir l'honneur de la France & les justes espérances de la Pologne contre les tristes sentiments que vous avez conçus au désavantage de l'une & de l'autre.

Si la France avoit choiſi la Pologne pour lui ſervir d'un prétexte à abattre la puiſſance de l'Empereur, dites-moi, je vous prie, ſi cette même France auroit travaillé elle-même, autant qu'elle a fait, à faire expirer ce prétexte? Seroit-il poſſible que, dans le même temps, elle voulût & ne voulût point une même choſe? Et pouvons-nous concevoir une pareille idée de quelque Puiſſance de l'Europe que ce ſoit? Or il eſt évident que la France a mis tous ſes ſoins à anéantir ce prétexte, & avant qu'il pût avoir lieu, & depuis même que les circonſtances des temps ont pu le faire naître.

Qu'elle l'ait voulu détruire avant qu'il pût avoir lieu, il n'eſt rien de plus vrai & de plus ſenſible. Voyant l'Empereur opiniâtré à contraindre la liberté de la Pologne, & à détourner par la force ſur l'Electeur de Saxe des ſuffrages qui ſe précipitoient d'eux-mêmes ſur le Roi Staniſlas, la France n'a-t-elle pas fait tout ſon poſſible pour le diſſuader de cette violence, & pour qu'il voulût bien prévenir la guerre que cet injuſte procédé la forceroit de lui déclarer? Eſt-ce donc rechercher un prétexte, que de ne rien oublier pour l'étouffer, ſi j'oſe parler ainſi, avant même d'en pouvoir faire uſage? Rappellez les déclarations que la France fit alors à l'Empereur, & qu'en ce même temps elle répandit

à deſſein dans toutes les Cours de l'Europe, & ſur-tout celle du mois de Mars 1733; garante de la liberté de la Pologne par le Traité d'Oliva, & intéreſſée d'ailleurs à cette même liberté, par le penchant ſi marqué de toute la Nation pour le Roi Staniſlas, n'avertit-elle pas l'Empereur qu'elle ne pourroit regarder toutes les entrepriſes qu'il feroit pour contraindre nos ſuffrages, que comme un deſſein formé de troubler l'Europe, &, qu'en ce cas, elle ne pourroit ſe diſpenſer d'agir avec le zele & la fermeté qu'exigeroient de ſi juſtes démarches.

Mais, lorſqu'à la vue de cette déclaration, l'Empereur crut éluder les menaces de la France par le biais qu'il prit de ſuggérer à Petersbourg de ne faire exécuter que par les Ruſſes les deſſeins qu'il avoit ſur nos Etats, Sa Majeſté Très-Chrétienne, toujours attentive à ſe faire ôter des mains ce prétexte qu'on lui ſuppoſe, ne continua-t-elle pas à déclarer qu'elle ne ſouffriroit point que l'Empereur employât les Ruſſes ſes Alliés à faire ce qu'il n'oſoit entreprendre lui-même, & que ni les uns ni les autres ne devoient point lui donner occaſion de réparer par les armes les breches qu'ils méditoient de faire à notre liberté?

Des déclarations ſi formelles, & faites ſi long-temps d'avance, étoient-elles deſtinées

à enfanter le prétexte dont on accuſe la France? ou plutôt, n'étoient-elles pas faites pour le détruire entiérement? S'il étoit vrai qu'elle eût recherché avec tant d'empreſſement une occaſion de combattre l'Empereur, ſe ſeroit-elle ſi fort étudiée à le diſſuader de lui fournir cette même occaſion de le combattre? Et, au contraire, le laiſſant s'endormir ſur la fauſſe idée qu'il avoit de l'éloignement du Miniſtere François pour la guerre, ne ſe ſeroit-elle pas donné de garde de l'éveiller par des menaces auſſi vives que celle qu'elle ne ceſſoit de lui faire?

Allons plus loin encore; & pour vous montrer plus évidemment, s'il ſe peut, que la France ne cherchoit point un prétexte pour rompre avec l'Empereur, ſouvenez-vous de ce que nous avons vu en 1726 & 1727; n'avez-vous point entendu alors toute l'Europe ſe récrier contre la Cour de Vienne, avec autant d'aigreur que cette même Cour ſe récrie aujourd'hui contre la France? L'ambition démeſurée, & les vaſtes projets qu'elle attribue à celle-ci, ne les lui donnoit-on pas alors à elle-même? Tous les Princes d'Allemagne, de proche en proche, s'ameutent les uns les autres contre l'Empereur; & c'eſt l'Angleterre, qu'on diroit vouloir le favoriſer à préſent, qui eſt la premiere à ſonner l'allarme. Elle ébranle la France par ſes preſ-

ſantes ſollicitations ; & comme la Hollande trouve ſes intérêts à l'anéantiſſement de la Compagnie d'Oſtende, qui eſt le motif dont on ſe ſert pour abattre le trop grand pouvoir de la Maiſon d'Autriche, elle ſe lie volontiers contre l'Empereur par ſon acceſſion au Traité d'Hanovre. Quel affreux orage ſe prépare contre ce Prince ! Trois fortes Puiſſances ſe diſpoſent à l'attaquer ; & ce qui paroît plus à craindre pour lui, la Hollande, par des raiſons dont le détail me meneroit trop loin, mais dignes du flegme de cette République, fait dépendre l'embarquement de la guerre déja réſolue, de la ſeule direction de la France, que tout autre que ce ſage Etat auroit cru la Puiſſance la plus jalouſe de la gloire & des avantages de l'Empereur. Déja la Flotte Angloiſe couvre & épouvante toutes les mers, & n'attend que le ſignal de la France pour attaquer les vaiſſeaux d'Oſtende, & voir les débris des richeſſes naiſſantes de cette Compagnie, flottants autour d'elle, devenir le ſeul obſtacle à ſon heureuſe navigation. Qui croiroit néanmoins, ſi toute l'Europe n'étoit en état d'en rendre témoignage, qui croiroit que la France préféra à une guerre avantageuſe le ſage repos dont elle avoit joui juſqu'alors ; qu'elle traita l'Empereur avec autant d'égards que s'il avoit été un des contractants du Traité qu'elle venoit de conclure ;

& que, ſe contentant de faire balancer quelque temps le nuage ſur la Cour de Vienne, elle la garantit d'une ſuite d'hoſtilités qui, une fois commencées, vont preſque toujours au-delà des bornes qu'on leur a preſcrites?

Dois-je encore rappeller ici ce dont vous ne pouvez manquer d'être auſſi-bien inſtruit que moi, que, ſi, après le Traité de Séville, du 9 Novembre 1729, la France avoit voulu ſe livrer aux impétueux projets de la Cour d'Angleterre, on auroit vu dès-lors cette Puiſſance maritime employer ſes vaiſſeaux au tranſport des Eſpagnols en Italie, & leur fournir ſes propres troupes pour les aider à y conquérir tous les Etats qu'elle paroît fâchée à préſent de voir enlever à l'Empereur par ces mêmes Eſpagnols qu'elle vouloit alors en rendre les maîtres?

Si donc la France, que vous ſuppoſez être prête depuis long-temps à ſaiſir une occaſion de s'élever contre la Maiſon d'Autriche, ne l'a point voulu dans deux conjonctures, où tout concouroit à un infaillible ſuccès de ſes armes, êtes-vous fondé à lui attribuer ce ſeul & unique deſſein dans un temps où je pourrois démontrer que les circonſtances ne lui ſont pas à beaucoup près ſi favorables? Mais ſur-tout pouvez-vous l'accuſer de ſervir plutôt ſon ambition, qu'elle ne travaille à notre liberté, alors même, comme je l'ai déja dit,

qu'elle a mis tout en uſage pour que l'Empereur, ménageant cette même liberté, lui liât les mains ſur les projets d'ambition dont on l'accuſe?

De deux choſes l'une; ou il faut que cette même France, qui a toujours paſſé pour ſi habile à démêler ſes intérêts, ſoit la plus aveugle & la plus imbécille Puiſſance du monde, ou il faut abſolument qu'elle n'eût point formé le deſſein qu'on lui ſuppoſe d'humilier l'Empereur. Or, comme vous ne ſauriez concevoir dans la France une ſi grande épaiſſeur de génie, qu'elle n'eût point ſu profiter des plus belles occaſions qu'elle eut jamais d'exécuter le projet que vous prétendez qu'elle vouloit mettre en œuvre, vous ne pouvez point auſſi lui attribuer ce projet, & vous devez être entiérement perſuadé qu'elle ne l'eut jamais en vue.

Mais ce qui prouve encore plus conſtamment que les troubles de la Pologne n'ont point été un prétexte à la France de la guerre qu'elle fait à préſent, c'eſt que, dans le temps même qu'elle a vu ces troubles prêts à éclater, elle s'eſt volontairement privée des ſecours qui lui auroient aidé à ſe les rendre utiles, & à mettre en jeu le prétexte qu'on prétend qu'elle recherchoit: &, en effet, deux ans avant la mort du Roi Auguſte, elle renonce aux engagements où la Suede étoit depuis

long-temps de lui fournir des troupes pour agir dans le Nord. Remarquez, je vous prie, les circonſtances du temps où elle veut bien ſe retrancher un appui qu'elle avoit reconnu tant de fois lui être ſi avantageux, & j'oſerai même dire ſi néceſſaire. C'étoit lorſque nous nous appercevions le plus qu'Auguſte s'échappoit à lui-même ; & que les efforts qu'il faiſoit pour tirer encore de ſon corps uſé quelques reſſources de vie, nous annonçoient plus ſûrement ſa mort que ne faiſoit ſa foibleſſe même. Eſt-il donc poſſible que la France, ſi elle avoit eu en vue de profiter, à la mort de ce Prince, de l'occaſion qu'elle pouvoit lui donner de tirer l'épée contre l'Empereur, eût ſi mal entendu ſes intérêts, que de rompre tout engagement de ſecours avec la Suede, preſque au moment que cette mort étoit ſur le point d'arriver? Ne concevons point, Monſieur, des idées ſi peu raiſonnables d'une Puiſſance dont on a toujours reconnu que la Politique ſurpaſſoit même le pouvoir. Nous l'avilirions ſans le vouloir, & nous nous avilirions encore plus nous-mêmes par le peu de juſteſſe que nous ferions paroître dans nos jugements. Diſons donc que la France n'a point entrepris la guerre d'à préſent ſous le prétexte de maintenir la liberté de notre Patrie, mais que c'eſt la néceſſité indiſpenſable où elle ſe trouve

de maintenir cette liberté, qui donne lieu de croire qu'elle n'attendoit cette occasion que comme un prétexte.

Je dis la néceſſité indiſpenſable. Pour ne pas rapporter ici ſa garantie du Traité d'Oliva, dont j'ai déja fait mention, pouvoit-elle, ſans renoncer à ce ſolide & brillant honneur dont elle eſt en poſſeſſion, abandonner les droits d'une élection auſſi juſte que celle du Roi Staniſlas? Pouvoit-elle lui voir enlever la Couronne par la violence la plus inouïe qui fût jamais? Pouvoit-elle honnêtement digérer ces diſcours injurieux dont l'Empereur s'eſt ſervi en parlant d'un Roi qu'il avoit reconnu autrefois pour légitime Roi de nos Etats, & qui, par ſon rang & par ſon étroite alliance avec la France, ne méritoit rien moins que les mêmes égards que l'Empereur exige pour lui-même? Et quand le Roi Staniſlas, porté ſur le Trône par les vœux d'une Nation qui, menacée de toutes parts, n'a jamais plus fait éclater ſa liberté que dans le choix de ce Prince: quand le Roi Staniſlas, dis-je, n'auroit pas tenu à la France autant à cœur qu'il y tenoit en effet, la France devoit-elle voir tranquillement exécuter contre la Pologne une conſpiration auſſi funeſte que celle que l'Empereur méditoit contre elle? Devoit-elle ſouffrir que, pouſſant ſon ambition juſqu'à diſpoſer en maître d'un Royaume qui ne lui

appartenoit point, l'Empereur s'arrogeât le droit de le donner à un Prince que la Nation même s'étoit engagée par un ferment à ne pas élire, & de faire fervir ce même Royaume à dédommager ce Prince des biens héréditaires de la Maifon d'Autriche, auxquels l'appât d'une Couronne le faifoit renoncer? Devoit-elle permettre que des Peuples, divifés jufqu'ici du refte des humains, ofaffent concevoir le deffein de venir enchaîner une Nation libre, & que, lui donnant un Roi, le glaive à la main, ils y devinffent les meurtriers de tous ceux qui en avoient librement élu un autre? N'avoit-elle pas intérêt, avec toute l'Europe, d'empêcher que la Pologne ne tombât fous le joug d'un Prince dépendant de l'Empereur & des Mofcovites, & qu'elle ne pût jamais fervir de paffage à ceux-ci, pour infefter l'Allemagne toutes les fois qu'il plairoit à l'Empereur de la mettre fous fes fers? Et où feroit d'ailleurs l'équilibre de l'Europe, que vous femblez, dans un endroit de votre Lettre, accufer la France de vouloir détruire entiérement, fi elle laiffoit fubfifter l'union de l'Empereur, de la Mofcovie, de la Pologne & de la Saxe, laquelle rendroit ces Puiffances les feules dominantes dans le Nord? Or voilà, Monfieur, le vrai prétexte qui fait agir la France. Elle oppofe fes armes aux violences de l'Empereur,

reur, & aux ſuites funeſtes qu'elles doivent néceſſairement entraîner après elles : & en vérité, ces violences & leurs ſuites n'étoient-elles pas ſuffiſantes pour la déterminer à la guerre? Que fait la France, qu'accomplir ce qu'elle a annoncé à l'Empereur qu'elle vouloit faire, & ce qu'elle ne pouvoit ne pas entreprendre ſans s'attirer un déshonneur éternel? Et quand nous pouvons lui donner des raiſons ſi fortes & ſi conſtamment vraies, devons-nous lui chercher un vain prétexte dont nous n'avons aucune conviction, & qu'elle détruit elle-même encore aujourd'hui.

C'eſt, Monſieur, ce qui me reſte à vous montrer; & c'eſt ce que je puis faire, ce me ſemble, avec autant de force & de clarté, qu'il m'a déja été aiſé de vous prouver évidemment qu'elle cherchoit à anéantir ce prétexte, avànt même qu'elle fût en état de s'en prévaloir : & véritablement le langage qu'elle a tenu durant notre interregne, n'eſt-ce pas le même qu'elle tient encore à préſent dans ſes réponſes aux propoſitions d'armiſtice? Son ſyſtême a-t-il varié, & la Pologne ne continue-t-elle pas toujours à être le ſeul motif de toute ſa conduite? Elle a dit à l'Empereur durant l'interregne : Si vous exécutez ſur la Pologne les injuſtes projets que vous avez formés contre elle, vous me forcerez malgré moi à vous déclarer la guerre; & ces

projets déja exécutés, cette guerre déja déclarée, elle lui dit : Faites cesser vos hostilités sur la Pologne, & je mets fin à celles que l'intérêt que je prends à cette même Pologne, m'oblige à exercer contre vous. Une déclaration si peu équivoque, faite à la face de tout l'Univers, & dans un temps où une brillante suite de conquêtes devroit l'enhardir à ôter le voile dont on croit qu'elle a couvert jusqu'ici ses desseins, une telle déclaration donne-t-elle lieu de soupçonner en elle d'autre intention que celle qu'elle veut bien exposer? Si les troubles de notre malheureuse République n'étoient pour elle qu'un prétexte, feroit-elle tous ses efforts pour les appaiser? & auroit-elle si peu d'égard à son propre honneur, que d'attacher à la fin de ces troubles celle de la guerre entreprise, si véritablement elle n'étoit dans la résolution de faire cesser la guerre en même-temps que ces troubles cesseront?

Quel injuste raisonnement fait-on ici contre la France! Parce qu'elle a répondu aux propositions d'armistice, que, ne pouvant point abandonner la Pologne, qui étoit son unique point de vue, elle prétendoit que ce Royaume se ressentît autant de la suspension d'armes que les autres Etats qu'on se proposoit d'en faire jouir; on infere que cette Puissance ne veut ni paix ni armistice, & que

la Pologne n'eſt qu'un prétexte qu'elle met en avant pour continuer la guerre : mais ſi cette même France eût donné les mains à cet armiſtice propoſé, ſans y faire comprendre la Pologne, n'auroit-on pas dit également que ce Royaume ne lui ſervoit que d'un malheureux prétexte, & qu'elle l'avoit honteuſement ſacrifié à ſon ambition ? Que faut-il donc que la France réponde ? Et cet indigne prétexte, qu'on lui ſuppoſe, peut-il ſe rencontrer de toutes parts, & en accordant la paix, & en continuant la guerre ? ou plutôt, peut-on le ſoupçonner dans cette conſtante uniformité de langage & de ſentiments qu'elle a marquée juſqu'ici ? Si cependant elle ne pouvoit abſolument éviter le reproche, n'eſt-il pas évident qu'on ne pourroit le lui attribuer, qu'au cas que, dans la ſuſpenſion d'armes qu'on lui a propoſée, elle eût été capable d'oublier les Polonois, pour les ſeuls intérêts de qui elle a publié qu'elle ſe déterminoit à la guerre ?

Mais, Monſieur, ſi les affaires de la Pologne n'avoient été juſqu'à préſent & n'étoient encore à la France qu'un prétexte d'abaiſſer la puiſſance de l'Empereur, pourquoi l'Angleterre, qu'un ſecret engagement ſemble tenir unie à ce Prince ; pourquoi la Hollande, ſi deſireuſe de la paix, & ſi éclairée dans les juſtes meſures qu'elle prend pour

l'entretenir dans l'Europe; pourquoi ces deux Puiſſances, & d'autres encore, ne ſe ſeroient-elles pas entremiſes pour détourner l'Empereur du funeſte deſſein qui donnoit lieu à ce prétexte? Pourquoi l'Empereur lui-même auroit-il voulu de gayeté de cœur le donner à la France? Ou c'eſt une grande imprudence à ce Prince ſi ſage, & dont perſonne, ſans doute, ne voudra convenir; ou, ſi ce n'eſt point en lui une imprudence, il faut abſolument avouer que la France ne chercha point le prétexte qu'on veut lui impoſer.

Je ſais ce que vous penſez. Il n'étoit point aiſé à l'Empereur d'ôter ce prétexte à la France. Il ne lui étoit point aiſé! eh! qu'avoit-il pour cela à faire autre choſe qu'à ſurſeoir les violences qu'il méditoit de faire à la Pologne; & ne point écrire, ou révoquer auſſitôt cette Lettre dont la France a eu connoiſſance, par laquelle l'Empereur s'excuſoit auprès de la Czarine de ne pouvoir la ſeconder, par la raiſon que la France la menaçoit d'une guerre; mais que cela ne devoit pas l'empêcher de continuer leur projet; qu'au contraire, il l'exhortoit fortement à le mettre en œuvre par les mêmes moyens & de la même façon dont ils étoient convenus? Qu'avoit-il à faire? Qu'à laiſſer tranquillement remonter ſur le Trône un Roi qui, dès la premiere fois qu'il y fut, lui rendit des ſer-

vices si considérables, qu'il est étonnant que l'Empereur, aussi plein qu'il est des sentiments dignes de sa naissance & de son rang, en ait perdu le souvenir, ou n'ait pas jugé à propos de lui en témoigner sa reconnoissance. Qu'avoit-il à faire? Qu'à ne pas barrer le chemin à un Prince déja sur l'âge, & sans une postérité qui puisse prétendre à lui succéder; à un Prince dont vingt ans de vie privée avoient parfaitement développé le caractere, & qui, accoutumé à se chercher lui-même loin des honneurs, annonçoit sûrement à toute l'Europe que, rechargé de ces mêmes honneurs, il seroit plus sensible au plaisir de se faire aimer de ses voisins, qu'à celui de s'en faire craindre. Tout le sacrifice qu'on exigoit de l'Empereur, après une élection des plus générales, des plus libres, des plus unanimes qui fût jamais, ne consistoit qu'en une apparence honorable pour la France; il ne consistoit qu'à rompre une conspiration injuste, à ne point égorger une Nation pour mieux réussir à la rendre esclave, & enfin à renoncer à des violences extrêmes que l'on auroit dû s'interdire, quand même il n'y auroit pas eu à prévenir, en s'en abstenant, autant de malheurs & de si grandes pertes, qu'il y en avoit à craindre assez vraisemblablement du juste ressentiment de la France.

Rien n'étoit donc plus aisé à l'Empereur

que de faire expirer le prétexte dont il accuse aujourd'hui la France; & par cette même raison, c'est plutôt à lui qu'au Roi Très-Chrétien que toute l'Europe doit s'en prendre de la guerre dont elle ressent aujourd'hui les cruels effets. C'est lui véritablement qui a donné le premier prétexte à cette guerre par cette ambitieuse pragmatique dans laquelle il vouloit engager l'Electeur de Saxe; & après cela, peut-il dire avec raison que la France cherchoit une occasion de l'attaquer? Qu'il avoue plutôt qu'il en a lui-même cherché une d'irriter la France, puisque long-temps auparavant, averti de l'infaillible indignation de celle-ci, il a mieux aimé en courir les risques, que de renoncer aux injustices que la France ne pouvoit lui voir exécuter sans tomber dans un avilissement dont on sait qu'elle n'est pas capable.

Prenons garde cependant de ne nous pas faire illusion. Je veux bien convenir, avec l'impartialité dont je fais gloire, que la France cherche à abaisser l'Empereur; mais il faut distinguer dans sa conduite deux motifs, dont l'un naît nécessairement de l'autre. Le premier & le principal, c'est de maintenir notre liberté en soutenant la vraie & légitime élection du Roi Stanislas; & le second, qui n'est qu'accessoire, c'est d'affoiblir cette haute Puissance dont l'Empereur pourroit peut-être

faire un aussi grand abus dans d'autres Etats, qu'il vient de faire dans les nôtres, s'il y trouvoit la même facilité qu'il a trouvée avec nous : mais ces deux motifs sont si enchaînés, qu'ils ne peuvent finir l'un sans l'autre; & il reste toujours que la Pologne est le premier objet que la France se propose dans ce qu'elle entreprend.

Mais direz-vous encore : La France n'a point frappé tous les grands coups qu'elle auroit pu pour le bonheur & la tranquillité de notre Royaume; & c'est ce qui me fait croire qu'elle a moins en vue notre félicité que des intérêts particuliers qui la regardent. Je sais, Monsieur, que cette réflexion, qui paroît si raisonnable, a ébranlé bien de nos freres, qui d'ailleurs, reste pâle & sanglant des flammes, de la faim & des fureurs Moscovites, n'avoient plus assez de courage pour rester fermes dans le bon parti. Je vous avouerai aussi que n'étant point dans le secret du Ministere de France, je ne puis vous donner à cela une réponse aussi positive qu'il le pourroit faire lui-même, & qu'il le fera sans doute un jour, dès que les circonstances des temps ne l'obligeront plus à faire un mystere de sa conduite; cependant je crois pouvoir vous alléguer des raisons qu'il pourroit bien déja ne pas faire difficulté d'avouer lui même.

Je crois en effet que la France a plus comp-

té, & ſur notre bonne volonté, & ſur nos forces, qu'elle ne le devoit dans les conjonctures où nous nous trouvions. Elle avoit de nous cette haute idée dont nos fréquentes victoires ſur les Turcs & ſur les Moſcovites avoient rempli l'Univers depuis tant de ſiecles. Elle croyoit, qu'héritiers de cette noble fierté de nos Peres à ne reconnoître d'autres loix que celles que nous nous faiſons nous-mêmes, nous nous montrerions invincibles aux tyrans; que, faiſant tous nos efforts pour conſerver la liberté à nos enfants, on ne nous verroit pas trop avares d'un ſang qui ne nous fut donné que pour être verſé pour elle, tomber, pour ainſi dire, tout entiers ſous le joug; & que, s'il falloit qu'un ſi grand bien fût perdu pour eux, nous leur en payerions du moins le prix par un noble trépas. Si la France ne pouvoit ignorer que le feu Roi Auguſte, ménageant à ſon fils les moyens de nous ſubjuguer, avoit conſidérablement diminué nos troupes, elle eſpéroit que notre valeur ſuppléeroit au nombre, & elle ne penſoit pas qu'il fallût compter les Sujets d'une Armée dans une Nation qui n'étoit elle-même qu'une Armée de combattants. Et de bonne foi, étoit-il naturel de croire que douze mille hommes, affoiblis par une route de plus de trois mois, pourroient s'ouvrir des chemins ſi aiſés juſqu'au centre d'un Royaume, où cent

mille Gentishommes au moins, aſſemblés ſous les armes, venoient de donner le brillant ſpectacle d'une union qui n'eut jamais d'exemple, & d'une indignation commune & également vive contre ces mêmes troupes qui s'avançoient vers nous? Qui n'auroit cru que, renverſant la colonne ennemie qui devoit s'offrir la premiere à nos regards, nous nous en ſerions fait une barriere contre la ſeconde qui marchoit ſur ſes pas? Pluſieurs d'entre nous ſouffroient impatiemment qu'on retînt leur courage, & ſembloient quereller le Ciel d'un retardement dont ils ne connoiſſoient point la cauſe. Mais telle étoit la deſtinée de notre Nation, que, donnant autrefois des ſecours utiles à ſes voiſins & à l'Empereur lui-même, elle n'ait pu en donner en cette occaſion. Les Ruſſes eux-mêmes, dont les regards ne s'étendoient qu'avec crainte ſur nos campagnes à meſure qu'ils pénétroient dans nos Etats, eſpéroient-ils ne trouver aucun obſtacle à leurs entrepriſes? Faut-il donc s'étonner que la France, qu'une tendre & ancienne amitié aidoit encore à aveugler ſur notre triſte ſituation, ne pût point juger ſainement de nos forces? Nos Hiſtoires lui fourniſſoient-elles quelque exemple de l'état de foibleſſe où nous étions? Il eſt vrai que, ſous le regne de Jean Caſimir II, notre Nation s'étoit vue dans des conjonctures fort déplorablee; mais elle

avoit pourtant encore fait face durant vingt-un ans à cinq voiſins armés contre elle, & elle avoit pu ſe ſouſtraire à leurs violences ſans aucun ſecours étranger. Une idée trop flatteuſe des reſſources d'un Etat qui s'étoit toujours ſoutenu par lui-même, a trompé la France; & l'on ne peut pas lui faire un crime de n'avoir point vu dans les deſſeins de Dieu celui qu'il avoit ſans doute d'engourdir nos bras à la vue d'un Peuple dont il vouloit ſe ſervir pour nous châtier.

Une ſeconde raiſon des délais que la France vous paroît avoir apportés juſqu'ici à notre bonheur, c'eſt qu'elle a voulu d'abord aller à la ſource du mal, comme elle l'avoit annoncé dans ſa Déclaration du mois de Mars 1733, & dans ſa déclaration de guerre du 15 Octobre de la même année. Il a fallu pour cela qu'elle commençât par ſe faire des Alliés, autant pour augmenter ſes forces, que pour enlever à l'Empereur celles que ces mêmes Alliés auroient pu lui fournir, la guerre étant une fois commencée. Mais ces Alliés, il a fallu auſſi les engager en travaillant pour eux; & auſſi-bien étoit-ce également aller au but qu'on ſe propoſoit en même-temps, d'affoiblir le grand pouvoir de la Maiſon d'Autriche. C'eſt ainſi que la France s'eſt vue obligée de porter une grande partie de ſes forces en Italie; mais durant ce

temps il falloit empêcher l'Empereur de pénétrer en France, & tenir une Armée ſur le Rhin: & cette Armée, ſoit pour montrer évidemment que ce que le Roi Très-Chrétien avoit dit, étoit conſtamment vrai, qu'il ne ſongeoit point à s'agrandir par de nouvelles conquêtes, ſoit pour frapper ſon coup plus ſûrement contre l'Empereur, en le forçant de redonner la liberté à la Pologne, devoit reſter dans l'inaction, & tenir ſes foudres ſuſpendues, juſqu'à ce que les troupes, qui auroient aidé à faire changer de Maître à l'Italie, venant ſe joindre à elle, elles fiſſent toutes enſemble un dernier effort de guerre pour enfanter la paix. Nous ſommes, Monſieur, à la veille de voir exécuter ce grand projet d'où nous doit venir infailliblement le rétabliſſement de nos libertés & de nos privileges, & qui doit nous dédommager de nos malheurs. Je crois voir clairement toute la trame que la France ourdit, & il n'eſt tout au plus, à mon avis, que quelques filets déliés, & qui n'entrent dans l'ouvrage que par occaſion, qui peuvent échapper à ma vue: mais ce qui eſt conſtant, c'eſt que, de quelque façon que la France agiſſe, elle n'a pour principal objet que nous & notre liberté. Ayant bien voulu confondre ſon honneur avec le nôtre, il faut que tous les deux périſſent, ou qu'ils ſe ſoutiennent tous deux à la fois; &

comme il n'y a point d'apparence qu'une Puiſſance ſi redoutable & ſi jalouſe de ſa gloire, veuille s'immoler au bon plaiſir de l'Empereur, il n'eſt pas croyable non plus que notre honneur devienne la victime de ce même Empereur, le ſeul Artiſan des calamités de notre Patrie. Le caractere du Cardinal de Fleury nous répond des grands ſentiments de Louis XV, que ſon ſang & ſes grandes qualités nous annoncent d'ailleurs. Et dans le temps que les François ne diſtinguent point les intérêts du Roi leur Maître, de ceux du Roi Staniſlas, le Miniſtere de France, engagé à notre rétabliſſement par ſon propre honneur, voudroit-il heurter de front les ſentiments communs de toute une Nation à qui il eſt en quelque ſorte comptable de toutes ſes démarches?

Mais je crois avoir ſuffiſamment prouvé que nos triſtes malheurs ne ſervent point de prétexte à la guerre que la France a entrepriſe. En tout cas, il ne tient qu'à l'Empereur de dévoiler les plus ſecrets deſſeins de cette Puiſſance aux yeux de l'Univers. Qu'il faſſe ceſſer ſes hoſtilités dans nos Etats; &, ſi la France ne fait alors ceſſer les ſiennes, la mauvaiſe foi paroîtra dans tout ſon jour. Si l'Empereur eſt ſi perſuadé de ce prétexte, n'a-t-il pas la plus belle occaſion du monde d'en tirer avantage, en découvrant l'opiniâ-

treté de la France à continuer une guerre à laquelle il auroit consenti de mettre fin? Que d'amis il s'attireroit alors! & quelle honte ne feroit-il pas tomber sur cette fiere ennemie! Mais, jusqu'à ce qu'éteignant lui-même le flambeau de la discorde qu'il a allumé, il ait arraché à la France le triste aveu de l'ambition démesurée qu'il lui suppose, il nous permettra de ne rien croire de cette ambition; & tout ce qu'il y a de gens d'esprit & de bon sens resteront persuadés que la Pologne n'est point un prétexte à la funeste guerre qu'il s'est attirée sur les bras.

Venons à présent, Monsieur, au second motif qui vous retient dans le parti de l'Electeur de Saxe, & qui n'est certainement guères mieux fondé que celui que je viens de détruire.

Vous ne croyez pas, dites-vous, devoir vous détourner de votre chemin aux approches d'une Diete générale, qui peut seule remettre les affaires de la Pologne au même état où elles étoient auparavant. Mais quelle idée avez-vous de la paix que vous prétendez vous procurer? Ne doit-elle pas, cette paix, avoir rapport à la guerre qui l'a précédée? Et quelle est cette guerre? Est-ce une dissention intestine que l'ambition de quelques puissantes Familles ait fait naître dans nos Etats, ou que des intérêts arbitraires de Gouverne-

ment, de nouvelles vues de Politique, des objets enfin qui nous regardent uniquement, ayent excitée parmi nous, & qui ſoit tellement concentrée dans la Pologne, qu'elle n'ait point éclaté au-dehors? Si cela eſt, auteurs de nos maux, nous ſeuls pouvons y apporter du remede, & la Diete de pacification ne ſauroit être mieux établie pour en arrêter les progrès, & en éteindre les ſuites; mais il s'en faut bien que cette guerre ſoit telle que je viens de la repréſenter. Elle a véritablement pris ſa ſource parmi nous; mais delà, comme un torrent, elle a entraîné preſque toutes les Puiſſances de l'Europe; & cela étant ainſi, eſt-ce à la Pologne à redonner la paix à toutes ces Puiſſances? Et une Diete de pacification indiquée & tenue par les ſeuls Partiſans de l'Electeur de Saxe, que d'ailleurs vous ne pouvez déſavouer vous-même ne point conſtituer le Corps de la République, peut-elle avoir la force & l'autorité de concilier d'auſſi grands intérêts que ceux qui ſe trouvent aujourd'hui néceſſairement confondus avec les nôtres? Si déja ceux de notre parti ont proteſté contre tous les réglements que vous pouvez faire dans cette Diete, penſez-vous que la France & ſes Alliés voudront s'y ſoumettre aveuglément? Et ſi, comme il arrivera ſûrement, ces Puiſſances & nous, nous ne tenons aucun compte

de ce grand ouvrage de paix que vous vous flattez d'établir, cet ouvrage pourra-t-il subsister? Et votre Diete, au-lieu de vous être réellement utile, ne servira-t-elle pas à irriter davantage ces mêmes Puissances, qui, effectivement se trouveront offensées, que vous ayiez osé prononcer de vous-même, & sans leur aveu, sur des intérêts qui les concernent, & vouloir leur imposer, je ne dis pas des conditions de paix, mais une paix déja toute dressée, comme s'il ne leur restoit plus rien à faire que de mettre bas les armes, & se soumettre entiérement à vos décrets? Non, Monsieur, la guerre étant devenue générale, la paix doit être générale aussi, & vous concevez bien que, quoique vous puissiez faire, vous ne sauriez procurer cette paix générale par la Diete de pacification que vous êtes sur le point de tenir.

Je dis bien plus. Il ne vous est pas même possible de vous donner par cette Diete une paix particuliere, & qui soit propre à vous seuls. Y a-t-il en effet de l'apparence que vous puissiez jouir d'un tranquille repos, dans le temps que toute l'Europe est dans une violente fermentation, & que vous ne ressentiez point les secousses du vaisseau où vous êtes renfermés, lorsque ce vaisseau se trouve agité de la plus rude tempête? ne riroit-on pas de ceux qui, au milieu d'une mer cour-

roucée, tiendroient conſeil entre eux, &, après être convenu que tout eſt calme, or donneroient gravement aux Compagnons de leurs dangers, & aux Pilotes mêmes, de ſe croire tranquilles, lorſqu'ils ſont tous ſur le point d'être engloutis? Voilà, Monſieur, votre ſituation; je ne ſaurois vous la rendre plus ſenſible.

Car enfin, qu'eſt-ce qui peut arriver après votre Diete? Ou l'Empereur fera ſa paix avec la France, ou il ne la fera pas: s'il la fait, tous vos efforts ſont vains dès ce moment, & vous ſerez contraints d'effacer vous-mêmes juſqu'aux moindres de vos déciſions, pour travailler ſur un autre plan à la paix que vous aurez cru vous être procurée; & plaiſe au Ciel que vous n'ayiez à courir d'autre riſque que d'accepter un nouveau ſyſtême de tranquillité où vous n'auriez point concouru! que ſi, au contraire, l'Empereur ne fait pas de long-temps ſa paix avec la France, la guerre reprendra de nouvelles forces; & vous trouvant en butte aux ennemis que vous vous connoiſſez déja, & peut-être à d'autres auſſi que vous ne connoiſſez pas encore, pourrez-vous jouir de ce doux repos que vous vous propoſez? Et ce renouvellement de guerre ne vous deviendra-t-il pas d'autant plus funeſte, que vous étant rendus vous-mêmes les arbitres de votre ſort

& de celui de nos Etats, qui ne dépend plus ni de vous ni de nous par la liaiſon qu'il a avec celui de pluſieurs autres Puiſſances, vous aurez prétendu les aſſujettir à vos décrets, & faire expirer tout d'un coup leurs prétentions, que vous ſavez être réellement mieux fondées que celles de l'Electeur de Saxe, dont, entraînés par la force, ou domptés par la crainte, vous ſoutenez ou vous faites ſemblant de ſoutenir les intérêts.

Ainſi, Monſieur, à quelque égard que vous conſidériez votre Diete de pacification, elle eſt tout-à-fait inutile, ſi elle n'eſt même, & pour vous & pour notre Patrie, un nouveau ſurcroît de troubles & de malheurs. C'eſt là toutefois un des motifs qui vous fait ſacrifier les droits de votre conſcience au parti que vous avez malheureuſement embraſſé. Mais j'en ai aſſez dit; je vous laiſſe à digérer mes réflexions. Il n'en falloit pas de moins ſolides à un homme comme vous, & je ne connois auſſi perſonne plus capable de les approfondir, & d'en tirer, pour ainſi dire, tout le ſuc qu'elles peuvent rendre. J'en attends auſſi un très-heureux ſuccès, & ſuis très-véritablement, &c.



LETTRE
D'UN
HABITANT DE DANTZIC,

En réponse à celle d'un de ses Amis, demeurant à Varsovie, 12 *Décembre* 1735.

J'Ai reçu, Monsieur, par votre derniere dépêche, le résultat du Conseil qui vient d'être tenu à Varsovie, & qui, pour me servir de vos expressions mêmes, doit, au moyen de la Diete de Pacification qu'il semble annoncer, dissiper au plutôt les troubles de notre Royaume, & lui redonner la paix. Je ne m'étonne point que vous ayiez été enchanté de la seule idée de ce bonheur. Qu'avons-nous à desirer que de voir fixer le sort incertain de notre malheureuse République, que de nous voir exempts des calamités funestes que nous essuyons depuis si long-temps? Mais nous pourrions bien être la dupe de nos desirs & des promesses dont on les flatte. Aussi je ne craindrai pas de vous dire que, n'ayant aucun droit de suffrage à cette Diete, j'ai résolu d'en attendre ici le succès, per-

ſuadé qu'elle n'en ſauroit avoir aucun qui puiſſe répondre à notre attente. Je vais vous communiquer les raiſons qui me font prendre ce parti, & vous laiſſer juger enſuite du fondement que peuvent avoir vos eſpérances.

Depuis que les Troupes Staniſlaïques ſont diſperſées, & que les Armées étrangeres, faute de combattants qui leur réſiſtent, tiennent toute la Nation ſous le joug, on diroit que la guerre a ceſſé, & qu'il eſt permis de bien augurer de la tranquillité publique : mais cette guerre n'en eſt que plus dangereuſe, à préſent qu'elle eſt concentrée dans les cœurs ; & cette tranquillité doit reſſembler à la bonace qui ſuit la tempête, & qui ſouvent eſt plus funeſte aux navigateurs que ne l'étoit la tempête même.

Et en vérité, ſi l'on vous demandoit vos conſeils pour l'établiſſement d'un nouveau Royaume, ne voudriez-vous pas lui donner d'abord la Religion pour fondement ? Mais la Pologne, dont on vient de renverſer toutes les Loix, peut-elle en avoir d'autre dans la refonte qu'on en veut faire, que cette même Religion qui forme les liens les plus forts des Sociétés civiles ? Remarquez cependant que c'eſt à quoi l'on s'attache le moins dans cette réforme ; & qu'au contraire, l'infidélité envers Dieu eſt la baſe de tous les changements qu'on y veut introduire. C'eſt un Etat

nouveau qu'on éleve ſur le parjure & ſur le menſonge; & cela étant, je vous demande ſi ces mêmes Peuples peuvent jouir d'une paix ſolide, tandis que leur conſcience ne ſera point en repos; & ſi la Diete de pacification eſt capable de calmer des cœurs agités par leurs remords & par les reproches continuels de tout ce qui aura été fait contre une cauſe qui, par les (*) ſerments volontaires de toute la République, n'eſt plus tant la cauſe des Polonois que de Dieu même?

Si néanmoins on paſſe par-deſſus les maximes de Religion le plus profondement gravées dans leurs cœurs, & qu'indépendamment des obligations qu'elles nous impoſent, on n'ait deſſein de ſe laiſſer conduire qu'aux fauſſes lueurs d'une juſtice arbitraire, à l'exemple de ces Peuples, qui, privés de la connoiſſance du vrai Dieu, ne ſe gouvernent que par un inſtinct brut & groſſier, quel ſera le fondement de cette pacification qu'on projette? En eſt-ce un ſolide, en eſt-ce un qui puiſſe ſubſiſter, que celui qui ſervira à ſoutenir un Trône dont les Ruſſes ſeuls ont diſ-

---

(*) A la Diete de convocation qui précéda la Diete d'élection, tous les Députés des Diétines avoient fait chacun ſerment de n'établir pour Roi qu'un *Piaſt*, c'eſt-à-dire, un Polonois né de pere & mere Catholiques. *Note de l'Editeur.*

poſé? Y a-t-il de la juſtice à ruiner, depuis deux ans, un Royaume, ſans aucun ſujet de guerre, ſans aucune vraie occaſion de rupture qui ait précédé? Y a-t-il quelque apparence d'équité à bouleverſer les Loix d'une République qui compte les années de ſa liberté & de ſon indépendance par celles de ſa durée depuis ſon établiſſement; à forcer les conſciences au parjure, & les ſentiments à la prévarication; à menacer des dernieres rigueurs des Citoyens fideles; à les traiter de rebelles, eux qui n'ont jamais été Sujets; à les punir en criminels d'Etat, parce qu'ils refuſent conſtamment d'agir en eſclaves, & à contraindre enfin toute une Nation à ne plus chercher ſon ſalut que dans la perte entiere de ſa liberté & de ſa gloire?

Quelles mains ſi habiles pourront venir à bout de ce grand ouvrage de pacification? Car enfin il s'agit d'y concilier des choſes entiérement oppoſées: un Maître à qui, de ſon coup d'eſſai, l'on a fait violer des Loix que ſon équité naturelle lui eût fait reſpecter ſans doute; & des Peuples, qui, à moins d'être ſubjugués tout d'un coup, ne peuvent être aſſujettis que par un conſentement unanime à la ſervitude qu'ils déteſtent. Il s'agit de légitimer une élection qui peut abolir à jamais tous les droits des élections futures, de rétablir la confiance entre les deux corps qui

ſe ſont formés dans l'Etat, & qui ſont auſſi oppoſés l'un à l'autre, que s'ils formoient deux Nations ſéparées, & vivant ſous différents climats. Il s'agit de réunir ceux qui ont tout ſacrifié pour la défenſe de la Patrie, avec ceux qui l'ont rendue la victime de leurs intérêts particuliers. Il s'agit de reſſuſciter la liberté du milieu des fers où on la tient enſevelie; & de la faire réfléchir, ſi j'oſe ainſi dire, ſur le même Trône d'eſclavage où elle vient d'être entrée. Il s'agit de faire reprendre ſon ancien cours aux Loix, malgré les digues qu'on leur oppoſe; de réparer l'honneur & la réputation d'une Nobleſſe illuſtre qu'on mépriſe & qu'on ne ceſſe d'inſulter par tout ce qu'il y a de plus déshonorant pour elle, de lui faire eſpérer quelque dédommagement des biens qu'elle a perdus, dans le temps qu'on ne ceſſe, par des impôts cruels, de lui enlever le peu de bien qui lui reſte. Il s'agit de pourvoir à la ſûreté de l'habitant accablé ſous le joug d'une Puiſſance étrangere, & de ſoulager ſon miſérable état, lors même qu'on fait tous ſes efforts pour accroître ſes peines. En un mot, il s'agit de punir l'innocence, & de guérir une playe en y entretenant le venin qui la produit ou qui l'augmente. Conciliez, ſi vous pouvez, toutes ces contrariétés, & nous pourrons eſpérer le ſuccès de la Diete de pacification dont on nous flatte.

Mais, direz-vous, vous avez beau nous prouver que cette Diete ne sauroit compâtir avec la Religion & la Justice, & qu'elle ne peut être établie sur aucun de ces fondements essentiels; doit-on regarder de si près aux projets que l'intérêt enfante, & où faut-il trouver des avantages réels? Telle est la situation des Puissances déchaînées contre la Pologne: le profit qui leur revient des hostilités qu'elles exercent, ne permet pas d'examiner si elles ont droit de les exercer. Quelque fausse que soit cette maxime, je suis prêt néanmoins à l'approuver, si l'on peut me convaincre que ces mêmes Puissances trouvent leur intérêt dans la perte du Royaume qu'elles s'efforcent de ruiner. Je suis au contraire prêt à démontrer que leur véritable intérêt étoit de ne point y allumer la guerre qui le désole.

Je dirai d'abord en général ce qu'il est aisé de prévoir, qu'il en sera de la nouvelle République qu'on veut former sur ce principe d'intérêt, comme d'une vaste maison bâtie sur un fondement ruineux, laquelle a toujours besoin de nouveaux appuis, & dont l'entretien coûte plus que si on l'avoit d'abord élevée sur un terrein solide; qu'il y aura toujours des vuides, des crevasses dans cet édifice de pacification, & que ceux qui l'élevent seront toujours exposés à de nouveaux fraix, jusqu'à ce que l'ouvrage tombant de lui-mê-

me, ou démoli par ſes Architectes, il ſoit rebâti ſur des fondements plus fermes, tels que ceux que j'ai déja repréſentés devoir être la baſe de tout ouvrage de politique qui doit durer.

Mais, pour en venir à un détail plus précis, peut-on diſconvenir que l'Empereur, qu'on regarde, à bon droit, comme l'auteur de la guerre qui ſe fait à préſent dans l'Europe, n'eût beaucoup mieux fait pour lui-même s'il n'en avoit point allumé le flambeau? L'événement nous fait déja voir que, pour vouloir diſpoſer à ſon gré d'une Couronne à laquelle il n'avoit aucun droit, il faudra qu'il renonce à celles qu'il croyoit lui appartenir: &, en vérité, la ſatisfaction qu'il a eue de faire mettre la Pologne à feu & à ſang, le peut-elle dédommager de ſes pertes? Oubliant les obligations eſſentielles qu'il avoit au Roi Staniſlas, du temps de la derniere guerre de Suede, il a cru de ſon intérêt de s'oppoſer au rétabliſſement de ce Prince, pour ne pas avoir un voiſin dangereux dans la perſonne d'un Beau-pere du Roi de France: vaine appréhenſion qui a été la cruelle ſource de tous les malheurs qu'il éprouve & qu'il peut encore éprouver! Et, en effet, a-t-on jamais vu la Pologne attaquer aucun des Etats qui l'environnent, elle qui s'eſtimeroit heureuſe d'être en état de ſe défendre quand on

on vient l'attaquer? Et ce même Roi Staniſlas, qu'on a pris plaiſir à ſe figurer ſi redoutable, peut-être pour avoir occaſion de bleſſer en ſa Perſonne l'honneur d'un Roi qui mérite ſi fort d'être reſpecté, peut-il de lui-même entamer une guerre ſans la République, & ſuivre en cela l'exemple du Roi Auguſte, ſon prédéceſſeur? Mais le regne du Roi Staniſlas finira avec ſa vie; & l'Empereur doit-il compter pour rien le juſte reſſentiment de la Pologne qui ne meurt point? Peut-il croire que, dans cette foule d'événements qui naiſſent dans le monde, & qui ſe choquent & ſe briſent dans leurs cours, comme les flots d'une mer agitée, il ne s'en préſentera pas quelqu'un de favorable, où la Pologne pourra ſe venger & éteindre ſa colere dans la ſource même de ſes malheurs? Ainſi la Cour de Vienne, en voulant ſur une fauſſe ſuppoſition, ſe précautionner contre le Roi Staniſlas, s'eſt miſe réellement dans le cas qu'elle a voulu éviter, & dans un cas même beaucoup plus fâcheux pour elle, puiſqu'en laiſſant un cours libre à la tendre affection de la Pologne pour le Roi qu'elle ſouhaitoit, elle avoit beaucoup moins de ſujet de craindre ce Roi, que la France irritée, & qu'elle auroit même pû s'en faire un ami.

Mais un autre motif auſſi mal fondé, & qui peut également avoir bientôt de fâcheu-

ſes ſuites, animoit encore l'Empereur. Il a cru de ſon intérêt d'aſſurer ſa pragmatique-ſanction du côté de la Maiſon de Saxe, en la ſubſtituant d'autorité, & comme par droit de ſucceſſion, à une Couronne élective: deſſein mal conçu, puiſque cette pragmatique, après avoir long-temps langui & eſſuyé divers ſymptomes, eſt déja comme expirée; & que le pouvoir de l'Electeur de Saxe étant accru, ce Prince lui-même pourroit eſſayer de la renverſer ſi elle ſubſiſtoit encore. Ainſi l'Empereur ſe creuſe un abyme dont il eſt aiſé de meſurer la profondeur par l'élévation de celui qu'il favoriſe. On ne peut comprendre un pareil aveuglement dans une Cour qui a toujours été eſtimée ſi habile à démêler ſes moindres avantages. Ne devroit-elle pas s'appercevoir qu'elle n'a aucun intérêt à maintenir l'Electeur de Saxe, & qu'elle a au contraire plus à craindre de ce Prince que du Roi Staniſlas, qu'elle fait pourtant tous ſes efforts pour éloigner de la Couronne que la Pologne lui a déférée.

Allons plus loin encore ; & après avoir montré le peu d'intérêt que l'Empereur a effectivement à maltraiter, comme il fait, un Roi légitime & une République indépendante, je veux vous repréſenter la Czarine auſſi peu fondée en cela même que l'Empereur.

Perſonne ne doute que l'intérêt de la Czarine ne l'engage à regarder l'Empereur comme ſon Allié naturel contre les Turcs ; mais n'auroit-elle pas dû réfléchir combien elle riſque, par la guerre injuſte qu'elle fait aux Polonois, de s'attirer ſur les bras ces mêmes Turcs, ſans qu'elle puiſſe eſpérer aucun ſecours de l'Empereur ſi occupé d'ailleurs à ſe défendre ? Eſt-ce par une plus grande confiance en l'Electeur de Saxe, qu'au Roi Staniſlas, que la Czarine s'eſt déclarée pour l'un au préjudice de l'autre ? Mais d'où peut venir ſa prédilection & ſon aſſurance ? Cette Princeſſe a-t-elle oublié qu'à la Paix d'Alt-Ranſtad le feu Roi Auguſte ne craignit point de ſacrifier l'alliance de Pierre I. & les obligations qu'il lui avoit, à la conſervation de la Saxe ? Qui peut l'aſſurer que le fils ſera plus religieux à garder ſes engagements, que le pere ne l'a été ? Mais eſt-il de l'intérêt de la Ruſſie d'ébranler les libertés de la Pologne, qui lui ſont réellement plus utiles, & j'oſerai même dire, plus avantageuſes qu'à la Pologne même ; puiſque, par la forme de gouvernement qu'elles ſoutiennent dans celle-ci, elles ſont comme la ſauve-garde de la Ruſſie, en donnant plus de ſûreté aux frontieres de ſes Etats, qu'elles n'en donnent à celles de la Pologne, d'ordinaire trop expoſées aux incurſions des voiſins ? Eſt-il de l'intérêt de

la Ruſſie de placer ſur le Trône de la Pologne un Prince puiſſant, & d'indiſpoſer contre ſoi une Nation qui lui a été jadis redoutable, & qui peut le devenir encore par cette même viciſſitude qui vient de lui rendre la Ruſſie redoutable à ſon tour? Cette Monarchie ne devroit-elle pas, dans les commencements de ſa grandeur, ménager ſes forces, & éviter de donner de la jalouſie à ſes voiſins? Pour triompher, comme elle fait, de la Pologne déſarmée, ſe croit-elle ſi puiſſante, que la Suede ne puiſſe un jour revendiquer ſes pertes, que les Turcs ne puiſſent ſe reſſentir de la partialité qu'elle affecte pour les Perſes, & de l'infraction du Traité de *Pruch*; & que les Polonois eux-mêmes, ſortis une fois de l'abyme où elle les a précipités, ne cherchent à ſe venger des malheurs dont on les accable?

Je ſais ce que vous penſez. La Cour de Ruſſie regarde peut-être des mêmes yeux que nous, les dangers où l'expoſe l'injuſte guerre qu'elle fait en Pologne; mais c'eſt une affaire où l'honneur l'a engagée, & qu'elle doit ſoutenir par l'honneur. J'accorde à la Czarine tout ce qu'elle veut; mais à préſent qu'elle a rempli ſes deſirs, qu'elle eſt perſuadée que l'Electeur de Saxe regne paiſiblement à Varſovie, & qu'elle eſt raſſaſiée de cet honneur qu'elle a tant recherché; qu'elle revienne aux juſtes ſentiments

dont elle pourroit ſe repentir un jour de s'être éloignée ; qu'elle ſe faſſe un honneur plus convenable à ſon rang & plus digne d'un grand cœur, de ne plus opprimer une Nation qui ne lui a donné aucun ſujet de lui faire la guerre ; qu'elle retire ſes troupes ; qu'elle rende aux Polonois leur premiere liberté ; qu'elle les abandonne à eux-mêmes, & leur laiſſe le ſoin de décider de leur ſort ; & alors je pourrai bien augurer de la Diete de pacification que l'on eſt prêt de convoquer ſous le prétexte du bien de la Pologne.

Pour ce qui eſt de l'Electeur de Saxe, je conviens que la Couronne de Pologne lui coûte trop cher par le ſacrifice qu'il lui a fait de ſes droits aux Etats de la Maiſon d'Autriche, pour qu'il ne ſoit pas de ſon intérêt de la ſoutenir. Mais j'ajoute à cela que, s'il lui en a coûté beaucoup pour l'acquérir, il s'expoſe à tout perdre pour la conſerver ; & ce qui eſt arrivé à ſon Pere, peut d'avance lui tenir lieu de leçon. Croit-il, pour être monté ſur le Trône par le violement des loix & des libertés que les Ruſſes ont foulées aux pieds, & dont ils lui ont fait comme autant de marches pour y parvenir, croit-il en être abſolument le maître? Il ſe trompe. Il peut réuſſir à rendre les Polonois malheureux ; mais en ſera-t-il plus heureux lui-même, à moins, ce qui n'eſt abſolument point dans ſon carac-

tere, qu'il ne se fasse un bonheur de régner par la force, d'avoir autant d'ennemis que de Sujets, & de ne porter qu'un vain titre de Roi sous le joug des Russes qui commandent actuellement dans la Pologne avec plus d'empire & de hauteur, qu'ils ne le font dans leur Pays même, où ils dépendent d'une Puissance qui les gouverne plus en esclaves qu'en Sujets.

Je sais bien que les Polonois ne jouiront jamais de leur liberté, s'ils sont malheureusement destinés à subir le regne de l'Electeur, celui-ci ayant un extrême intérêt de les serrer, de les contraindre, de les brider de plus en plus; mais leur Royaume, devenu comme une Place conquise, quelles forces, quelle puissante Garnison ne demandera-t-il pas pour être toujours contenu dans le devoir? Sera-t-il possible de subjuguer un Pays si vaste, & une Noblesse si nombreuse & si jalouse de ses droits? Pourra-t-on mettre des freins à toutes les langues & des chaînes à tous les bras? Quelle sera cette espece de Royauté? Vit-on jamais un regne plus monstrueux, puisqu'il ne sauroit être qu'un combat perpétuel entre le despotisme & la liberté, toujours opposés l'un à l'autre? Il s'agit néanmoins, dans la Diete de pacification, de combiner deux choses si contraires, deux choses qui ne peuvent non plus compatir ensemble que la lumiere & les ténebres.

C'eſt vraiment un nom des plus ſpécieux, dans le cas dont il s'agit ici, que ce nom de pacification. Il repréſente encore la forme du gouvernement; mais il en eſt de cette Diete à-peu-près comme d'un beau tableau déja effacé, où l'on ne voit que quelques traits équivoques dont on ignore le deſſein, & qui ne ſervent qu'à faire regretter le plaiſir qu'on auroit eu à le conſidérer dans tout le luſtre de ſes couleurs & dans toute la perfection qui faiſoit autrefois ſon mérite; ou plutôt cette Diete de pacification aura rapport à celles des anciens Polonois, comme les fantômes de ces grands hommes, s'ils venoient à paroître, reſſembleroient à leurs perſonnes qui n'inſpiroient que le reſpect & l'amour, au-lieu que leurs ombres n'exciteroient en nous que la frayeur & l'épouvante.

Pour mieux juger du ſuccès que peut avoir cette Diete, j'entre dans l'eſprit d'un vrai & bon Citoyen qui ſe préſentera à cette reſpectable Aſſemblée. Il ſera d'abord ſaiſi de joye en voyant du moins cette image du Corps de la République. Son premier point de vue ſera ce Trône, où l'on ne doit monter que par l'amour des Peuples, que l'on ne poſſède que par la juſtice, où l'on ne ſe ſoutient que par les graces & les bienfaits; mais avec quelle douleur le verra-t-il ce Trône occupé par un Prince qui, malgré ſa douceur & ſon

humanité, ne s'y maintient qu'à la faveur des armes? Avec quel déſeſpoir ne verra-t-il pas les calamités, les horreurs du regne paſſé ſortir du milieu des cendres de nos freres, où elles paroiſſent enſevelies avec eux, & devenir, comme par un droit de ſucceſſion, héréditaires à la Patrie? Approchera-t-il de ce Trône avec confiance; & les glaives dont il eſt hériſſé, & qui l'environnent, & qui, funeſtes inſtruments de la mort de tant de Citoyens, le menacent à ſon tour, lui permettront-ils d'y contempler un Pere de la Patrie? Y verra-t-il un Roi placé par ſon ſuffrage? Lui parlera-t-il avec cette liberté dont il eſt le défenſeur, avec ce zele toujours agréable aux Princes qui ne veulent être que les protecteurs des Loix, avec cette noble ſoumiſſion qui diſparoît auſſi-tôt qu'on veut la convertir en un devoir ſervile? Dès que ce bon Citoyen ſe verra au pied de ce Trône, ne reconnoîtra-t-il pas qu'il n'eſt qu'eſclave & tributaire, que la voix ne lui reſte plus libre que pour expoſer ſes malheurs, & demander vengeance au Ciel des maux dont on l'accable? Qu'ai-je dit? Pourra-t-il même impunément exhaler ſes plaintes? & triſte victime d'une autorité dont on ne vit jamais d'exemple parmi nous, ne ſera-t-il pas obligé de dévorer ſes pleurs en ſecret? Si, jettant la vue ſur le paſſé, il examine ce qui a conduit l'Elec-

teur ſur ſon Trône, ne ſera-t-il pas frappé du ſacrifice que la Nation eſt forcée de faire à ce Prince, du ſalut, des privileges, des biens, de la vie de ſes enfants, de ſon honneur même & de ſa gloire. S'il examine l'avenir, que lui reſte-t-il à eſpérer d'une ſucceſſion établie de pere en fils, & d'une ſujétion entiere au pouvoir d'une Puiſſance étrangere, & dès long-temps notre ennemie? Il faudra cependant que cet homme, plein de ſentiments, de ſageſſe & d'équité, force ſa conſcience, ſes inclinations, le tendre amour de la Patrie, pour ne pas troubler le cours d'une Diete dont on lui fait eſpérer la paix, & dont il n'oſeroit retarder l'activité, en refuſant d'y donner ſon ſuffrage. S'il ſe tourne du côté du Sénat, il y verra peut-être le Primat qu'on y aura entraîné de force, &, dans le triſte & muet perſonnage qu'y feroit ce digne & vénérable Chef de l'Etat, il verra le vrai portrait des perſécutions & de l'affreuſe captivité de ſa Patrie; il verra des Membres de la République, qui, déja proſcrits par eux-mêmes, oſeront proſcrire la vertu de leurs freres, par cela ſeul qu'elle condamne leur perfidie & leur lâcheté; il verra enfin l'ordre des Nonces, ces illuſtres Légiſlateurs qu'on force depuis quelque temps à paroître à Varſovie pour les accoutumer au joug qu'on leur deſtine à cette Diete, il les verra plier malgré

eux leur tête ſous ce malheureux joug. Si quelqu'un d'entre eux (car j'eſpere encore que, dans une Nation élevée dans d'auſſi généreux ſentiments que la nôtre, il pourra ſe trouver des *Mutius*, qui ne craindront pas les ardeurs du feu, des *Regulus* qui ne ſuccomberont point aux menaces des tortures, des *Rutilius* qui braveront l'exil, & des *Catons* que la vue de la mort ne fera point pâlir;) ſi quelqu'un, dis-je, d'entr'eux ſe récrie contre les projets abſurdes ou les injuſtes déciſions de cette Diete qui, tenue ſous les armes des Ruſſes & des Saxons, méritera plutôt de paſſer pour un conſeil de guerre que pour une aſſemblée de Citoyens, d'autant plus que des Miniſtres & des Généraux étrangers en auront d'avance formé tout le réſultat ; en un mot, s'il a le courage de ſe récrier, on lui dira peut-être, pour le réduire, que ce que les Saxo-Ruſſes ont voulu, eſt la volonté de Dieu, comme ſi Dieu s'étoit choiſi de pareils oracles pour annoncer ſes deſſeins à la Pologne. On lui dira peut-être auſſi ce qu'on a déja répandu avec tant d'affectation dans tous ces libelles dont on a infecté la République, que la France l'a trompé lui & tous ſes freres : quel argument pour autoriſer les lâchetés & les meurtres qui ſe commettent dans nos Etats ! comme ſi la France étoit à nos gages pour nous ſecourir

au besoin, qu'elle eût d'autres motifs de nous défendre que celui d'une pure générosité, qu'elle n'eût pas entrepris la guerre pour protéger nos libertés; comme si cette guerre qu'elle fait à nos ennemis étoit l'ouvrage d'un jour, & que nous ne fussions pas obligés de nous défendre nous-mêmes.

Enfin, pour finir comme j'ai commencé, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il se pourroit bien que vous n'en croyiez pas à l'horoscope que j'ai tirée de cette Diete, mais du moins vous devez convenir qu'il n'y a nulle part de vraie & solide paix, si la Religion, si la Justice, si la raison n'en sont le fondement, le principe & la fin. Pour moi, je me promets une meilleure pacification de la guerre qui se fait au-dehors de nos Etats pour la bonne cause, que je ne l'attends de cette tranquillité plâtrée qu'on médite en-dedans; & je vous conseille, en bon & fidele ami, d'épouser ces mêmes idées pour votre repos, auquel vous ne doutez pas que je ne m'intéresse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE VRAI BONHEUR

CONSISTE A FAIRE DES HEUREUX.

S'Il eſt naturel à l'homme de travailler à ſe rendre heureux, ſi c'eſt là ſon unique deſir dès qu'il commence à vivre, & ſi ce deſir l'occupe ſi fort, que la vie même lui devient à charge dès qu'il ne peut le remplir, rien ne lui eſt ſans doute plus néceſſaire que de ſavoir en quoi conſiſte le vrai bonheur, & quel eſt l'uſage qu'il en doit faire.

Le bonheur s'offre à lui de toutes parts; mais ou il manque de le ſaiſir, ou il le ſaiſit mal, ou il ne le ſent point, ou il n'en jouit pas tranquillement par la crainte qu'il a de le perdre.

Il eſt pourtant plus ordinaire à l'homme de ſe le figurer où il n'eſt pas, & de n'en juger que par ſon goût & ſes caprices. Les uns le font conſiſter à ſatisfaire leurs paſſions, les autres à les vaincre. Pluſieurs ne le trouvent que dans certaines paſſions qui les flattent, & jamais dans celles qu'ils n'aiment point.

L'ambitieux, le plus riche des biens de la fortune, voit ordinairement ces biens avec indifférence, & ne court qu'après la gloire qui l'a ſéduit; tandis que l'avare, inſenſible à

cette gloire, n'aſpire qu'aux richeſſes qu'il croit ſeules capables de le contenter.

Celui-là ſe plaît dans l'agitation & le travail ; celui-ci ne trouve de ſatisfaction que dans le repos & l'indolence : mais tel homme s'eſtime heureux qui ne l'eſt pas, & tel paſſe pour malheureux dont le ſort eſt digne d'envie.

Je me repréſente un homme comblé de félicité, mais iſolé, réduit à lui-même, & ſéparé de tout commerce du monde. S'il s'eſt acquis une grande réputation, en ſentira-t-il le prix, du moment qu'il n'a perſonne qui l'admire & qui ſache lui préparer l'encens qui lui eſt dû ? Que cet homme poſſede de grands biens, je le veux ; s'eſtimera-t-il heureux dès qu'il eſt réduit à n'en pouvoir faire uſage ? Qu'il ait un génie plein de force & de lumieres, il ne laiſſera pas de ſe déplaire ſouvent ; &, comme une matiere embraſée qui agit ſur elle-même, ſon génie s'uſera par ſa propre ardeur. Que cet homme ait des ſentiments & de la vertu, il les connoîtra tout au plus ; mais ne pouvant faire aucun bien, il aura lieu de douter ſi tout ce qu'il ſent, il peut le mettre en pratique. Qu'il ait enfin les plus rares talents, quel cas en fera-t-il dès qu'ils lui ſont inutiles, & qu'il ne peut faire uſage du premier de tous les talents : celui de les faire valoir?

De ces vérités conſtantes tirons une induction néceſſaire, & diſons qu'un homme ne ſe ſuffit pas à lui-même pour être heureux, & qu'il ne peut l'être réellement qu'autant que ſon bonheur peut ſe répandre ſur les autres. Il eſt vrai que ſouvent c'eſt aſſez de ſe croire heureux pour l'être, & qu'un amour-propre déréglé peut nous faire trouver des plaiſirs dans les choſes même les plus frivoles : mais cet amour-propre, le premier de tous les flatteurs, ne nous ſéduit que parce qu'il nous perſuade que nous pouvons tromper les autres ; & rarement nous tromperoit-il, s'il ne nous repréſentoit auſſi aimables aux yeux de ceux qui nous connoiſſent, qu'il nous fait paroître aimables à nos propres yeux.

C'eſt donc par l'eſtime des autres que nous nous eſtimons ; & le bonheur que nous ne pouvons trouver en nous-mêmes, nous ne l'attendons que des hommes avec qui nous vivons.

Mais combien plus ce bonheur, qu'il nous faut mendier, en quelque ſorte, nous ſera-t-il plus aſſuré, quand nous l'acheterons, quand nous le mériterons par nos bienfaits, quand nous nous efforcerons de rendre heureux ceux qui peuvent ſeuls nous rendre heureux nous-mêmes ? Car enfin le bonheur que l'on procure aux autres ne peut manquer de rejaillir ſur le cœur généreux qui le produit ;

c'eſt une eau, qui, après avoir arroſé des terres arides, remonte vers ſa ſource pour en couler de nouveau. Les biens dont on jouit peuvent échapper des mains de ceux qui les poſſèdent; mais les biens que la charité fait répandre, quoique ſujets aux caprices, durent du moins toujours par le plaiſir ou par la gloire de les avoir fait ſervir à faire des heureux.

Formons-nous ici l'idée d'un Souverain dont ſes Courtiſans, dont ſes Peuples, dont tout le monde entier prévient les deſirs. On l'idolâtre; mais il ne peut ignorer que les hommages qu'il reçoit, on les rend plutôt à ſa dignité qu'à ſa Perſonne, & qu'il les doit plus au devoir, à l'uſage, à l'intérêt, qu'à un amour pur & ſincere. Parvenu à ce qu'on appelle le ſuprême bonheur, eſt-il bien convaincu qu'il le poſſede? Ses plaiſirs ne ſe nuiſent-ils pas par leur continuité même? Dans ſes plus grands plaiſirs ne ſent-il pas le beſoin d'autres plaiſirs, & de plus grands plaiſirs encore? Les chagrins l'ont aſſiégé ſur le Trône; ils s'y ſont aſſis avec lui. Tout ce qui ſatisfait ſes deſirs les réveille; ſes paſſions croiſſent par tout ce qui les aſſouvit; en croiſſant, elles multiplient ſes peines; elles renaiſſent de leurs cendres pour le tourmenter de nouveau; & ſon cœur, toujours vuide, toujours altéré, toujours endurci aux plaiſirs par

les plaiſirs mêmes, ne jouit véritablement que de ſes inquiétudes & de ſes dégoûts. Sa grandeur elle-même, qui le prive des douceurs de la Société, fait le malheur de ſa vie; & il eſt forcé de reconnoître, qu'incapable de le ſatisfaire, elle lui eſt moins donnée pour lui que pour les autres, & que le premier de ſes ſoins doit être de faire des heureux pour le devenir lui-même.

Donnez-moi un Souverain qui ait de l'humanité & des entrailles, je lui maintiens ce qui paroît incompatible avec ſon état: des amis qui lui feront ſentir les dangers de la flatterie, & lui apprendront par leur conduite que les louanges les plus ſinceres ne ſont pas celles qu'on s'empreſſe de lui donner, mais celles qui leur échappent. Ce Prince, devenu, par la bonté de ſon cœur, le Miniſtre de la providence de Dieu ſur ſes Peuples, ne peut manquer de trouver dans ſes bienfaits & dans leur amour de ſûrs garants de leur reſpect & de leur obéiſſance; il n'aura point lieu de douter des éloges qu'on lui donnera; il ſe verra revivre avant que de mourir, & jouira dès cette vie même de l'immortalité qui lui eſt aſſurée pour le temps à venir.

Ainſi tous les Héros, ainſi tous les grands Hommes, quels qu'ils ſoient, ne peuvent goûter un bonheur plus véritable que celui qu'ils doivent procurer au reſte des humains.

Leur vertu consiste, non à ravager des Provinces, à saccager des Villes, à faire égorger des malheureux, mais à rendre leur Patrie & leurs Concitoyens heureux, soit en écartant l'ennemi qui les menace, soit en triomphant de celui qui veut les subjuguer. La gloire des conquêtes est toujours souillée par le sang : on ne l'acquiert que par le carnage & la mort, & son plus noble appareil ne peut flatter qu'autant qu'il est funeste : mais la gloire la plus pure & la moins équivoque est de faire des heureux. Conquérir des cœurs, c'est régner sur eux ; & ce regne n'est-il pas préférable à celui qui ne se soutient que par la force & la puissance, puisque la puissance & la force ne se maintiennent plus sûrement elles-mêmes que par l'amour des Peuples qui sont obligés d'obéir ?

Après tout, c'est la nature elle-même qui nous apprend qu'on ne peut être heureux que par le bonheur d'autrui. A-t-on des enfants, on s'intéresse à leur conservation, & l'on oublie volontiers ses propres besoins pour ne s'occuper que de ce qui leur est utile ou nécessaire.

Tels sont à peu près tous ceux qu'on rend heureux ; ils sont notre ouvrage, notre production, des enfants adoptifs, des créatures que nous avons formées, & à qui nous redonnons en quelque sorte la vie qu'ils n'a-

voient reçue que pour la traîner ou la perdre dans la misere & dans la douleur.

Qu'est-ce que le tendre amour qui fait le plus doux de tous les sentiments ? & d'où vient ce sentiment si délicieux & si difficile à bien rendre ? Vient-il uniquement du plaisir d'aimer ? Non sans doute. Sa source est dans le plaisir qu'on a d'exciter dans la personne qu'on aime les mêmes traits de flamme qui nous ravissent, & dont nous sommes enchantés. L'unique but de la passion, c'est de rendre heureux l'objet qui l'a fait naître.

Que voit-on dans les sociétés mêmes les plus indifférentes ? Chacun cherche à s'y faire goûter ; on s'y rend agréable pour plaire, tant on est persuadé que, pour faire son propre bonheur, on doit toujours commencer par s'occuper de celui des autres.

Et quel plaisir plus sensible que de faire des heureux ! Est-il rien qui flatte autant que de procurer à des malheureux des graces ou des secours qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs semblables, à qui Dieu en a confié le soin ! Coopérateurs de ses bontés, on entre dans ses fonctions, & l'on s'éleve au-dessus de l'humanité. Sans doute ce seroit se dégrader soi-même que de la mépriser ; & n'y a-t-il pas une espece de grandeur à sentir ce que valent les hommes ?

Le seul inconvénient est de faire des in-

grats; mais l'ingratitude a-t-elle le pouvoir de diminuer le prix des bienfaits, & ne sert-elle pas plutôt à les faire éclater avec plus de gloire ? Un cœur noble & bien fait doit-il attacher la récompense de ses actions à des sentiments dont il n'est pas le maître, plutôt qu'à la satisfaction intérieure qu'il en ressent ? S'il doit oublier les plaisirs qu'il a faits, peut-il s'appercevoir de la reconnoissance qu'il mérite ? Ne sait-il pas que le moyen de l'obtenir, c'est de n'en point exiger; & que la prétendre comme un devoir, c'est la révolter & l'autoriser en quelque sorte à s'éteindre ?

Les Riches, les Grands, tous les hommes ne sont donc maintenus, conservés ici-bas, que pour l'utilité des autres hommes. Faire du bien est le seul plaisir qui soit sans remords, sans trouble, sans amertume, le seul qui ne s'use point, puisque le long usage, qui endurcit le cœur à tous les autres plaisirs, rend tous les jours celui-ci plus doux & plus sensible. C'est ce qui paroît plus clairement, & par un contraste bien opposé, dans l'indigne & méchant caractere de ceux qui ne fondent leur bonheur que sur le malheur des autres, ou qui, rongés d'une détestable envie, se font du bonheur des autres une source éternelle de chagrins. Il n'est pas jusqu'à ces cœurs malins, espece de monstres dans la nature, qui, par l'horreur qu'ils inspirent, ne

nous prouvent invinciblement que le plus grand de tous les bonheurs consiste à faire le bonheur des autres, & qu'il est aussi glorieux de répandre des graces que de les mériter.

L'Espérance est un bien dont on ne connoît pas assez le prix.

IL est étonnant que l'homme, la plus noble des créatures, soit rempli d'autant d'imperfections qu'on en voit en lui. Il paroît qu'il y a toujours quelque chose qui lui manque, puisqu'il ne passe aucun moment de la vie sans desirer. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il imagine, excite dans son cœur autant de desirs que rien ne peut éteindre, & qu'il lui est presque impossible de remplir; sa foiblesse ne peut répondre à la vivacité de son imagination, ni son imagination lui fournir les moyens de se satisfaire; une éternelle inquiétude le dévore, & l'espérance est seule capable de la calmer.

Quoique souvent malheureux dans ses projets, l'homme s'y attache avec ardeur; & le malheur même d'y avoir échoué, lui sert presque toujours de nouveau motif de les poursuivre. Cette soif, qu'il ne peut étancher, & qui le brule sans cesse; ces desirs toujours in-

ſatiables, & qu'il n'eſt jamais ſûr de contenter, lui deviendroient ſans doute un ſupplice affreux ſans l'eſpérance du ſuccès dont il ſe flatte, & qui le rend du moins heureux par l'idée qu'il ſe fait de ne pouvoir manquer de l'être.

En effet, l'eſpérance ne le mene que par des routes agréables juſqu'au terme même où elle eſt contrainte de l'abandonner; elle ſeule a l'art de lui dérober le ſentiment du préſent lorſqu'il eſt déſagréable, & de lui rendre comme préſent l'avenir gracieux où il ſe propoſe d'arriver. Quelque éloigné que ſoit ce qui plaît, elle le rapproche; on jouit d'un bonheur tant qu'on l'eſpere; s'il échappe, on l'eſpere encore; ſi on l'acquiert, on ſe promet de le poſſéder toujours.

Heureux ou malheureux, l'eſpérance nous ſoutient & nous anime; & telle eſt l'inconſtance des choſes humaines, qu'elle juſtifie elle-même nos projets les plus hardis; puiſque, par de continuelles viciſſitudes du bien & du mal, nous n'avons pas plus de raiſon de craindre ce que nous déteſtons, que d'eſpérer ce que nous deſirons qui nous arrive.

La Providence elle-même ſemble nous avoir donné l'eſpérance comme un remede toujours préſent aux peines que nous ne pouvons éviter. Il n'eſt pas juſqu'à l'avenir qui ne nous tourmente; mais elle nous le cache.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus.

Et ce n'eſt, dit Lucain, qu'afin qu'au milieu de nos craintes, il nous ſoit permis d'eſpérer.

Sit cæca futuri
Mens hominum fati, liceat ſperare timenti.

Ne pourroit-on pas dire avec vérité que l'eſpérance eſt pour nous comme une ſeconde vie qui adoucit les amertumes de celle dont nous avons le triſte eſpace à remplir? mais elle eſt encore l'ame de l'Univers & le reſſort le plus puiſſant pour en maintenir l'harmonie.

Je la regarde comme un ſentiment inné, univerſel, qui ſe répand ſur tous les maux, & les ſoulage. C'eſt un beſoin de l'ame, un germe de bonheur qui contient notre impatience plus funeſte encore que les plus cruelles adverſités. Supérieure à la raiſon qui ne voit plus rien où la crainte domine, elle nous ſoutient quand celle-ci nous abandonne. On peut dire d'elle, avec plus de fondement ce qu'un Auteur Anglois a dit de l'amour, qu'elle eſt la goutte cordiale que Dieu a jettée dans notre coupe pour ôter à la boiſſon de la vie ce qu'elle a de dégoûtant. Généreuſe ſans opulence, ſi elle ne nous rend tout-à-fait heureux, elle nous inſpire le cou-

rage de l'être, & ce courage eſt un bonheur; elle nous ſéduit lors même qu'elle n'eſt pas vraiſemblable; elle réaliſe rapidement dans l'eſprit les illuſions du cœur, & le plaiſir qu'elle cauſe eſt d'autant plus vif, que rien n'en émouſſe la pointe : ce plaiſir eſt pur, parce qu'il ne dépend point des ſens. La crainte ne le corrompt, ni le dégoût ne l'accompagne. Qu'importe qu'il ſoit ſujet à mécompte. Le plaiſir eſt toujours plaiſir tant qu'il eſt ſenti. En eſt-il aucun qui ne ſoit un vain ſonge? Tout n'eſt que rêve ici-bas. Il en eſt de l'eſpérance, comme de ces monnoyes bizarres auxquelles les beſoins preſſants d'un Etat ont quelquefois donné l'être; elles ſoutiennent le commerce preſque autant que celles dont elles tiennent lieu. Tous les chemins où nous marchons ſont remplis de ronces, il ne tient qu'à nous d'y ſemer des fleurs; l'eſpérance les fournit, & ſes fonds ſont inépuiſables.

C'eſt par elle que le monde entier ſe gouverne; y feroit-on des loix, ſi l'on n'en eſpéroit une ſage police ? Y verroit-on des Sujets obéiſſants, ſi chacun d'eux par ſa ſoumiſſion ne ſe flattoit de contribuer au bonheur de ſa Patrie? Que ſeroient les Arts, & ne les jugeroit-on pas inutiles, ſans l'eſpérance du fruit qu'on en doit retirer ? Les Sciences ne ſeroient-elles pas négligées, les ta-

lents incultes, les génies les plus heureux abrutis, ſans l'eſpoir flatteur d'un goût plus ſûr & plus épuré dans tout ce qu'il importe de connoître?

Si l'on demande à un Guerrier ce qui le porte ſi ſouvent à expoſer aux hazards des jours qu'il pourroit ſe rendre moins périlleux, ou plus tranquilles; il vous dira que c'eſt l'eſpérance de la gloire qu'il chérit, & qu'il préfere aux triſtes douceurs d'une vie obſcurément oiſive. Le Négociant traverſe les mers, mais il eſpere ſe dédommager par ſes richeſſes des craintes qu'il aura eſſuyées parmi les tempêtes & les écueils. Le Laboureur, courbé ſur ſa charrue, arroſe la terre de ſes ſueurs; mais cette terre doit le nourrir : & il ſe diſpenſeroit de la cultiver, s'il n'en attendoit le prix de ſes peines.

Quelles que ſoient nos entrepriſes, l'eſpérance en eſt le motif; elle eſt l'avant-goût de nos ſuccès, &, du moins pour quelque temps, un bien réel au défaut de celui qui nous échappe. C'eſt une joye anticipée qui trompe quelquefois, mais qui, tant qu'elle ſubſiſte, donne un plaiſir qui ne le cede guères à la jouiſſance de celui qu'on ſe promet, & qui efface ſouvent tous les plaiſirs qu'on a déja goûtés dans la ſituation la plus heureuſe.

Et comment pourroit-on jouir tranquillement de la vie, ſi l'on ne vivoit d'un jour à

l'autre dans l'eſpoir de la prolonger? Il n'eſt pas juſqu'aux malades, même les plus déſeſpérés, qui ne s'étourdiſſent ſur les approches de la mort, & qui n'eſperent de guérir preſque au moment qu'ils expirent. Nous portons même nos eſpérances au-delà de la mort; & lorſque nous penſons le plus qu'elle eſt inévitable, nous tâchons de nous immortaliſer dans la mémoire des hommes. Pleins de cette flatteuſe idée, nous ſommes plus diſpoſés à nous perdre ſans retour dans les abymes de l'éternité.

Pour tout dire enfin au ſujet de l'eſpérance, dont on ne peut aſſez rehauſſer le prix, je dis qu'elle a part à toutes nos actions. Faiſons-nous bien? nous en attendons la récompenſe. Avons-nous fait du mal? nous en eſpérons le pardon. Nous ſommes-nous trompés? nous nous propoſons de nous corriger. Avons-nous fait quelque perte? nous nous flattons de la réparer. Et de quelle reſſource l'eſpérance n'eſt-elle pas pour un mortel qui a eu le malheur d'offenſer Dieu? il eſpere du moins en la miſéricorde de cet Etre ſuprême. Et ici, comme par-tout ailleurs, cette même eſpérance qui excite nos deſirs, fait que nous cherchons avec plus de ſoin les vrais moyens de les ſatisfaire.

PENSÉES
SUR
LES DANGERS DE L'ESPRIT.

L'ESPRIT eſt ſans doute un des plus beaux dons de la nature ; mais de combien de dangers ne l'a-t-elle pas environné ? Seroit-ce pour nous ménager la gloire d'avoir ſu les éviter ? Seroit-ce pour nous empêcher de nous enorgueillir d'un préſent qui peut ſi ſouvent nous devenir funeſte ? J'aime à excuſer la nature ; c'eſt une mere ſi tendre, nous devons nous déguiſer ſes défauts : peut-être même la rendons-nous comptable de ce qui vraiſemblablement ne vient que de nous ; accoutumés à abuſer de ſes bienfaits, ne ferions-nous pas mieux de n'attribuer qu'à nous-mêmes les dangers de notre eſprit ? Je vais entreprendre de les montrer. Cette entrepriſe elle-même en eſt un qui pourra ſervir à les prouver ; puiſſe-t-elle du moins en garantir tous ceux qui, faute de les connoître, ont ſi ſouvent le malheur d'y tomber !

Pour mieux expoſer ces dangers, je vais donc commencer par définir l'eſprit, & pour cela développer ſes reſſorts, ſuivre ſes opéra-

tions, mettre ſous les yeux tout ſon méchaniſme; mais une analyſe ſi néceſſaire à mon deſſein eſt-elle bien poſſible? L'eſprit, qui conçoit tout, ne ſe conçoit pas lui-même, & ce n'eſt pas par lui-même qu'on peut le ſaiſir. N'importe, je vais hazarder ici des réflexions qui ſeront comme une nouvelle preuve des dangers que je veux faire connoître. Au défaut de l'eſprit, je prends mon cœur pour guide, & le cœur eſt un grand Peintre auſſi.

Je remarque d'abord que l'eſprit, qui nous fait tout voir, juſqu'aux écueils qui l'environnent, bien-loin de ſervir à nous les faire éviter, eſt preſque toujours le premier qui nous y entraîne. Ce phare, qui n'eſt fait que pour nous conduire au port, nous éclaire moins qu'il ne nous éblouit, & nous fait donner contre les rochers mêmes qu'il nous découvre. Vit-on jamais une pareille contrariété? & comment définir l'eſprit, qu'un aſſemblage confus de lumieres & de ténebres, qu'un mélange bizarre de folie & de raiſon?

Cet aſſemblage eſt pourtant moins difficile à concevoir qu'il ne le paroît. Attaché à la matiere qui l'appeſantit, l'eſprit n'eſt point ici-bas tout ce qu'il peut être.

Libre de ſa nature, il ſe trouve dans l'eſclavage. Immortel, il ſe voit reſſerré dans le temps. Toujours prêt à s'élancer vers le lieu

de ſon origine, il ne peut ſe dégager de la maſſe qui le retient. Occupé, par un ſecret preſſentiment, des avantages dont il doit jouir dans une autre vie, il les voit à peine à travers les voiles groſſiers dont il eſt enveloppé; il veut avant le temps déchirer ces voiles, & le temps les épaiſſit de plus en plus. Faut-il donc s'étonner ſi dans le même inſtant il voit & ne voit pas, s'il nous égare lorſqu'il doit nous conduire, & ſi, toujours néceſſaire, il nous eſt ſouvent moins utile que dangereux.

Combien plus ne l'eſt-il pas, lorſqu'au-lieu de maîtriſer la matiere qu'il anime, il s'abandonne aux impreſſions qu'il en reçoit; lorſqu'au-lieu d'en réprimer les paſſions, il les excite ou les fomente lui-même ; lorſqu'il nous endort avec lui dans le ſein de la volupté qui l'a ſéduit; lorſqu'il entreprend de nous juſtifier ſes égarements & les nôtres?

Ce que je trouve encore de plus funeſte, c'eſt que plus il a de nobleſſe & d'élévation, plus il a ſujet de ſe redouter lui-même. Les plus grandes qualités avoiſinent les plus grands défauts; & quel eſt l'eſprit ſupérieur que ſa vivaci é ne tranſporte, que ſes ſuccès ne flattent, que la vanité n'aveugle, & qui, dans la confiance qu'il met en ſes forces, n'affronte hardiment les plus grandes difficultés? Souvent il lui ſuffit d'avoir conçu un projet pour le croire aiſé. Il renverſe en idée tous

les obſtacles. Les routes qu'il ſe trace, il croit les voir s'applanir devant lui; mais à peine y eſt-il entré qu'il s'égare : il avance d'autant moins, qu'il ſe preſſe davantage. Malheureuſement encore il ne peut reconnoître ſa préſomption : aigri par le ſentiment intérieur de ſa foibleſſe, il cherche à ſe la déguiſer à lui-même. De nouveaux deſſeins viennent en foule exciter ſon orgueil, & rien ne peut le réprimer ni le confondre. Il ſe nourrit dans l'humiliation même qui doit l'anéantir.

C'eſt donc ainſi que l'eſprit, cette précieuſe émanation du ſouffle divin, de ce ſouffle qui ne doit être en nous que ce qu'il eſt dans l'immenſité de l'Univers qu'il anime, un principe de vie qui fait tout mouvoir avec ordre & ſageſſe : c'eſt ainſi, dis-je, que l'eſprit ſert moins à notre bonheur qu'à notre perte, & nous creuſe des précipices, où vraiſemblablement le ſeul inſtinct nous auroit conduits ſans danger.

Je me le repréſente ici élevant dans la Religion des diſputes auſſi vaines que hardies ſur des myſteres qu'il ne ſauroit pénétrer. Au-lieu de laiſſer à nos cœurs le ſeul grand avantage qu'ils puiſſent avoir, celui de ſentir & de mériter la grace, l'eſprit ſe fait fort de la connoître, il s'ingere même de la définir; & tandis que, dans de certaines écoles, il la prétend victorieuſe de la liberté de l'homme

qui s'y livre & la ſuit; dans d'autres, il la fait dépendre de cette même liberté qui la méconnoît & la rebute. Que de querelles, que de combats ces deux opinions n'ont-elles pas excités dans l'Egliſe, quels troubles n'ont-elles pas répandus dans l'Etat? Je pourrois dire plus; ne ſont-elles pas une des ſources de ces doutes monſtrueux qui ébranlent de nos jours la plupart des conſciences, & y éteignent inſenſiblement les lumieres de la Foi? Nous cherchons, dans l'impiété déterminée de quelques Ecrivains étrangers, la cauſe d'un événement ſi funeſte; elle eſt au milieu de nous : nos guides nous égarent eux-mêmes ſans le vouloir. En s'efforçant d'approfondir ce qu'ils ne parviendront jamais à connoître, ils nous ont encouragés à ſonder auſſi ce qu'il ne nous eſt pas permis d'examiner. Oppoſés de ſentiments ſur ce qu'ils feignent de plus important dans la Doctrine, ils nous tiennent du moins à cet égard dans une incertitude qu'ils ne ſauroient condamner, parce que ce ſont eux qui la font naître; & pour des hommes comme nous, moins inſtruits ou moins ſages qu'ils ne le ſont, combien le pas n'eſt-il point gliſſant d'une incertitude à une autre! Toute hardieſſe eſt contagieuſe; & où l'eſprit ne mene-t-il point, lorſque, ridiculement honteux de ne pouvoir tout comprendre, il veut découvrir des vérités qu'il ne peut ſaiſir?

& n'eſt-ce pas beaucoup pour lui qu'il puiſſe ſe procurer le mérite de les croire, lorſqu'il eſt forcé de renoncer à l'avantage beaucoup moins précieux de les concevoir?

Il y a pour l'eſprit une ſage ignorance, & qui ne lui eſt pas moins néceſſaire qu'utile. Il eſt heureux s'il la connoît; plus heureux encore s'il l'avoue. Sa force vient ſouvent de ſa foibleſſe; ſa gloire, de ſavoir moins qu'il ne veut. La raiſon & ſon intérêt lui preſcrivent des bornes; s'il les franchit, il tombe tout-à-coup dans un vuide immenſe, dans un abyme de ténebres, dans une eſpece de néant, où il ne ſe trouve qu'en revenant ſur ſes pas, ſi toutefois il peut encore en découvrir les traces, & ne pas continuer à ſe perdre, lors même qu'il ſent le malheur qu'il a eu de s'égarer.

Ce n'eſt preſque jamais qu'en voulant s'élever au-deſſus de ſa ſphere, qu'il ſe met en danger d'éprouver ce malheur; pour en être convaincus, ſuivons-le un moment dans les affaires & dans le commerce ordinaire de la vie. Dans les affaires, je les lui vois ſouvent manquer par trop de fineſſe & de précaution. On ſait qu'en voulant paſſer le but, on riſque de ne pas l'atteindre; qu'il eſt des occaſions où il ne faut pas tout voir; & que ce qu'on voit de trop, nuit à l'impreſſion de ce qu'on devoit ſe contenter d'avoir vu d'un

coup d'œil perçant & rapide; plus l'eſprit a de profondeur & de force, plus il a le défaut d'aimer les détails : il croiroit manquer de bien ſaiſir un objet, s'il n'en examinoit juſqu'aux ſuperficies. Auſſi combien d'entrepriſes utiles & même praticables ne rejette-t-il pas quelquefois, pour avoir trop bien apperçu tout ce qui pourroit s'y rencontrer d'obſtacles?

Il en eſt de même dans le gouvernement des Etats; trop de perſpicacité y devient ſouvent plus pernicieuſe qu'utile. De là ces engagements faſtueux, mais équivoques, ces détours honteux, ces ſubterfuges rampants, &, ſi j'oſois parler ainſi, ces ſinuoſités d'une politique tortueuſe qui ne ſuit ſes vues qu'aux dépens de la droiture & de l'équité, tandis que des manœuvres moins concertées les euſſent remplies avec moins de peine & plus de décence, & ſûrement avec plus de gloire & de ſuccès. Mais il eſt rare que l'eſprit ait recours à ce qui eſt ſimple : il aime l'art & les preſtiges; il préfere les phoſphores à la lumiere, il ſe plait à marcher dans les routes les plus épineuſes, qui, pour l'ordinaire, ne ſont pas celles de la vérité.

Qu'on parcoure les Tribunaux de la Juſtice, combien y verra-t-on de cauſes défendues par une éloquence apprêtée, qui n'a pour but que de les déguiſer ſous des voiles impoſteurs? C'eſt que l'eſprit croit au-deſſous

de lui d'appuyer, de protéger la raiſon qui ſe ſoutient & ſe protege elle-même. Il trouve plus de gloire à combattre une ennemie qui lui paroît digne de ſes efforts. Il néglige le vrai, qui preſque toujours porte avec lui ſes titres; & il fournit des preuvres à ce qui n'eſt pas même vraiſemblable, parce que le triomphe qu'il lui ménage doit être en même-temps le triomphe de ſon adreſſe à faſciner la raiſon. Ce triomphe lui eſt d'autant plus cher, qu'il s'étend ſur lui-même. Il parvient d'ordinaire à ſe perſuader ce qu'il s'eſt imaginé. Sa propre fauſſeté lui en impoſe; il ſouſcrit à ſon délire; &, s'efforçant à le faire approuver, il accuſe d'ignorance ou de mauvaiſe foi quiconque le condamne. Frappé de l'infaillibilité de ſes ſyſtêmes, quels qu'ils puiſſent être, il en fait une regle d'orthodoxie, & ce n'eſt que ſur cette regle qu'il apprécie les talents, les connoiſſances, les travaux, les ſuccès, peut-être même la vertu de tous ceux qu'il veut ſoumettre à ſes idées.

Cette préſomption, apanage trop ordinaire de l'eſprit, nuit autant à la fortune qu'à la droite raiſon. On voit en effet plus de médiocres eſprits s'avancer dans le monde, que de grands génies. Les uns proportionnent les objets à leurs moyens, & ne ſont point honteux de n'y arriver que d'un pas lent & timide. Les autres ont à peine apperçu le but où

ils prétendent, qu'ils s'y portent d'un vol audacieux. Leurs forces, dont ils présument, leur tiennent lieu de tout arrangement : mais leur but lui-même est souvent moins réel que chimérique ; & quel qu'il soit, ils s'efforcent en vain d'y parvenir. Ils ne savent que planer dans les airs, sans y tenir une route certaine ; & ce qui devroit achever de les humilier, ne sert qu'à rendre encore plus circonspects, & conséquemment plus heureux, ceux dont ils prenoient la lenteur pour un signe constant de découragement & de foiblesse.

Cette idée exagérée, que l'esprit se fait de ses propres forces, empêche en toutes choses ses progrès. Combien ne les retarde-t-elle pas dans l'étude des Sciences ? Il n'est que trop ordinaire que l'esprit se croye fort au-dessus de celle qui convient le plus à ses talents. Les facilités qu'il y trouve la lui font mépriser ; & comme il veut toujours aller au-delà de ce qu'il comprend, il fait mal ce qu'il pourroit bien faire, & mal encore ce qu'il n'auroit pas dû tenter. Ce tort que l'esprit se fait à lui-même, retombe malheureusement sur les Sciences, & il n'est pas le seul.

Subjugués par le goût du temps, les gens de Lettres ont perdu cette espece de rusticité qu'ils contractoient dans la retraite, & qu'on leur passoit trop aisément dans des siecles

moins épurés. Mais qu'ont-ils gagné à prendre le ton & les manieres du grand monde? Dans leurs ouvrages, on trouve plus de délicatesse & moins de force, plus de précision & moins de chaleur, plus de brillant & moins de hardiesse, plus de mots que de choses, plus d'emphase que de simplicité, plus d'esprit que de génie. Dans leurs mœurs, on découvre à regret plus de parure que de réalité ; & ce sont eux peut-être qui les premiers ont substitué à des principes jusqu'alors immuables, des paradoxes révoltants. Ce sont eux peut-être qui, se plaisant à colorer les vices, ont contribué à n'en faire que des sujets de raillerie, des imperfections capables tout au plus de blesser les regles de la décence & de l'honnêteté. Disons-le hardiment, les mœurs des Savants sont devenues des torts pour les Sciences ; & c'est sans doute sur ce fondement qu'un Auteur, en s'exceptant modestement lui-même, a prétendu prouver que l'étude des Sciences ne servoit qu'à corrompre les cœurs.

Du moins l'esprit, que je représente ici aussi nuisible qu'utile, devroit couvrir ses défauts sous le vernis si commun de la politesse du siecle ; il devroit du moins s'étudier à plaire pour se faire aimer. C'est pourtant ce qu'il ne fait point, sur-tout dans le commerce ordinaire de la vie.

Je conviens que les Sociétés les plus aimables ne ſont pas celles où il ſe trouve le plus de gens d'eſprit. La douceur, la complaiſance, la gayeté, l'indulgence en ſont, je crois, les principaux agréments. Mais l'eſprit ne ſuppoſe point ces qualités précieuſes : l'idée même qu'on s'en forme les exclut; celle qui frappe le plus quand on l'examine, c'eſt une idée de ſupériorité ſur les autres, d'où naiſſent pluſieurs défauts contraires à la Société. On ſe croit en droit d'y jouer le premier rôle, d'y manquer de ſubordination pour ſes ſupérieurs, d'égards pour ſes ſemblables, d'indulgence pour ſes inférieurs. On ne cede rien aux premiers; on diſpute tout aux ſeconds; on mépriſe les troiſiemes; on veut les ſubjuguer tous; on prétend ſeul avoir raiſon : & où regne le plus la liberté, on tâche d'établir un deſpotiſme qui rompt bientôt tous les liens de la confiance & de l'amitié.

Juge faſtueux, toujours prêt à prononcer, maître altier voulant toujours inſtruire, l'eſprit ſe concilie rarement les cœurs, & plus fréquemment il excite la haine & l'envie. Comme ſon talent eſt de bien voir, & qu'à tout moment & par-tout il découvre plus de vivacité que de goût, plus d'ignorance que de ſavoir, plus de petiteſſe que de grandeur, pour tout dire enfin, plus de défauts que de vertus, plus d'objets de dégoût que d'amuſe-

ment ou d'eſtime; il ſaiſit beaucoup mieux les uns que les autres : & ce talent, ſi c'en eſt un, lui attire ſouvent plus d'ennemis qu'il ne lui a fourni de ſujets de ſatyre. Il eſt vrai que, rappellant alors tout ce qu'il a de brillant & de graces, & s'en ſervant à couvrir ſa mordante cauſticité, il plaît, il charme, il attache, & répand dans les converſations une ſorte de chaleur qui les ſoutient & les ranime; mais bientôt il ſent que cette chaleur ſe diſſipe, que ſon feu lui-même, qui l'a produite, s'éteint; il s'apperçoit que la malignité, qui lui ſourioit, ceſſe d'applaudir à ſes ſaillies; qu'elle commence elle-même à la craindre, & qu'il n'a remporté que haine & mépris de ſon acharnement & de ſon adreſſe à médire.

Qu'eſt-ce donc que l'eſprit, & quelle eſtime doit-on en faire, dès que ſes avantages ne peuvent balancer ſes dangers? Pour le peu de louanges qu'il nous attire, à combien de reproches ne nous expoſe-t-il pas? Il nous découvre quelques vérités : mais qui peut nombrer les erreurs où il nous plonge? Il nous fait des amis : mais combien nous ſuſcite-t-il de rivaux? Et s'il a des qualités aimables, combien n'a-t-il pas de travers choquants? Que de malheureux, que de coupables n'a-t-il pas toujours faits dans le monde! Que de trahiſons, que d'injuſtices, d'infames paſſions, d'o-

dieux manéges, de faux préjugés n'a-t-il pas justifiés! Que de vertus n'a-t-il pas décriées! Il n'est pas jusqu'aux mysteres les plus sacrés, qu'il n'ait tâché de pénétrer pour s'enhardir à ne les pas croire.

Toutes ces horreurs, j'aurois pu sans doute les imputer à l'esprit. Je me suis contenté de le faire voir aussi dangereux dans la Société que dans les affaires; aussi capable de nuire à la fortune qu'à la droite raison. Il ne me reste qu'à souhaiter que, se défiant sans cesse de lui-même, il s'abandonne tout entier à cette même raison qu'il aime si peu. Et, sans un gouvernail, que deviendroit le vaisseau qui, se confiant à lui seul, & voguant toujours à pleines voiles, n'iroit qu'au gré des vents & de l'orage sur une mer pleine d'écueils?



LETTRE

Sur l'éducation des enfants, & particuliérement sur celle des Princes.

JE suis si persuadé, Monsieur, qu'une bonne éducation est de tous les moyens celui qui contribue le plus au bien de l'Humanité, que je ne puis qu'admirer celle que vous donnez à votre fils.

Loin de vous appliquer, selon l'usage d'à-présent, à lui donner du brillant plutôt que de la justesse, de la politesse plutôt que des sentiments; loin d'aguerrir sa pudeur & son innocence, plutôt que de lui inspirer de la modestie & de la vertu, vous vous efforcez de le rendre aussi parfait que la nature elle-même l'exige.

Je dis la nature; car s'il étoit vrai ce qu'un Auteur de nos jours, plus bel esprit que philosophe, n'a pas craint d'avancer, que la nature ne nous a faits que pour vivre séparés les uns des autres, je conviendrois de l'inutilité de vos soins. Dans cet état, le seul instinct pourroit nous suffire; & nous serions d'autant plus heureux que, sans égards pour nos semblables, nous aurions moins d'atten-

tion pour eux, & plus d'amour pour nous-mêmes.

Mais alors, être oiſifs & malfaiſants, nous peſerions plus à la terre que les brutes même les plus féroces; & notre ſtupide exiſtence ſeroit auſſi funeſte à nos ſemblables, que la leur nous le ſeroit par un pareil excès d'orgueil & de brutalité.

Non, non, deſtinés à vivre en ſociété, je veux dire, à mettre en commun nos forces & nos talents, réduits à emprunter les ſecours qui nous manquent, obligés, pour notre propre intérêt, à rendre ceux que nous avons reçus; créatures, en un mot, néceſſairement dépendantes les unes des autres, il nous faut des ſentiments qui nous lient; & ces ſentiments que la nature ordonne, la bonne éducation les fait éclore, les épure & les nourrit.

L'eſprit & le ſavoir y peuvent être également utiles. Delà, les ſoins que vous prenez pour former dans votre fils un jugement ſain, qui, ſans nuire à la vivacité de ſon imagination, l'accoutume à ſaiſir d'un coup d'œil les vrais principes des choſes, & à les entraîner avec un ordre qui, les rendant plus lumineux, ſemble les rendre plus ſolides. Mais avoir de l'eſprit, qu'eſt-ce en effet, qu'avoir de bons yeux? C'eſt par l'eſprit que l'ame diſcerne les objets inacceſſibles aux ſens, comme par les yeux du corps elle apperçoit

les objets que les ſens lui préſentent; & ſelon cette idée, y auroit-il plus de mérite à avoir de l'eſprit qu'à avoir une vue forte & perçante, ſi notre eſprit ne nous perſuadoit l'amour de l'ordre & des loix, s'il ne nous inſpiroit de la douceur & de la complaiſance, de l'eſtime & de l'amitié pour nos ſemblables, s'il ne nous rendoit enfin honnêtes gens & bons Citoyens?

Telle ſeroit auſſi l'inutilité des Sciences, ſi elles ne ſervoient, comme il n'eſt que trop ordinaire, qu'à nous inſpirer de la préſomption & de la vanité; & ſi elles ne nous montroient les devoirs de la Société, que pour nous apprendre à nous juſtifier d'avoir négligé de nous y ſoumettre.

Il n'y a que le bon uſage de l'eſprit & du ſavoir, qui puiſſe compenſer les peines & les tourments d'une Jeuneſſe appliquée à s'inſtruire; & en vérité, il nous importeroit peu d'avoir acquis des connoiſſances au-deſſus du reſte des humains, ſi nous n'avions appris l'art de vivre avec eux, &, par des ſervices mutuels, de nous attirer leur amour & leur eſtime.

L'éducation eſt d'autant plus néceſſaire pour arriver à ce bonheur, qu'avec ſes ſecours mêmes, rien n'eſt ſi rare que d'y parvenir. Quelle en effet a toujours été la ſociété parmi les hommes, & quelle eſt elle-

encore au moment que nous en parlons? Jettons un coup d'œil ſur les jalouſies, les haines, les injuſtices, les fraudes, les vengeances, les trahiſons, ſur tous les vices que l'intérêt fait naître; ne ſont-ce pas autant d'obſtacles à l'union des cœurs? Et comment eſt-il poſſible que nous ayions encore quelque habitude entre nous, parmi tant d'efforts que nous faiſons ſans ceſſe pour rompre les liens qui nous raſſemblent?

La ſeule apparence de ces liens ſubſiſte; & c'eſt peut-être elle ſeule qui a toujours fait, & qui fait encore que les hommes ne ſont point des êtres entiérement iſolés : c'eſt donc à dire que notre liaiſon n'eſt qu'une feinte; & comment ne le ſeroit-elle pas? Nous portons chacun dans notre cœur un fond de liberté ſauvage qui nous fait tout prétendre & tout conteſter.

Dans cet amas confus d'intérêts particuliers, embarraſſés les uns dans les autres, on ne prend conſeil que de ſon orgueil ou de ſes beſoins; & quoiqu'il ſoit difficile de diſſimuler avec ceux que l'on mépriſe, on cache des deſſeins pervers ſous des manieres douces; la haine prend le maſque de l'amitié, la fourberie ſe couvre d'une apparence de franchiſe, la diſſimulation paſſe pour habileté, la ruſe pour prudence, l'artifice affecte les dehors les plus ſéduiſants de la bonne foi.

Cependant la Religion nous prêche l'amour de nos ſemblables ; &, tout ainſi que la nature, elle ne tend qu'à nous réunir : remarquons cependant que ce n'eſt pas ſimplement un ombre, un fantôme de ſociété que l'une & l'autre exigent.

La Religion va même plus loin que la nature ; & dans la ſeule égalité qu'elle met entre les intérêts de notre prochain & nos intérêts propres, en ſorte qu'à l'un & l'autre égard nous n'ayions qu'une même meſure d'affection & de zele, je trouve la preuve la plus convaincante de la grandeur, de la nobleſſe, de la divinité de cette Religion. Qu'on l'appuye, tant qu'on voudra, par tant d'autres caracteres qui lui ſont propres ; il n'en eſt point, à mon gré, qui lui donne une conviction plus certaine & plus ſenſible, que cet amour de nos ſemblables, qu'elle exige auſſi clair-voyant, auſſi attentif, auſſi tendre, auſſi parfait que celui qu'il nous eſt permis d'avoir pour nous-mêmes.

On diroit qu'en cela la nature & la Religion ont conſulté nos intérêts. Je ſoutiens en effet que c'eſt nous aimer autant qu'il eſt poſſible, que d'aimer ſincérement tous ceux avec qui nous vivons.

Le bonheur dont nous ſommes le plus jaloux, n'eſt-ce pas l'eſtime & l'amitié des autres hommes ? Et ce bonheur ſi précieux,

ſur-tout aux ames bien nées, qui, pouvant conſentir à être privées de la gloire, ne ſauroient ſe réſoudre à ſe paſſer de l'honneur; ce bonheur eſt-il l'effet du tempérament, l'ouvrage de la raiſon, l'apanage des dignités, un des avantages de la richeſſe ? Non: c'eſt en vain qu'on le chercheroit en nous; il eſt dans les mains de nos ſemblables. C'eſt d'eux qu'il nous le faut attendre : nous ne pouvons faire autre choſe que le mériter; mais quel autre moyen de le mériter, que par des prévenances ſans baſſeſſe, par des politeſſes ſans fauſſeté, par des égards ſans contrainte, par autant de marques d'eſtime que nous deſirons en recevoir?

Si cela eſt, c'eſt donc nous aimer véritablement que d'aimer les hommes, les ſeuls appréciateurs de nos talents & de nos vertus, les ſeuls dont les ſuffrages récompenſent & ſoutiennent le mérite, les ſeuls auteurs du bonheur qui nous flatte davantage, & que nous ambitionnons le plus.

Je demande en effet ce qu'il en ſeroit de nos qualités les plus eſtimables, s'il n'étoit perſonne qui daignât les eſtimer? Renfermées dans nos cœurs, ou elles ſeroient pour nous un ſujet de complaiſance, & dès-lors elles perdroient tout leur prix; ou un objet d'indifférence, & rien ne nous porteroit à les entretenir. Dans le premier cas, notre orgueil,

s'il étoit connu, ne nous attireroit que de la haine; dans le ſecond, notre indolente froideur ne mériteroit que du mépris. Dans ces deux cas, tout mérite ſeroit bientôt anéanti.

Auſſi, quel que ſoit notre amour-propre, il arrive heureuſement que nous nous aimons hors de nous beaucoup plus que dans notre propre exiſtence; nous croyons, & nous avons ſujet de croire la raiſon des autres, un juge moins aiſé à ſéduire que notre propre raiſon. Incapables de nous bien voir nous-mêmes, notre image ſe retrace dans ceux qui nous connoiſſent comme dans un miroir. Elle s'y reproduit, s'y étend, ſe multiplie, & nous nous efforçons de l'embellir à meſure que nous ſentons qu'elle a eu le bonheur de plaire; c'eſt-à-dire, que dès-lors nous avons plus d'attention ſur nos vertus & ſur nos défauts; que dès-lors notre eſprit s'épure, notre cœur s'éleve & s'agrandit en quelque ſorte; que nos devoirs nous deviennent plus chers & moins pénibles; & que, par une vanité louable, plus ſéveres à notre égard, nous nous montrons, par un juſte retour, plus indulgents à l'égard des autres.

Il eſt donc vrai que nous devons à ceux dont nous recherchons l'eſtime, ce qui contribue le plus à notre perfection; & de là j'infere qu'on ne ſauroit trop tôt inſpirer aux jeunes gens l'amour de cette eſtime. Elle eſt

réellement le bonheur le moins frivole & le moins flatteur; & le desirer ce bonheur, ce n'est point, à la vérité, une vertu, mais une espece de nécessité, que le bien de l'Humanité, que la nature même nous imposent.

Il est certain en effet que ce desir excite jusqu'aux moindres talents, & qu'il enrichit la Société de toutes les especes de mérites qui auroient été perdus pour elle, soit qu'une lâche paresse les eût enfouis, soit qu'une orgueilleuse timidité n'eût osé les produire, soit qu'une ridicule modestie les eût fait avorter.

Ce desir est même d'autant plus utile aux jeunes gens, qu'en essayant de donner à leur caractere la souplesse & le lien qui gagne les cœurs, en leur apprenant à rompre leur humeur pour s'accommoder à celles des autres, en les tenant dans la dépendance des jugements de tout homme qui peut s'ériger en arbitre de leurs actions, on leur fait contracter l'heureuse habitude de commander à leur cœur, & de maîtriser des passions qui, dans leurs commencements, aisées à vaincre, sont, dans leurs moindres progrès, si difficiles à contenter.

Eh! comment pourroit-on négliger de faire sentir de bonne heure au commun des hommes l'importance de cet amour de la considération, la source, ou du moins l'appui de nos vertus, puisqu'il est également utile & né-

cessaire de l'inspirer aux jeunes Princes, tout Princes qu'ils sont ?

Il est vrai que cet amour, qui nous porte si puissamment à tout ce qui peut relever la dignité de notre nature, ne fait d'ordinaire que de foibles impressions sur des hommes nés dans l'abondance de tous les biens, & qui, n'ayant point de vœux à faire, & pouvant à leur gré réaliser ou rendre infructueux tous ceux qu'on forme dans leur empire, n'attendent du reste des hommes que de la soumission & du respect.

Je dis néanmoins que ces hommes si puissants tiennent aux autres hommes par une infinité de devoirs; & que, si la fortune n'a rien à leur offrir qu'ils n'ayent reçu de leur naissance, il leur reste à desirer quelque chose de plus grand & de plus heureux ! je veux dire l'amour des Peuples, & particuliérement cette sorte d'amour que l'estime fait naître, & qui devient plus fort que le devoir.

Qu'elle est à plaindre, malgré tous ses brillants dehors, la condition de ces Maîtres de la terre ! Elevés dans le centre des passions, il leur est presque impossible de s'en défendre, & on leur laisse sentir à peine le danger de celles auxquelles ils ont le malheur de se livrer. Jamais inquiétées par des reproches ou même par des conseils, jamais réprimées par aucun obstacle, elles sont estimées

aussi souveraines qu'eux; & quelle qu'elles soient, on les respecte, on y applaudit; peu s'en faut même qu'on ne les justifie.

Combien de Courtisans, qui, ne pouvant exister que par les foiblesses de leur Maître, craignent ses vertus comme une disgrace; & qui, sans cesse appliqués à nourrir dans son cœur des penchants malheureux qu'ils y ont fait naître, trafiquent de sa gloire, & s'enrichissent de son indifférence à la soutenir.

Il n'est que le desir d'être aimé, qui puisse garantir un Prince des malheureux pieges qui l'assiegent de toutes parts.

C'est aussi à lui faire sentir le prix de cet amour, que doivent tendre tous les soins de l'éducation qu'on lui donne; & qui peut ignorer que cet amour est infiniment plus flatteur qu'une obéissance forcée, qui trop souvent désespere celui qui la rend, & qui toujours accuse celui qui se la fait rendre?

Ce n'est d'ordinaire ni la soif de l'or, ni la passion pour les honneurs, qui rendent les Souverains indifférents à la tendresse de ceux que le sort a soumis à leur empire. Nés dans la gloire & dans l'opulence, ils en jouissent presque jusqu'au rassasiement. Ce qui me paroît leur inspirer moins d'ardeur à captiver les cœurs des autres hommes, c'est le goût des plaisirs, écueil ordinaire de leur repos & de leur gloire.

Mais que les plaisirs, en général, sont frivoles, qu'ils sont insipides en comparaison de l'émotion agréable qu'excite dans l'ame d'un Prince le tendre retour d'un Peuple chéri! Et puis, quels peuvent être des plaisirs que l'on n'a pas la peine de souhaiter, que l'excès rend languissants, d'où naît sans cesse le besoin d'autres plaisirs, & de plus grands plaisirs encore, & qui, usés par l'habitude, ressemblent aux parfums qui perdent de leur vertu par un trop fréquent usage?

Il n'est pour les Souverains de contentement véritable & solide que celui que leur donne une réciprocité de tendresse, toujours constamment établie entr'eux & leurs Sujets. Il en est de ce rapport mutuel, comme de celui qui subsiste dans toutes les choses de la nature, & sans lequel l'Univers seroit bientôt anéanti. En effet, si les Etats périssent parce qu'il y a de mauvais Souverains, il n'est pas moins vrai qu'ils périssent aussi, & peut-être même encore plutôt, parce qu'il y a peu de Citoyens sincérement attachés à leurs Princes. C'est cette harmonie du Chef avec les Membres, qui rend un Souverain d'autant plus heureux qu'il sent, par l'amour de ses Sujets, qu'au défaut de la naissance qui l'a mis sur le Trône, ce même amour l'y auroit placé; mais comment jouiroit-il d'une satisfaction si parfaite, & qui dépend d'une foule de senti-

ments mal-aisés à réunir, s'il ne se l'étoit ménagée par un accès toujours libre & ouvert; par une affabilité qui, paroissant suspendre les droits de la souveraineté, lui attire plus d'hommages; par une libéralité de discernement, & non de prévention ou de caprice; par des regards réfléchis pour les libertés & pour les préjugés mêmes des Peuples; & par une sorte d'esprit, de sagesse & de précaution, qui apprend à dominer avec réserve, &, selon les occasions, à plier avec dignité?

Que de devoirs se trouvent renfermés dans ce peu de mots qui viennent d'échapper à ma plume! Si j'avois le temps de les parcourir en détail, je dirois qu'un Prince doit savoir allier la clémence à la justice, adoucir l'amertume des reproches par les expressions, distinguer un foible d'un vice, substituer la pitié à l'indignation, s'attacher plutôt à ramener qu'à punir ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire; &, comme le Ciel, si souvent irrité par toutes sortes de crimes, avoir plus de tonnerres pour épouvanter, que de foudres pour détruire.

Ajouterai-je ici que l'ambition, trop ordinaire aux Souverains, de se distinguer par les armes, doit les flatter beaucoup moins, toute noble qu'elle est, que le plaisir d'être aimés de leurs Peuples. Qu'un Prince prenne les armes, à la bonne heure, pour enchaîner

l'audace de ſes voiſins; & qu'alors, Général & Soldat, il joigne à la vivacité du courage ce qui ſeul fait les vrais Héros, une juſtice ſans cruauté, un reſſentiment ſans vengeance; qu'il calcule le prix du ſang pour le ménager; qu'il tienne un juſte milieu entre la précipitation téméraire & la timide lenteur; qu'il craigne ſur-tout de groſſir la tempête en voulant la conjurer: rien n'eſt plus grand, ni plus louable aux yeux de l'Univers étonné.

Mais ſi, dans le temps même que le Prince ſe montre auſſi hardi que s'il ne pouvoit manquer d'être heureux, il épie l'occaſion de frayer un chemin à la paix, & qu'il immole ſes ſuccès aux beſoins de ſes Sujets, prêts à céder aux efforts de leur zele; la gloire qu'il acquiert alors, quoique moins brillante, & peut-être moins eſtimée, n'eſt-elle pas plus ſolide, parce qu'elle eſt plus indépendante des hazards; & plus propre à faire honneur à l'Humanité, parce qu'elle eſt plus digne des éloges d'une raiſon éclairée?

Les regnes les plus illuſtres nous offrent à la vérité peu d'exemples d'une ſi ſage & ſi utile modération; & preſque de tout temps la valeur ſeule autoriſa les Princes à provoquer celle de leurs voiſins. Il leur ſuffiſoit d'être rivaux pour être ennemis, & ils y brûloient de s'eſſayer les uns contre les autres. Il n'étoit donné qu'à notre ſiecle de voir le Chef

d'une Nation, qui ne trouve rien d'impoſſible quand on n'exige d'elle que de la valeur, éviter néanmoins la guerre ſans la redouter, ne l'entreprendre qu'à regret, quoiqu'avec raiſon, & n'en redoubler la chaleur que pour parvenir plutôt à l'éteindre.

Il eſt des Héros de plus d'une ſorte ; & celui qui fait ſa principale étude de rendre les hommes bons & heureux, n'a rien à céder au Héros qui ne cherche à s'illuſtrer que par ſes triomphes.

Heureux donc le Souverain qui, pour s'attirer l'amour de ſes Peuples, ne néglige rien de tout ce qui peut le lui mériter, & qui, dans ce deſſein, s'attache à ménager ſes finances avec économie, & les répand à propos ſans regret; qui ſe plaît à récompenſer le mérite, & qui, forcé quelquefois de refuſer, ſait du moins obliger dans ſes refus mêmes; qui, s'appliquant à raccourcir l'intervalle qui le ſépare du reſte des mortels, les éleve juſqu'à lui pour mieux entendre leurs plaintes, ou daigne deſcendre juſqu'à eux pour mieux connoître leurs beſoins; & qui enfin, par une autorité ſans orgueil, & par une bonté ſans foibleſſe, obtient ce que ſa dignité même n'eſt pas en droit d'exiger, un amour d'eſtime & de confiance, qui, ne devant rien à la crainte, devient dans les cœurs, où il s'eſt formé, une eſpece de paſſion d'autant plus

ſorte qu'elle eſt approuvée par la raiſon, animée par la reconnoiſſance, ſoutenue par l'intérêt, enflammée par le bien général de la Patrie!

C'eſt cet amour qu'un bon Souverain a le bonheur de voir paſſer durant ſa vie à ſes enfants, & qui, devenant dans ceux-ci comme un ſentiment naturel, ſe perpétue à jamais d'un ſiecle à l'autre: ainſi nous aimons encore les Trajan & les Marc-Aurele. La tendreſſe de leurs Sujets, empreinte, pour ainſi dire, dans notre nature, eſt venue juſqu'à nous à travers les débris d'une foule de Trônes occupés par des Princes haïs ou mépriſés; elle nous a été tranſmiſe avec la vie, & ceux qui nous doivent l'être, la conſigneront de même à leur poſtérité.

Il eſt donc vrai que, de tous les biens que poſſedent les Princes, l'amour de leurs Sujets eſt le plus digne de leurs recherches, le plus capable de ſatisfaire leur ambition. J'avoue qu'il eſt toujours temps de leur en faire ſentir les avantages: mais c'eſt particuliérement dans leur tendre enfance qu'il faut leur en inſpirer le deſir. Semblable à ces caracteres tracés ſur l'écorce d'un jeune hêtre, qui croiſſent, s'étendent & ſe développent avec lui; ce deſir dans le bas âge doit ſe graver plus aiſément dans leur cœur, s'y déployer un jour avec plus de force, &, ſe mêlant à

leur instinct, devenir avec le temps comme une partie d'eux-mêmes.

Cette vérité établie, & à laquelle mon sujet m'a conduit sans dessein, je reviens à présent sur mes pas, & je dis que, s'il importe aux Princes même de se faire aimer de leurs Sujets, il est encore plus indispensable au commun des hommes de se ménager l'estime & l'amitié de leurs semblables, & que ce doit être l'un des premiers principes de leur éducation; parce qu'en effet il n'en est point de plus propre à les rendre heureux, de plus capable d'entretenir l'ordre & la paix dans le monde, & de faire comme une seule famille de tous les Citoyens d'un Etat.



ENTRETIEN D'UN SOUVERAIN *AVEC* SON FAVORI,

Sur le bonheur apparent des conditions humaines.

LE SOUVERAIN.

DEpuis quelque temps j'apperçois en vous un fond de tristesse qui ne convient point à votre heureuse situation. Je vous ai élevé au plus haut point de grandeur où vous pussiez atteindre, je vous ai comblé de biens, & vous jouissez d'un état de vie d'autant plus agréable que vous n'êtes assujetti à aucun devoir qui puisse vous gêner.

LE FAVORI.

Rien n'est si vrai que ce que vous me faites l'honneur de me dire. Tous ceux qui me connoissent pensent ainsi ; chacun me croit heureux ; il ne me manque que d'en être persuadé moi-même. Le degré d'éléva-

tion où je ſuis parvenu, a toujours été l'objet de mes deſirs : mais il m'eſt devenu preſque inſupportable. Les uns ne voyent que de la hauteur & du mépris dans mes regards, les autres n'apperçoivent dans ma fortune qu'une heureuſe bizarrerie de votre faveur. Il n'eſt pas juſqu'à mes anciens amis qui n'affectent pour moi une indifférence qui m'eſt plus cruelle que ne l'eſt à eux-mêmes la jalouſie qui les dévore, & qu'ils n'oſent faire éclater. Les biens immenſes que vous avez verſés ſur moi, n'ont pu juſqu'à préſent aſſouvir ma cupidité, & j'ai regret de ne les employer qu'à des ſuperfluités dont mon état me fait des beſoins; j'éprouve en effet que rien ne dédommage d'un vain faſte, & qu'on eſt toujours puni de ſa vanité. Vous ne m'avez aſſervi à aucun devoir pénible : mais le Public en infere que je ne ſuis bon à rien, & que je ſuis incapable de vous rendre aucun ſervice. Ceux qui ont beſoin de quelque grace me cajolent, & ceux qui n'en demandent point me regardent comme un étourdi qui prétend uſurper votre puiſſance & vous gouverner. Les fautes qu'on s'imagine que vous faites, on me les attribue, & je ſuis le ſeul objet de tous les mécontentements; on croit vous corriger en ne m'épargnant pas. Enfin, pour me ménager votre faveur, je ſuis ordinairement forcé de me contraindre, uniquement attentif à vous

plaire, & toujours réduit à ne me ſoucier d'avoir aucun égard pour perſonne.

Voilà mon état. Jugez ſi vous avez réuſſi à me rendre parfaitement heureux. Vous avouerez encore que, pour l'être, il faudroit être aſſuré de l'être toujours; & qui peut me répondre que les ennemis que mon crédit m'attire, n'en ayent pas eux-mêmes un jour aſſez pour me l'ôter; & que vous-même, dans la ſuite, vous ne croyiez faire une action juſte & louable en me ſacrifiant à leur animoſité? Pour prévenir cette diſgrace, & pour vous délivrer en même-temps des tourments que vous cauſent mes perſécuteurs, je crois quelquefois ne pouvoir vous donner une plus grande marque de reconnoiſſance qu'en me retirant de votre Cour; & d'autres fois auſſi, perſuadé que mon éloignement paſſeroit pour la plus inſigne ingratitude, je n'oſe me réſoudre à vous quitter. Ces deux ſentiments oppoſés me tourmentent, & voilà le ſujet du chagrin que vous avez remarqué. Ma raiſon flotte entre deux extrémités également raiſonnables, le goût qui m'attache à votre Perſonne, & les obſtacles qui ne me permettent point de vous aimer tranquillement.

LE SOUVERAIN.

Dans le portrait que vous me faites de vos ſentiments, je vois une image aſſez fidelle

de ce que j'éprouve moi-même : quoique votre condition & la mienne ne nous mettent pas au niveau l'un de l'autre, nous nous reſſemblons toutefois. Je ſuis homme, & conſéquemment ſujet à toutes les paſſions ordinaires à l'Humanité. Vous avez de l'ambition, j'en ai auſſi; mais mon ambition, parvenue au plus haut dégré, ne me flatte point autant que peut vous flatter la vôtre. Pour jouir avec plus de ſatisfaction des honneurs qui me ſont dûs, je voudrois pouvoir me perſuader qu'on les rend à mon mérite, plutôt qu'à mon élévation, & que ces hommages s'adreſſent bien plus à ma perſonne qu'à ma dignité. Il eſt vrai que, pour m'élever au-deſſus même du Trône que j'occupe, j'ai toujours tâché de me faire une réputation qui, par ſa ſolidité plutôt que par ſon éclat, fût capable de remplir mon ambition dans toute ſon étendue; mais, malgré tous mes ſoins, je ſuis encore tous les jours expoſé à la cenſure du Public, qui, ayant continuellement les yeux ſur moi, juge de mes actions ſelon ſon caprice. Combien de gens qui croyent ne pouvoir ſe montrer bons Citoyens, qu'à force de critiquer le Gouvernement ſous lequel ils vivent, ni ſe donner pour bons politiques, qu'en eſſayant de pénétrer les myſteres des Cabinets! Et puis; les ſuccès de mon ambition, quels ſont-ils ? Plus ſatis ai-

ſants que ceux des Particuliers, il ont pourtant des bornes comme ceux-ci. Tout ſe reſſent dans les Rois mêmes de la foibleſſe de l'Humanité.

Quant aux richeſſes, leur abondance me les rend moins précieuſes qu'elles ne le ſont aux Particuliers; la ſatiété en étouffe le goût: d'ailleurs je n'ai eu aucune peine à les acquérir; auſſi n'y ſuis-je pas attaché de maniere qu'elles puiſſent contribuer à mon bonheur. Je voudrois ſeulement que toute ma richeſſe ne conſiſtât qu'au ſeul plaiſir de ne voir perſonne de pauvre dans mon Royaume.

Pour ce qui eſt des devoirs dont je vous ai diſpenſé pour vous laiſſer jouir plus tranquillement de toutes les douceurs de la vie, je ſouhaiterois qu'il en fût de même de ceux auxquels je ſuis aſſujetti ; mais à cet égard je ne puis avoir le même avantage que vous.

Le principal de mes devoirs eſt d'employer utilement tous les moments de ma vie; je parle de ceux que je dois ſacrifier au bien de l'Etat. Souvent un ſeul de ces moments perdus ne peut ſe réparer dans toute la ſuite d'un ſiecle. Et comment l'attention continuelle que je dois au bien de mes Etats pourroit-elle ne pas me rendre inſenſible à tout ce qui pourroit m'en diſtraire? Voulez-vous ſavoir ma paſſion dominante & qui ſeule pourroit faire mon parfait bonheur? Cette paſſion, c'eſt de rendre, s'il m'étoit poſſible,

tous les mortels heureux; ce qui fait mon tourment, c'eſt quand il eſt queſtion de contenter les goûts, les caprices, les prétentions ſouvent déraiſonnables de ceux qui aſpirent à mes graces. L'expérience ne me fait que trop connoître combien il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de ſatisfaire tous ceux qui croyent devoir y avoir part. Dans la diſtribution que j'en fais, je donne la préférence à ceux qui les méritent; mais qui eſt celui qui ne croit pas les mériter? Il ſuffit qu'il ait aſſez bonne opinion de lui-même, pour concevoir du mécontentement du bien que j'ai fait : il croit ce bien mal placé; & ce qui ne ſatisfait qu'un ſeul homme, devient une injure pour pluſieurs : de là le refroidiſſement à me ſervir; toute fonction devient dès-lors onéreuſe & pénible, le zele ne ſe regle plus que ſur l'intérêt, & chacun, m'eſtimant l'auteur de ſes peines, ne peut s'imaginer le deſir que j'aurois de le ſatisfaire, ſi ce qu'il deſire pouvoit s'accorder avec le bien public. Puis-je compter alors ſur la tendreſſe de tous mes Sujets?

Puis-je même me flatter de l'attachement de ceux que j'ai comblés de plus de graces? Ils jouiſſent entr'eux des douceurs d'une ſociété dont l'union & l'amitié relevent les charmes; & quels amis puis-je avoir, que ceux que l'intérêt me donne?

Que dirai-je des autres devoirs attachés à ma Couronne ? Dans l'exercice de la Juſtice, il m'eſt autant dangereux de diſſimuler, qu'il m'eſt fâcheux de punir : cependant ma clémence paſſe ſouvent pour foibleſſe, & ma fermeté pour cruauté. Dans le Militaire, je n'oublie rien pour ſoutenir la gloire & les intérêts de la Nation ; mais ſi je fais des conquêtes, on m'eſtime uſurpateur ; ſi je recherche la paix, on me croit incapable d'uſer de ma puiſſance. Dans le Civil, quelque juſtes que ſoient les meſures que j'aurai priſes, on les dira mal concertées ſi elles n'ont un bon ſuccès ; & ſi, uſant du pouvoir de légiſlation, j'abroge d'anciennes Loix autrefois utiles, à préſent peu convenables, & qu'à leur place j'en crée de nouvelles, on regardera ce changement comme un deſpotiſme. Dans les finances, on m'accuſera de mauvaiſe adminiſtration ; je ſais pourtant ce qu'il en coûte à mes Peuples pour fournir aux beſoins de l'Etat : je ne leur impoſe des taxes qu'à regret ; je m'imagine m'arracher à moi-même ce que je leur demande, & je ſens vivement combien il eſt triſte de ſe voir Pere d'une famille dans la miſere.

Je n'ignore point les détours & les ruſes qu'on a introduits dans la politique, mais je n'en ai d'autre que la bonne foi guidée par la vérité & par la juſtice. Vous le ſavez néan-

moins; ſi ma ſincérité, toujours la même, ne réuſſit point, on me blâme d'en avoir fait uſage; & ce qu'on ne peut s'empêcher d'eſtimer une vertu, on m'en fait une eſpece de crime. Je dirai plus; ce qu'on déteſte dans mon ennemi, malgré ſes ſuccès, on voudroit que je l'euſſe employé au hazard même de n'en avoir retiré aucun avantage. Et combien penſez-vous qu'en ſuivant mes maximes, il m'en ait dû coûter dans certaines occaſions, où, par des raiſons d'Etat, je me ſuis vu contraint de rétracter ma parole?

Je viens de vous dévoiler mon ame toute entiere. Vous voyez du moins en elle la droiture de mes intentions; mais ces intentions droites, m'en a-t-on toujours tenu compte? Et n'eſt-ce pas un ſujet de chagrin pour moi quand on ne leur rend pas juſtice, & qu'on interprete en mal ce que je fais de mieux pour le bien de mes Peuples? On peut cependant ſe conſoler aiſément, quand on n'a point de reproche à ſe faire.

Il n'en eſt pas de même ſur ce que je vais vous dire, en continuant à ne me point déguiſer. Pour être Roi, je n'ai point ceſſé d'être homme, & je me reconnois bien des défauts; il pourroit bien arriver que ma puiſſance & mon amour-propre m'écartent quelquefois des ſentiers de la juſtice & de la raiſon; que la vaine gloire me faſſe entrepren-

dre des guerres, ſans en trop ſentir la néceſſité, & ſans prévoir que, pour quelques avantages douteux, remportés ſur mes ennemis, je mets mes Peuples en danger d'être écraſés par des frais inévitables. Il pourroit ſe faire que je diſſipe mes finances mal-à-propos, ou du moins que je néglige de les ménager avec une exacte économie; que dans les Conſeils, au-lieu d'interroger la vérité, & de l'encourager à me répondre, prévenu de mes idées, je les ſoutienne opiniâtrément; que dans la ſociété, je ſupporte ſouvent par complaiſance des fautes qui ſeroient dignes de répréhenſion; & que, dans l'habitude de recevoir des louanges, j'y ſois devenu trop ſenſible. Il pourroit arriver que je ne m'applique pas aſſez à veiller ſur la conduite de mes Miniſtres; que je les laiſſe ſouvent abuſer de mon autorité; que j'aye, comme eux, la foibleſſe de penſer que d'avoir vieilli dans un emploi, c'eſt y avoir acquis de l'expérience; & qu'enfin, le plaiſir de faire des heureux ne me coûtant rien, j'accorde ſouvent à l'importunité ce que je devois ne donner qu'au ſeul mérite.

Voyez donc à préſent ſi, ſur le Trône même où l'on eſt tous les jours expoſé à tant d'occaſions de manquer à ſon devoir, on peut goûter un parfait bonheur. Quand je fais le bien, on ne le ſent point comme il le mérite; & quand je fais du mal, on ne me le pardonne point.

LE FAVORI.

Je ſuis pénétré, Seigneur, de la confiance que vous venez de me marquer. J'avoue que, parmi ceux qui vous entourent, pluſieurs trouveront toujours à redire à vos vertus, & pluſieurs autres auront le front d'applaudir à vos défauts mêmes. C'eſt à votre prudence à diſcerner les uns & les autres, & à votre ſageſſe à les mépriſer tous également.

LE SOUVERAIN.

Je ſuivrois volontiers ce dernier avis, ſi, en me mettant au-deſſus de toute cenſure, je pouvois étouffer en même-temps la voix de ma conſcience & de ma raiſon. L'enſemble de ma condition charme; le détail en fait frémir. Ainſi votre état & le mien ſe reſſemblent malgré leur diſtance infinie. Tous les hommes ſont faits pour ſe croire libres, & pour vivre enchaînés; & il n'en eſt point qui, dans quelque ſituation qu'il ſe trouve, puiſſe ſe dire parfaitement heureux. Pour pouvoir cependant adoucir mon ſort, il ne me reſte qu'une choſe à ſouhaiter; c'eſt que mes Sujets formant avec moi le même corps de Royaume, il ſe faſſe entr'eux & moi une eſpece d'union démocratique & inſéparable; en ſorte que mes Sujets ayent autant de confiance en mon gouvernement, que j'en ai toujours eu en leur fidélité & en leur zele.

DE L'AMITIÉ.

JE fors d'une compagnie où j'ai fait connoiſſance avec deux perſonnes qu'on ſait être intimes amis depuis long-temps. Pendant qu'ils s'entretenoient des tendres douceurs de leur union, je faiſois réflexion ſur leur contentement mutuel, & je me propoſois de m'en procurer un ſemblable. Depuis ce moment j'ai étudié plus particuliérement que je n'ai encore fait, le caractere de tous ceux qui ſe diſent ou que j'appelle mes amis. Mon deſſein eſt de me fixer à celui d'entr'eux que je croirai le plus ſûr, le plus fidele, le plus digne de ma confiance, le plus capable d'y répondre avec ſincérité.

Mais avant de faire ce choix, qui peut contribuer au bonheur de ma vie, je veux ſavoir en quoi conſiſte l'amitié, quels ſont ſes devoirs, quels ſont ſes avantages, & ſi elle n'a pas des riſques & des dangers; car il en eſt juſques dans la vertu même

Sans beaucoup de recherches, je trouve d'abord dans l'amitié le plus grand charme de la vie, le lien le plus naturel & le plus preſſant d'une belle ame, la marque la plus ſenſible d'un cœur bien fait, le germe le plus

fécond de la plupart des vertus qui nous rendent utiles les uns aux autres : bien entendu cependant que je ne parle ici que de l'amitié particuliere qui ſubſiſte entre deux cœurs également épris l'un de l'autre ; & non point de cette amitié générale, & toujours équivoque, qui s'offre preſque ſans attention, qu'on accepte ſans reconnoiſſance, & qui n'a rien de cette intimité qui, dans deux corps, ne laiſſe ſubſiſter qu'une ſeule ame.

On diroit que tous les hommes ſe ſont donné le mot, pour être, ou pour ſe dire amis de la premiere façon. Ce ſentiment, qui paroît inné, prévient preſque toujours la raiſon ; on s'aime avant de ſe connoître, quelques traits de mérite nous frappent, notre prévention les embellit, nous nous plaiſons à parer cette idole, nous adorons l'ouvrage de notre imagination : mais peu à peu l'éclat de cet objet, qui n'eſt dû qu'à nous ſeuls, ſe diſſipe ; nous ceſſons d'admirer ; & l'amitié s'envole avec le fantôme qu'elle s'étoit formé.

Il eſt des amitiés qui paroiſſent mieux fondées entre des perſonnes qui même ne ſe ſont jamais vues. Des gens d'une grande réputation s'uniſſent par une eſtime réciproque ; chacun d'eux aime à ſe voir dans l'autre, comme dans un miroir qui le repréſente fidélement : mais à force de ſe contempler, on ſe reconnoît ou plus ou moins de reſſemblance ; l'a-

mour-propre souffre ou s'enorgueillit, & détruit une amitié dont il pouvoit tirer tous les jours un nouveau sujet de gloire.

On ne connoît que trop les amitiés que l'intérêt a formées; ce sont celles qu'on voit le plus communément; à la vue du moindre avantage, on diroit voir l'amitié se détendre comme un ressort; mais a-t-on obtenu ce qu'on espere, on cesse d'être ami, ou l'on ne l'est qu'autant de temps que notre avidité & notre propre satisfaction nous permettent de l'être.

Il y a une amitié passionnée qui n'est autre que l'amour. Celle-ci seroit peut-être la plus agréable de toutes, si, en cessant d'être amoureux, on ne cessoit point d'être ami.

De toutes ces sortes d'amitiés, la plus estimable devroit être celle qui, exempte de toute prévention, de toute envie, de tout intérêt, de toute passion, confond deux cœurs ensemble, & les lie d'une chaîne dont le poids même fait leur bonheur.

C'est à cette espece d'amitié que je voudrois volontiers me fixer; sa seule idée me ravit, elle m'enchante; je me la peins avec ces traits de chaleur qui l'animent; mon cœur s'enflamme, & je crois déja en goûter toutes les douceurs dans cette émotion délicieuse, & presqu'aussi vive que si les liens que je desire, étoient déjà formés. Une réflexion m'in-

quiete & vient troubler l'eſpérance dont je me ſuis flatté ; elle me force à mettre en balance avec cette amitié précieuſe, la liberté dont je jouis, & dont je dois d'abord lui faire le ſacrifice.

Ai-je rien en moi qui marque plus la dignité de mon être que la liberté, ce bien ineſtimable dont l'Auteur de la Nature a fait préſent à l'Humanité ? Je ſuis maître de mes volontés, & il faudra que je les immole aux volontés, aux ſentiments, aux opinions, ſouvent aux caprices de l'ami que je me ſerai choiſi. Je m'impoſe donc un arbitre ſouverain qui pourra diſpoſer de mes penſées, m'aſſujettir aux ſiennes; &, par un ſurcroît d'eſclavage, je devrai, dans cet état d'humiliation, (j'ai preſque dit d'anéantiſſement) me piquer de conſtance & de fidélité; & pour être ſans réſerve à mon ami, me croire obligé, me faire même honneur de n'être plus à moi-même. Je devrai donc applaudir à ſes folies, m'aveugler ſur ſes défauts, épouſer ſes paſſions, l'imiter, le prendre pour modele. Je ne ferai donc que m'agiter triſtement dans les entraves d'une amitié que je dois ſoumettre à la ſageſſe des Loix, aux préceptes de la raiſon, aux principes ſacrés d'une Religion qui a ſeule le pouvoir de commander à mes ſentiments, & d'étouffer en moi le cri de la liberté dont je me fais gloire.

Tout cela, me dira-t-on, dépend du choix de l'ami que vous vous ſerez donné; & qu'avez-vous à craindre de la ſageſſe & de la probité d'un homme attentif à ſes devoirs, & dont la conduite ne ſe regle que par les mouvements d'une conſcience toujours exempte de reproche?

Vous penſez donc que de tels hommes ſe trouvent aiſément? La colombe ſortie de l'Arche ne trouve point où prendre terre; un déluge d'erreurs & de vices couvre par-tout la face du Monde : mais dans le cas que je puiſſe rencontrer un ami ſage & vertueux, qui m'aſſurera de ſa conſtance & de ſa fermeté dans la voye de l'honneur qu'il s'eſt choiſie? L'ambition ou l'intérêt ne lui feront-ils jamais trahir ma confiance? La moindre paſſion dénature les vertus; & l'on n'examine d'ordinaire le principe de ſes devoirs, que pour s'en affranchir, ou pour ſe juſtifier de les avoir violés. Que reſte-t-il, qu'à ſe conduire avec ſon ami avec tant de précaution qu'il ne puiſſe nous nuire en devenant notre ennemi, & qu'à lui ôter d'avance toutes les armes dont il pourroit ſe ſervir contre nous?

Je dirai plus : puis-je me répondre à moi-même de ma perſévérance dans une liaiſon d'amitié qui me gêne & me contraint? Puis-je m'aſſurer de ne pas ſacrifier un ami à un ami nouveau? D'abord il en coûte peu pour

plaire, & il en coûte toujours beaucoup pour plaire long-temps. On languit dans l'uniformité, tout change en nous, excepté notre inconſtance; & doit-on me faire un crime, ou du moins un déshonneur, ſi, avec la meilleure foi du monde, je cede à un penchant nouveau dont je ne ſuis pas le maître, & qui prévient en moi l'uſage de ma raiſon?

Eſt-il rien d'ailleurs de plus dangereux qu'une amitié d'habitude, ordinairement contractée ſans connoiſſance, & plus fondée ſur des qualités qu'on ſuppoſe que ſur celles que l'on apperçoit?

Un Souverain voudra jouir des douceurs de l'amitié. Accablé de mille ſoins, il n'en peut ſoutenir lui ſeul tout le poids, & il ſe trouve dans un état où la confiance lui devient un beſoin; il ſe fait un ami d'un favori qui a eu le bonheur de lui plaire; ſûr de lui-même, il croit pouvoir oſer ſe donner un ami qu'il croit vertueux, il ſe rend en quelque ſorte ſon égal; & quoiqu'ordinairement l'autorité ne ſouffre point de compagne, il la partage avec ſon favori, ou pour mieux dire, il la lui cede toute entiere. Le moindre canal, où ſe décharge un fleuve, s'agrandit bientôt de lui-même, & l'on vient juſqu'à ignorer le fleuve qui l'a formé.

Ce Prince, ſans doute, s'eſtime heureux: mais il ne peut plus ni penſer, ni ſentir de

lui-même; ou, s'il en a le courage, la plus foible contradiction de la part de son favori le rebute & l'effraye: il ne peut point se persuader que ce favori n'ait toujours raison, ou du moins, à force de le souhaiter, il s'accoutume à le croire. De là, les malheurs d'un Etat entre les mains d'un homme bien plus attentif à ses intérêts, qu'à ceux de sa Patrie; & qui, semblable au lierre qui attire le suc de l'arbre qui le soutient, dépouille son Maître de son pouvoir, & ne l'employe qu'à autoriser des injustices.

Combien de fois des Magistrats, de qui l'on ne doit attendre que la probité la plus exacte, la sacrifient aux intérêts d'un ami, pour ne pas blesser l'union qui les y attache!

Dans toutes les Sociétés, si je donne la préférence à mon Ami, j'éloigne de moi tous ceux qui cherchent à le devenir, & j'en fais autant de jaloux & d'impitoyables censeurs de celui que j'aime.

Dans une République, mon Ami me rendra un mauvais Citoyen, si, adoptant ses opinions en ce qui regarde le Gouvernement, je me rends plus attentif à le suivre qu'à ce qui concerne le véritable bien de l'Etat.

L'amitié se soutient-elle dans les familles, & sur-tout dans les mariages, qui d'ordinaire sont le moyen le plus infaillible de former des divisions?

Revenons, & disons que l'amitié, étant un des biens les plus agréables de la vie, elle paroît bien mériter qu'on lui sacrifie cet autre bien que nous appellons la liberté. Faut-il, en effet, pour cette liberté, dont nous faisons ordinairement un si mauvais usage, que nous nous rendions insensibles à ce qui intéresse le plus notre ame, à ce qui exerce si délicieusement les sentiments de nos cœurs? Non, si je ne trouve pas un véritable ami, espece si rare ici-bas, je veux le devenir de tous ceux que je croirai dignes de mon estime; mais néanmoins, sans aucun assujettissement, sans autre intérêt que celui de ma satisfaction propre, & sans m'imposer d'autre devoir que celui d'une générosité que je me sens capable d'exercer envers tout le monde, par la crainte sur-tout de m'attirer des ennemis. Je voudrois seulement partager mes sentiments avec une sorte de distinction; &, suivant les attraits de chacun de ceux qui m'engageront à être leur ami, je marquerai au vertueux toute l'estime qui lui est due; je n'épargnerai point au vicieux tous mes soins pour le ramener à lui-même; aux gens de peu de considération, un air de complaisance qui cache le mépris qu'ils croyent mériter; à ceux qui m'obligeront, ma reconnoissance; je n'exigerai même aucun retour des ingrats que j'aurai faits, m'estimant trop heureux d'avoir eu le

pouvoir

pouvoir d'en faire, & me trouvant plus satisfait du bien que j'aurai fait, que je ne le serois de celui qu'on pourroit me rendre; ce qui s'appelle ne point attendre son bonheur d'autrui, & s'aimer véritablement sans le secours de personne. Ainsi tout ce que je pourrois faire, & quelques services dont je serois capable, je mettrois tout à fonds perdu, ne cherchant d'autre avantage que celui de me contenter moi-même, de suivre mon penchant, de mettre mon bonheur dans celui des autres; &, pour tout dire enfin, n'espérant de mes bienfaits d'autre récompense que de Dieu seul.

Si, malgré ces sentiments gravés dans mon cœur, on ne laissoit pas de m'offenser, je ne me vengerois qu'en mettant dans son tort celui dont j'aurois sujet de me plaindre. Toujours prêt à pardonner les torts qu'on oseroit avoir avec moi, jamais je ne saurois en avoir avec personne.

Une des plus grandes dispositions à être ami de tous les hommes, c'est de se vaincre au point de n'en jamais haïr aucun. De toutes les passions, la plus funeste c'est la haine; elle dévore le cœur qui la conçoit, & lui fait incomparablement plus de mal qu'à celui qu'elle attaque. Eh! pourquoi se prendre d'aversion pour un homme? Si l'on ne peut ni l'aimer ni l'estimer, qu'on le regarde avec

indifférence. Mettons toujours le vice au rang des malheurs, & que la pitié tienne dans notre cœur la place de l'indignation qu'il mérite.

Deux raiſons cependant me font revenir, comme malgré moi, à mon premier ſentiment. La premiere, c'eſt que je déſeſpere de trouver un ami tel que je le deſire, & qui le ſoit toujours à toute épreuve. La ſeconde, c'eſt que je crains de nouveau de donner atteinte à ma liberté. Au-lieu donc de chercher inutilement cet ami que j'eſtime ſi rare, je veux, comme je l'ai déja dit, devenir moi-même l'ami de tous les hommes; je veux l'être de tous ceux à qui je pourrai me rendre utile. Si quelqu'un, après avoir reconnu ma façon de penſer, veut ſe lier d'amitié avec moi, je l'accepte volontiers, & ſi gratuitement, que je ne prétends point qu'il me ſacriſie ſa liberté, puiſque je veux également avec lui conſerver la mienne.

La plus ſûre leçon pour cultiver une tendre amitié, eſt celle que nous donne l'Evangile, en nous recommandant, au prix de notre ſalut, un amour auſſi véritable pour notre Prochain, que celui que nous avons pour nous-mêmes.

Nos Supérieurs, quoique élevés au-deſſus de nous, ſont notre Prochain; nos égaux & nos inférieurs le ſont auſſi. Aux uns nous devons des attentions & des égards; aux autres,

de la douceur, de la complaisance, de la protection : & ces devoirs, gardons-nous de les remplir froidement ; ce seroit ne s'en point acquitter : ce que l'on fait à regret, il est rare qu'on ne le fasse mal. C'est à l'accomplissement de ces devoirs que l'on pourra juger de notre prudence, de notre sagesse, de notre justice, des sentiments de notre ame, de la noblesse de nos cœurs, & de l'heureux assemblage de toutes les vertus que nous ne saurions mieux faire connoître qu'en les reproduisant par notre amitié dans les autres.

DES DESIRS.

NOs desirs sont notre destinée. Qu'est-ce en effet que le desir ? C'est un mouvement de l'ame qui l'occupe, la remue, l'échauffe, l'anime ; qui montre sa grandeur ou sa petitesse, & fait son bonheur ou son malheur, selon la nature des choses qu'elle ambitionne, ou selon le bon ou le mauvais succès qu'elle éprouve en les recherchant.

Le seul desir de l'ame devroit être le repos. Aussi ne peut-on concevoir aucun mouvement en elle sans avoir une idée d'agitation & de trouble, souvent de peine & de tourment. Cette idée est d'autant plus vraie,

qu'il n'eſt aucun deſir qui ne ſoit accompagné d'inquiétude, ne fût-ce que par la crainte de ne pouvoir vaincre les obſtacles qui peuvent le faire avorter.

Un homme, quel qu'il ſoit, ſeroit donc heureux, qui, ne deſirant rien, jouiroit de lui-même dans toute la plénitude d'une ſage tranquillité; mais où trouver un tel homme? Ce ne pourroit être que dans l'école de Zénon, ſi elle ſubſiſtoit encore; mais cette école ne prêchoit qu'une vertu chimérique. Je ne ſais, en effet, s'il ſeroit poſſible de vivre ſans deſirs. Notre ame eſt ſenſible; & tant d'objets l'environnent, qu'il en eſt du moins qui font ſur elle de vives paſſions. Il en eſt même dont elle a beſoin; & tout ce qu'elle peut faire, c'eſt de deſirer ſans chagrin & ſans impatience ce qu'elle eſt portée à deſirer par raiſon. Ajoutons encore que l'agitation eſt auſſi néceſſaire à l'ame, que le mouvement dans les êtres phyſiques. Engourdie dans le repos, elle y ſeroit comme anéantie. Il n'eſt pas juſqu'à l'air qui, pour ſe purifier, n'ait beſoin d'orages.

S'il n'eſt donc pas poſſible de vivre ſans deſirs, il ne nous reſte qu'à les regler; & pour cela, d'en connoître la ſource, pour étouffer, dès leur naiſſance, tous ceux qui pourroient nuire à notre bonheur.

Il eſt des deſirs qui viennent de nos pen-

chants naturels, & qui different dans chaque homme, ſelon la différence des penchants qui ſont nés avec eux.

Il en eſt qui viennent des ſentiments, ou, pour mieux dire, des paſſions du cœur. Ceux-ci, ſuſcités d'ordinaire par les circonſtances de l'âge, des lieux, des affaires, varient & ne durent qu'un temps, tandis que les premiers, fondés dans le caractere particulier de chaque homme, ſubſiſtent d'ordinaire autant que le caractere qui ne change preſque jamais.

Il eſt enfin des deſirs plus communs, plus ordinaires, dans leſquels on reconnoît plus de ſaillies que de ſuite, quelquefois plus de chimeres que de vues. Ces deſirs viennent de l'eſprit, qui, ne pouvant ignorer l'eſtime qu'on fait des talents, veut s'attribuer ceux qu'il n'a pas, & les recherche moins que l'empire que donnent ſur le commun des mortels des qualités ſupérieures.

De tous les deſirs, les plus dangereux, ce ſont ceux que forment en nous les penchants naturels qui nous dominent. Combien n'eſt pas funeſte le deſir des richeſſes dans un avare! combien, la paſſion des plaiſirs dans un voluptueux! combien, le deſir des honneurs dans une ame ambitieuſe! Le premier eſt-il à l'abri d'aucune ſorte d'injuſtice, dès qu'il y apperçoit un moyen de s'enrichir? Quelle eſt la concuſſion qui l'étonne, quelle eſt la voix

ſi touchante des malheureux qu'il fait, qui pourra l'attendrir? Plus terrible que ces criſes épouvantables qui, ébranlant la terre, y forment des abymes où ſe perdent ſans retour les Villes & les Campagnes, l'avare mine les fortunes des autres pour les engloutir; & preſque auſſi à plaindre que ceux qu'il appauvrit, il profite auſſi peu des ruines qu'il fait, qu'un immenſe ſouterrein de celles qui s'y précipitent.

Le voluptueux n'eſt pas moins funeſte à la Société. Je parle ici de ces hommes qui ne recherchent le plaiſir ni avec ce choix de ſentiment qui l'épure, ni avec cette délicateſſe de goût qui ne fait que s'y prêter. Je parle de ces hommes ſi communs à préſent, qui, n'ayant nuls principes, vicieux par air & débauchés par oiſiveté, ne trouvent plus que du dégoût dans l'habitude au plaiſir, & ne peuvent corriger ce dégoût que par des excès qui deviennent des beſoins d'autres excès plus grands encore. Je dis que ces ſortes de gens ſont, dans l'Humanité, d'auſſi grands fléaux que les avares par leurs rapines. Ce ſont eux qui pervertiſſent les mœurs, & détruiſent les Etats par des préjugés pires que les vices qu'ils y répandent. C'eſt à eux qu'on doit cette Philoſophie licencieuſe qui, voulant paroître avoir la raiſon pour appui, eſt comme un lierre qui s'y attache & l'étouffe

en l'embrassant. C'est à eux qu'on doit cette politesse de manege, qui, trop connue aujourd'hui, semble avertir de se méfier d'elle: c'est à eux qu'on doit ce goût du luxe, qui n'a déja presque plus de bornes que l'impuissance de croître; cet esprit de frivolité, qui essaye tout & ne s'attache à rien, qui ne fait que voltiger sur la superficie des objets, qui met de l'importance aux petites choses, & traite sans attention les plus essentielles, qui n'aime que ce qui l'amuse, & qui n'aime plus rien dès qu'il en jouit: c'est à eux enfin que l'on doit ce rétrecissement, cette petitesse, cet avilissement des ames d'à-présent, qui, accablées du poids de leur existence, se fuyent, s'évitent, s'éloignent d'elles-mêmes, n'osent se chercher dans le vuide des jours qu'elles perdent, ni dans un amas d'idées sans objet, qui se confondent les unes dans les autres, & qui tombent & disparoissent à mesure que d'autres viennent leur succéder.

Ce que je viens de dire des desirs du voluptueux & de l'avare, on peut le dire également des desirs de l'ambitieux. Que de feintes, que de trahisons, que d'injustices celui-ci n'employe-t-il pas pour parvenir? Trouve-t-il sur ses pas des concurrents; il les écarte: des protégés, il en médit; des parents même, il les écrase. Plus il se sent de défauts, plus il est ingénieux à relever ceux de ses

émules. Il voit devant lui une foule d'heureux ſans talents; il croit pouvoir s'avancer comme eux ſans mérite. Il s'avance en effet; mais dans les poſtes qu'il obtient, porte-t-il une ame noble, un cœur ſage, un eſprit éclairé? Il n'a voulu qu'attirer ſur lui les regards des autres hommes; &, dans le temps qu'il devroit être l'œil ou le bras du Souverain, il ne ſait que ſe donner en ſpectacle, & faire un orgueilleux étalage du pouvoir & de l'indépendance dont il jouit. Cependant l'Etat chancèlle, il dépérit; & ſes malheurs, dont un Peuple étonné cherche en vain la cauſe, viennent uniquement de la folle ambition d'un homme que la nature n'avoit mis ici-bas que par erreur, & comme ſi elle n'avoit prétendu s'en ſervir qu'à faire nombre.

Combien d'autres penchants naturels pourrois-je rappeller, qui enfantent des deſirs auſſi préjudiciables à l'Humanité! Mais autant qu'il eſt dangereux de ſuivre ces émotions qui nous entraînent, autant ſeroit-il avantageux de ne s'y pas livrer. Il n'en eſt point qui n'obéiſſent dans les commencements, mais les plus foibles commandent dans la ſuite; auſſi ſont-elles plus aiſées à vaincre dans leur naiſſance, qu'à contenter dans leurs moindres progrès. Jamais deſir ne fut pleinement accompli; l'un eſt toujours le germe d'un autre. Il eſt vrai qu'en ſe ſuccédant, les deſirs s'ef-

facent, ſe détruiſent, & qu'ils ont même tous un but différent; mais liés & comme enchaînés par l'idée confuſe de plaiſir qui les produit, un nouveau deſir remplace dans l'inſtant celui qui s'éteint, & ne s'éteint lui-même à ſon tour, que pour faire place à mille autres, qui, à force d'agiter notre ame, épuiſent ſes forces, & après l'avoir pouſſée d'écueils en écueils, la ramenent, ſans plaiſir & ſans ſuccès, au même point d'inquiétude & d'ennui d'où elle étoit partie.

Que j'eſtime heureux ces naturels doux & paiſibles, qui, éclairés d'ailleurs par la réflexion & les connoiſſances, n'ont que des deſirs conformes à la raiſon! Loin d'écouter les prétentions de l'orgueil, les ſuggeſtions de l'envie, les cajoleries de la volupté, ils ne ſentent que le beſoin le plus vif & le plus preſſant de l'ame : celui de la vertu.

Ils éprouvent tous les jours que rien ne manque au bien-être phyſique de l'homme. Ils ſavent que les Arts, dès leur naiſſance, n'ont ceſſé de travailler à remplir en lui les beſoins de la vie; & qu'à proportion de leurs progrès, le cercle de ces beſoins, d'abord ſi étroit, s'eſt toujours ſucceſſivement élargi d'âge en âge. Ils n'ignorent pas que, même à préſent, l'eſprit humain eſt dans la plus violente fermentation pour ſubſtituer de nouveaux Arts à ceux qui, déja épuiſés, ne peuvent

ſatisfaire aux beſoins que le luxe, nouveau beſoin lui-même, a fait éclore, & qu'encouragent à tout moment la molleſſe & la vanité; mais ils ſavent auſſi que, ſi l'homme extérieur eſt déja pourvu, & n'a plus rien à deſirer des commodités qui lui ſont propres, il n'en eſt pas de même de l'homme intérieur à l'égard des vertus & des ſentiments qui lui ſont néceſſaires. Depuis les temps qu'on travaille à l'ébaucher, on n'a fait encore qu'appercevoir ſes travers, ſes égarements, ſes foibleſſes; & pour le ſavoir malheureux, l'a-t-on rendu plus ſage? Quelles lumieres nous ont donc laiſſé les Platons, les Socrates, les Zénons, les Epictetes? Jouets de leurs paſſions & de leurs vertus mêmes, nous les comparons aujourd'hui à ces ouvrages de l'Art, qui offrent, à la vérité, quelques beautés de détail, mais dont l'enſemble ne ſauroit plaire, parce qu'on n'y voit ni deſſein, ni liaiſon, ni ordonnance, ni ſymmétrie.

Quoique l'ancienne Philoſophie eût, pour ſe mouvoir, une ſphere plus libre & plus vaſte, & que ſon activité fût moins contrainte qu'elle ne le ſeroit aujourd'hui ſous le joug d'une Religion qui borne les vues en les éclairant, elle n'a jetté néanmoins ſur les devoirs de l'homme qu'une lumiere fauſſe, & elle a cru pouvoir ſoumettre à l'exactitude du raiſonnement les ſaillies d'une ame noble

& généreuse, qui, du fond de sa misere, ne laisse pas de sentir sa force & sa dignité. Ainsi que Prométhée, simplement statuaire, cette Philosophie n'a su qu'en étudier, en arranger méthodiquement les parties; mais elle n'a point apperçu le feu sacré qui l'anime, & dont il importe de régler l'ardeur & les mouvements.

Les Savants de nos jours s'estiment plus éclairés, & s'imaginent que le Créateur, en les mettant au monde, a dit une seconde fois à toute la Nature : Que la lumiere se fasse. Mais ces génies mâles & hardis, qui osent méditer sur le systême du meilleur des Mondes, qui se plaisent à s'enfoncer tous les jours dans les profondeurs de la Géométrie, & à mesurer, dans la vaste étendue des Cieux, les grandeurs plus éloignées, ont-ils su démêler dans l'ame ce mélange bizarre de grandeur & de petitesse qui l'éleve & l'abaisse tour-à-tour? &, plus touchés des germes d'honnêteté que la Nature y a semés, que de ceux que le vice y a fait croître, ont-ils étouffé ceux-ci, & fécondé les autres?

Je le répete donc avec plaisir; heureux ces caracteres modérés & tranquilles, qui, jugeant de tout sans passion, ne vont point chercher leur bonheur hors d'eux-mêmes; & maîtres de leurs desirs, savent se rendre contents à peu de fraix, & sont réellement d'au-

tant plus heureux, qu'ils pensent moins à l'être, ni même à regarder s'ils le sont! Tout ce qu'ils ont à craindre, c'est que, n'ayant que des desirs honnêtes, ils n'en supposent de pareils dans tous les hommes, & ne se prêtent quelquefois à des desirs injustes dont ils ne peuvent prévoir les effets. Sujets, par trop de confiance, à des préventions injustes, dont la bonté de leur cœur fait tous les fraix, & à qui l'on fait aisément grace des lumieres de l'esprit, ils peuvent devenir coupables, sans être criminels. Il n'est qu'une longue expérience qui puisse les endurcir aux passions des méchants; &, sans leur rien ôter de leur innocente sensibilité, leur apprendre à ne rechercher leur bonheur que dans les attraits de la vertu qu'ils aiment.

Les sentiments sont la seconde source d'où viennent les desirs. Ceux-ci, comme je l'ai déja dit, ne sont pas d'ordinaire les plus durables, mais ils sont presque toujours les plus vifs; & communément ils recherchent plutôt ce qui plaît que ce qui est utile & nécessaire. On diroit que, par leur violence, nous voulons racheter leur peu d'importance & leur légéreté.

Il n'est presque point d'homme qui ne soit content de lui-même; mais, par un événement des plus singuliers, il n'en est presque point aussi qui soit content de son état & de sa fortune. Dans le bonheur le plus parfait

on en recherche toujours un autre; & l'eſpérance de ce bonheur, toute incertaine qu'elle eſt, rend moins ſenſible, & corrompt même tout celui que l'on poſſede. Ainſi, une idée qui n'eſt rien, anéantit un bien réel, & nous en prive autant que s'il n'exiſtoit non plus que celui où l'on aſpire.

Comme il y a, dans pluſieurs Sciences, une chimere où les plus habiles veulent parvenir, il en eſt une auſſi dans toutes les conditions de la vie; mais, dans la recherche de l'une & de l'autre, les efforts ne ſont pas également heureux. Celle des Savants les mene preſque toujours à quelque choſe d'utile. En marchant au hazard vers l'impoſſible, ſouvent ils découvrent ce qu'ils n'auroient pas cru poſſible de trouver. Dès-lors leurs lumieres s'étendent, & ils acquierent des connoiſſances qu'ils ne doivent réellement qu'à la folie de leurs préjugés, & à leur ignorance même. Il n'en eſt pas de même des deſirs du reſte des hommes; leurs chimeres ſont auſſi vaines, ſans être auſſi avantageuſes; le bonheur dont ils jouiſſent n'augmente point; il diminue même à proportion de celui auquel ils s'efforcent d'atteindre, ſi même encore il ne diſparoît à la ſimple apparence du plus petit bonheur qu'ils eſperent.

Mais quelle eſt donc cette chimere qui occupe la plupart des hommes? Je l'ai déja dit:

c'eſt ordinairement ce qui plaît, preſque jamais ce qui eſt le plus utile? Mais qu'eſt-ce qui eſt le plus utile ? Deux choſes ſeulement : la ſanté du corps, & le repos de l'eſprit. Il n'eſt perſonne qui, à l'égard de ces deux choſes, ne ſache, comme par inſtinct, ce qu'il doit ſuivre ou rejetter. Voilà auſſi ce qui conſtitue ici-bas le bonheur le moins équivoque; voilà ce qu'il eſt permis de deſirer, & ce que l'on peut auſſi ſe procurer ſans peine. Tout ce que la Nature exige eſt aiſé; il ne s'agit que de régler ſes deſirs ſur ſes beſoins & ſes facultés. Quiconque veut la forcer, l'irrite & doit ſouffrir néceſſairement de la gêne où il la met. On ne la tourmente point impunément; ce n'eſt que dans la proportion de nos vues & de nos projets avec les ſiens, que nous pouvons vivre tranquilles. Le grand art eſt de ne rien prétendre au-delà de ce qu'elle ſouhaite, & de nous repoſer ſur elle de tout ce qu'il nous faut. Alors on ne veut que ce que l'on peut, & l'on fait conſéquemment tout ce qui plaît. Ingrats & aveugles que nous ſommes! nous accuſons la Nature de tout ce qui nous donne de l'inquiétude & du chagrin, & nous ne voyons point que nos chagrins & nos inquiétudes ne viennent que de ce que nous refuſons de l'écouter. La Nature eſt une mere ſage qui s'occupe ſans ceſſe à éloigner de nous tou-

tes ſortes de maux, & c'eſt nous qui la détournons de ſes fonctions, & qui rompons ſes efforts, ainſi que des malades, qui, pour ſatisfaire une faim & une ſoif qui les preſſent, l'empêchent de les rétablir dans une ſanté parfaite.

Si chaque mortel ſavoit reſter à ſa place, il n'en eſt point qui ne fût heureux; mais perſonne n'eſt content de celle qui lui eſt échue en partage, & pour laquelle il avoit reçu tous les talents qui devoient y être aſſortis. On s'en ſuppoſe que l'on n'a pas, & par cela même on ſe croit deſtiné à un rang plus élevé que celui que l'on occupe. De là le malheur général de l'humanité. Une partie contriſte l'autre par le mérite qui l'éleve & la diſtingue, & l'autre maltraite le mérite qui l'offuſque & l'avilit. Les uns ſouffrent des vertus, ou des talents qu'ils ont; les autres ſe font un ſupplice des talents ou des vertus qui leur manquent. Ainſi la moitié du Genre-humain fait le tourment de l'autre, parce que l'envie, qui date du commencement du monde, & qui y regne avec empire, afflige & déſole également & les cœurs nobles & vertueux qui l'excitent ſans le vouloir, & ces cœurs maſſifs & rampants qui s'y livrent par un ſentiment d'amour-propre, ou, pour mieux dire, par un honteux déſeſpoir de leur foibleſſe & de leur impuiſſance.

Que de deſirs retranchés, s'ils venoient

tous d'une ame qui ſût meſurer, calculer, apprécier ! Souvenons-nous du moins que leur effet ordinaire eſt de nourrir notre foibleſſe, de troubler notre entendement, de faire naître ſucceſſivement dans notre cœur mille ſentiments différents ; &, à force de nous tourmenter plus qu'ils ne nous occupent, de rendre notre ame toujours mobile & flottante, & toujours incapable d'avoir des mœurs conſtantes & ſolides.

DISCOURS
SUR
LE BONHEUR DE LA VIE.

NOUS avons en nous-mêmes trois ſources de bonheur. L'amour-propre en eſt une; c'eſt lui qui allume nos deſirs. Trop aiſé à ſatisfaire, il s'anime & s'étend; trop comprimé, il fait effort pour vaincre tous les obſtacles. L'autre ſource eſt la raiſon, ce diſcernement du bien & du mal que Dieu a gravé dans nos ames, ce droit naturel qui preſcrit les regles d'honneur & de juſtice pour la conduite de nos actions & pour le maintien de la Société civile. La troiſieme ſource, c'eſt je ne ſais quel inſtinct aveugle, qui,

fondé ſur la complexion phyſique de notre être, répugne au moindre mal, & recherche tout ce qui peut le ſatisfaire.

Ces trois ſources, les ſeules d'où peut couler le bonheur, ſont pourtant quelquefois peu profitables, preſque toujours plus dangereuſes qu'utiles.

L'amour-propre eſt d'ordinaire mal concerté dans ſes deſſeins. A force d'être intéreſſé, il trahit plus ſouvent ſes intérêts qu'il ne les ménage. Il ſe livre à tous les goûts, ſes plaiſirs ſont dans la diverſité; mais à force d'aſpirer à tout, il ne parvient à rien; il perd toujours de ſes droits en cherchant à les accroître. Mille événements ſont toujours prêts à l'humilier, très-peu ſont capables de le ſatisfaire; & malheureuſement, moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il deſire augmente; & cette idée, en redoublant ſes forces, les épuiſe ſans les anéantir. Auſſi ſe contente-t-il de la ſurface des choſes; & tout ce qu'il peut faire, c'eſt de ſe ſouſtraire au bonheur qu'il deſire, & qui paſſe ſans qu'il puiſſe le ſaiſir.

La raiſon ſeroit plus capable de le procurer; mais en voulant faire des ſages, elle ne forme ſouvent que des préſomptueux. Le Philoſophe de nos jours prétend la ſuivre & l'enſeigner; mais lorſqu'il s'attache effectivement à détruire les préjugés qu'elle con-

damne, il déracine les vertus qu'elle preſcrit.

C'eſt un débiteur qui s'acquitte mal de ce qu'il doit à la raiſon, qui cauſe tous les jours familiérement avec elle, ſans lui payer ce qu'il lui doit, & qui apprend même aux autres à ne jamais s'acquitter avec ce créancier malheureuſement trop facile. Ces Sages prétendus, ordinairement mieux élevés & plus inſtruits, devroient ſans doute écouter la raiſon ; & toute leur attention eſt de la façonner au goût de leur ſiecle. Elle a beau vouloir les ramener à ces ſentiments d'ordre, d'honneur & de décence, à ce reſpect pour les Loix dont on a jetté les germes dans leur cœur ; ils prennent leurs paſſions pour leur raiſon même, & l'on ne la reconnoît en eux que par les efforts qu'ils font pour la combattre. Le reſte des hommes en fait-il plus d'uſage ? la plupart ne penſent ni ne ſentent ; ils ſe chargent des idées qu'on leur fournit, bientôt même ils les perdent de vue pour d'autres qu'on leur ſuggere. Vils automates, ils n'ont de droit à l'Humanité que par leur figure. Faut-il donc s'étonner s'ils n'ont point auſſi de droits au bonheur? Leur tempérament, leur inſtinct, le pur méchaniſme des ſens le leur procurera-t-il ? Hélas ! lorſque les ſens ſont ſatisfaits, ils ne tardent pas à reconnoître le vuide & le néant des biens qu'ils avoient oſé ſe promettre.

Non : s'il est quelque bonheur dans le Monde, ce bonheur doit être durable; & où trouver un bonheur qui subsiste toujours? Si plus on en a joui, plus il cause de regrets quand on n'en jouit plus; si de tous les biens, il n'en est point qui ne nous échappe, à quoi sert le souvenir qu'on en conserve? Et n'est-il pas plus à desirer de n'avoir jamais été heureux, que d'éprouver le chagrin de ne pouvoir pas l'être toujours? Ce n'est pas dans le temps qui passe qu'on peut goûter des plaisirs qui passent avec le temps; malheureusement ce n'est qu'à la fin de la vie que la plupart des hommes reconnoissent la frivolité de ce qu'ils croyoient les flatter le plus. Alors l'ame, humiliée & avilie à ses propres yeux, s'affaisse sous le poids des remords qui l'accablent; ces remords la tourmentent sans la justifier; & quels remords n'a-t-elle pas déja sentis dans le cours de ses prospérités? & quelles ont pu être des prospérités auxquelles ces remords ont dû la rendre presque insensible? Au bonheur qui l'abandonne à la mort, nul autre ne peut succéder; il n'en est qu'un seul immuable qu'elle a négligé : celui-ci n'est connu que des vrais Sages, qui, pour en jouir, évitent les écueils les plus capables de les en priver.

Veut-on savoir quels sont ces écueils? c'est la haute opinion de soi-même, & l'envie

d'égaler ou de ſurpaſſer les autres dans tout ce qui les diſtingue à nos yeux. Déja, rien n'eſt tant oppoſé au bonheur de l'homme que l'orgueil. Tout mortel, en effet, qui, dans ſon air & ſes manieres, s'attribue plus de génie & de prudence, plus de vertus ou de talents qu'il n'en a, court riſque de ſe voir accablé de mépris par tous ceux qui le connoiſſent. L'homme modeſte, au contraire, qui, lors même qu'il le pourroit, ne ſe donne ni tout l'honneur, ni toute la réputation qu'il auroit droit de prétendre, ſe procure des louanges qu'il n'attendoit pas, & qui le dédommagent avec uſure des pertes que lui cauſe ſa vertu. Ce bonheur eſt d'autant plus grand que, ſans prévention pour ſoi-même, cet homme proportionne ſes deſirs à ſes talents, & ne porte aucune envie aux talents des autres.

Ce vice, ſuite ordinaire de l'orgueil, nous ſuſcite plus d'ennemis que l'orgueil même. Quelque grande que ſoit l'eſtime des talents des autres, qui fait naître l'envie & qui la nourrit, on n'en eſt pas plus conſidéré, on en devient même plus mépriſable ; mais pourquoi n'excite-t-elle pas plutôt l'émulation, qui, loin d'abaiſſer le mérite, cherche à l'atteindre? Celle-ci porte ſur le ſentiment de nos forces que perſonne ne conteſte, parce qu'elles ſont l'eſſor du talent, & que ce talent s'occupe plus

de lui-même que de ſes rivaux; au-lieu que l'envie nous occupe plus de nos rivaux que de nous-mêmes. De là le calme intérieur de l'homme ſage & modeſte, qui, ſans de grands ſoins, ni de grands efforts, ſe trouve heureux, en cela du moins que, voyant avec plaiſir le bonheur des autres, perſonne ne cherche à troubler celui dont il jouit. Mais que l'homme eſt aveugle! c'eſt lui-même qui ſe précipite dans le malheur en voulant l'éviter. Il en ſouffre d'autant plus qu'il en eſt l'artiſan. Il paroît en effet que le mal qui vient d'une cauſe étrangere & qu'on ne peut éviter, doit être plus ſupportable que celui qu'on ſe procure volontairement à ſoi-même. Eh quoi! ſans chercher un bonheur incertain, n'eſt-ce pas aſſez, pour être heureux, que de n'être pas auſſi malheureux qu'on le pouvoit être?

Outre l'orgueil & l'envie, c'eſt encore l'ambition qui s'oppoſe à notre bonheur, & cette paſſion n'eſt pas moins difficile à ſe ſatisfaire qu'à ſe ſoutenir. Il eſt étonnant, ſans doute, que l'homme, qui ne peut ne pas ſentir ſes imperfections, ſoit ſi vivement touché de l'amour de la gloire; mais il n'eſt pas étonnant auſſi qu'il ne recueille que du mépris des efforts qu'il fait pour l'acquérir; & qu'aveugle comme il eſt, il ſe traîne, il rampe pour s'élever, & n'employe que les moyens les plus

bas & les moins propres à la fin qu'il ſe propoſe. Celui-là ſeul peut y parvenir, qui, renfermé dans les bornes de l'état où la Providence l'a fait naître, en remplit fidélement les devoirs; qui, ſans lutter contre la fortune, ſe contente du fruit de ſes talents; qui les conſacre, dans le beſoin, à l'avantage des autres; à qui les revers n'ôtent point le courage, ni les ſuccès la modeſtie qui pare ſes vertus; qui, digne des plus grands emplois, s'eſtime autant heureux de les mériter que de les poſſéder; & qui, cher enfin à la Société, s'attire, ſans le vouloir, une réputation d'autant plus précieuſe qu'elle augmente à meſure qu'il eſt plus connu.

Peu de gens ſeront capables de l'imiter, ſur-tout ceux qui, épris du violent deſir de faire fortune, ne cherchent uniquement qu'à accumuler des biens; mais le bonheur ſe trouve-t-il parmi les ſoins, les travaux, les dangers qu'entraîne la paſſion d'acquérir des richeſſes? Elle conduit à deux extrémités également funeſtes à la paix de l'ame: ou l'on craint de jouir des biens acquis, & ils reſtent inutiles; ou l'on ne craint pas de les épuiſer, en donnant dans le ſuperflu. Combien d'exemples n'a-t-on pas vus de gens qui ont préféré à l'humiliation de paſſer pour avares, le ſupplice d'être prodigues; ou qui, par pure vanité, n'oſant ſe dédommager en ſecret de leur

faſte, s'en ſont trouvé punis par un excès de pauvreté !

Parlerai-je ici du penchant aux plaiſirs dont tant de gens ſe promettent un bonheur ſuprême ? C'eſt le goût du ſiecle de ſe livrer avec fureur à toutes les ſenſations agréables. Elles préviennent à préſent le deſir naiſſant, & ce deſir n'a qu'à ſe manifeſter pour être comblé ſans obſtacles. On ne cherche plus même à voiler l'indécence des mœurs. Avec une ame impétueuſe & légere on eſſaye de tous les objets, & le paſſage de l'un à l'autre n'eſt marqué que par un moment de ſatiété, qui ſert bien plus à réveiller les deſirs qu'à les éteindre. Je le demande donc à tout homme raiſonnable : eſt-ce de là qu'on doit attendre une vraie & ſolide félicité ? Peut-on en jouir dans une folle ivreſſe qui ne laiſſe aucun inſtant à la réflexion ? Qui ne connoît le néant des plaiſirs, & qu'ils ne peuvent rendre un homme heureux qu'autant qu'il a ceſſé d'être raiſonnable !

Ce n'eſt pas toujours des ſatisfactions qu'on y trouve, que l'on a droit d'eſpérer le bonheur ; il eſt des gens plus délicats qui le cherchent dans d'aimables Sociétés, dans des liaiſons agréables ; ils croyent augmenter leur être par une union qui leur ſemble les reproduire dans les autres & les agrandir. L'amitié leur devient un beſoin ; mais ce beſoin, peuvent-

ils le remplir toujours avec ſuccès? Ou, lorſqu'il eſt rempli, peut-il toujours les ſatisfaire? Trouve-t-on aiſément de vrais amis, dans un ſiecle ſur-tout où l'éducation porte plus ſur les manieres que ſur les mœurs, où la prudence n'eſt que ruſe, où les graces accréditent les vices, où les paſſions colorent tous les objets, où l'on ne trouve que des hommes bas & rampants dès qu'ils deſirent, fiers dès qu'ils eſperent, ingrats dès qu'ils obtiennent; des hommes enfin qui n'ont rien de commun entr'eux que l'eſprit d'intérêt qui les anime? Ces ſortes de gens méritent-ils qu'on renonce à ſoi-même pour ne vivre que pour eux, & qu'on ſacrifie la liberté de ſes ſentiments au deſir de leur plaire? Eſt-ce ſur de tels amis qu'on peut fonder le bonheur de la vie, & ſont-ce de tels amis qui méritent qu'on travaille à les conſerver, & pour leſquels on doive ſe piquer de garder avec ſoin les regles d'une amitié ſincere?

Mais, dira-t-on, où eſt donc le bonheur de la vie? Ce bonheur auquel tout le monde aſpire, & que vous nous montrez ſi difficile à acquérir, en quoi donc conſiſte-t-il? Je réponds qu'on le trouve dans la tranquillité de l'eſprit, qui vient d'une égalité d'ame, qui ne rebute les plaiſirs, ni ne les recherche; qui réprime ſes deſirs de crainte qu'ils ne ſe portent à ce qu'on ne peut obtenir, qui voit

avec

avec indifférence les bons & les mauvais succès. Notre vie est continuellement agitée par l'espérance & par la crainte; si l'on espere avec trop de confiance, quel malheur n'est-ce pas de se voir trompé! Mais, dans la crainte d'être trompé, prenons de si justes mesures, que nous ayions lieu d'espérer sans avoir rien à craindre; ou plutôt craignons de desirer : ou, si nous desirons, desirons moins ce qui nous plaît, que ce qui nous paroît & qui est en effet le plus raisonnable. La simplicité, l'innocence, la tempérance doivent former en nous cette apathie heureuse. Ou plutôt, soyons bons & véritables Chrétiens, & soumis conséquemment à la volonté de Dieu; nous n'aurons d'autres desirs que de voir ses desseins s'accomplir sur nous. Bons Citoyens en même-temps, nous serons soumis aux Loix de nos Souverains; nous les servirons avec autant de fidélité que de zele. Nous ne courrons point après les faveurs des Grands. Nous ne mépriserons point nos inférieurs, nous abrégerons par bonté le chemin qui les sépare de nous, & nous descendrons jusqu'à eux pour les soulager dans leurs peines; nous vivrons enfin sans reproche avec nos égaux; nous louerons leurs vertus, nous excuserons leurs foiblesses; & s'ils nous offensent, nous ne nous vengerons d'eux qu'en leur pardonnant.

Défions-nous sur-tout de notre esprit, il va

presque toujours au mal sans détour. S'il est d'accord avec le cœur, nous sommes perdus sans ressource; la pensée & l'exécution ne souffrent alors aucun intervalle, & nous sommes plutôt plongés dans le vice que nous n'avons songé à nous y livrer.

Malgré ces précautions à nous rendre heureux, il n'est pas impossible que nous ne cessions de l'être. Il est tant d'événements dans la vie, & les choses humaines ont si peu de stabilité, qu'elles changent sans cesse.

Mais ce n'est qu'en supportant le malheur avec courage, qu'on le surmonte. Le rocher ne résiste à la tempête que parce qu'il est immobile au milieu des flots; & le vaisseau qui leur obéit, évite rarement de faire naufrage. La patience dans l'infortune donne plus d'éclat qu'on n'en perd; l'infortune passe, & cet éclat redouble, ainsi que le plaisir qu'on ressent de n'être plus malheureux. Le propre de ce nouvel état est de se rendre sensible aux peines des autres, & de croire n'avoir jamais fait assez de bien, dès qu'on sent qu'on peut en faire davantage. Cet état a ses délices, c'est la volupté d'une belle ame; mais il est peu d'ames capables de cette volupté.

Le vrai bonheur de la vie ne consiste donc point à être toujours heureux. Quelle que soit la modération de nos desirs, ne nous

croyons jamais à l'abri de toutes ſortes de revers : ſur-tout ne faiſons point conſiſter notre bonheur dans une ſuite de joyes exceſſives. Tout plaiſir vif eſt danger : puiſons notre bonheur dans nos vertus, afin que, lorſqu'il faudra le quitter avec la vie, rien ne nous empêche d'aſpirer à celui qui doit être éternel.

LETTRE

A Meſſieurs de la Société Royale de Nancy.

J'Ai lu, avec un extrême plaiſir, le Diſcours que vient de prononcer votre nouveau Directeur. J'admire toujours en lui ce talent aiſé de la parole que vous lui connoiſſez depuis long-temps, cette majeſtueuſe ſimplicité de ſtyle qui lui eſt propre, & qui, dans une ſeule idée, offre le germe de pluſieurs autres, dans un ſeul trait une image, dans un ſeul mot un ſentiment. Je ne puis aſſez louer ſon éloquence vive & légere qui ſemble ne rien devoir au travail, & qui, décelant en lui l'uſage du grand monde, ôte au bel-eſprit ſa forme naturelle, ſait le contenir ſans le captiver, & ne le montre, malgré ſes graces, que corrigé par la profondeur des connoiſſances & par la ſageſſe & l'utilité des projets. Ceux qu'il vous a propoſés vont don-

ner vraiſemblablement à votre Société une nouvelle vie.

Ce n'eſt pas qu'elle n'ait marqué juſqu'à préſent toute la chaleur d'une ame pleine de vigueur & de force; mais le temps, qui chaque jour doit ranimer votre zele, vous invite auſſi, d'une année à l'autre, à de plus nobles efforts. Et combien devenus aujourd'hui plus heureux qu'autrefois, ces efforts deviendront-ils plus heureux encore, en vous amenant inſenſiblement au point de perfection où vous deſirez d'atteindre, & où vous vous êtes engagés de parvenir?

Je dis inſenſiblement. Je n'ignore pas en effet qu'il n'eſt rien en ce monde de ſi lent que la marche de l'eſprit. Quelle n'eſt pas ſa *tardivité* dans chaque homme! Quel temps ne lui faut-il pas pour ſe produire & ſe développer! Mais combien n'eſt-il pas plus lent dans la maſſe entiere de l'humanité? Il ne faut là que des années; il faut ici des ſiecles pour lui faire porter des fruits. Et quels fruits encore! Je lui en connois depuis la naiſſance du monde; mais il doit les uns au hazard, & nous attendons la parfaite maturité des autres.

Quoique faites pour diſpenſer la lumiere au reſte des hommes, il en eſt des Académies comme du Soleil. Nous le jugeons dans notre façon de penſer le plus rapide des aſtres, il ne répand néanmoins chaque jour que

peu à peu sa clarté dans la plaine de airs. Peut-être même la lenteur, qu'on est souvent tenté de reprocher aux Sociétés littéraires, a-t-elle une utilité propre. Voudroit-on qu'elles fussent semblables à l'éclair qui perce en un instant la nue, & qui, disparoissant dès sa naissance, semble augmenter les ténebres qu'il est venu dissiper ? Ce n'est qu'à la Fable qu'il appartient d'imaginer ces orgueilleux enfants de la terre, qui, croissant par an de plusieurs coudées, pouvoient ensuite entasser Ossa sur Pelion.

Tout ce qu'on peut exiger de vous, Messieurs, & que je suis en droit de vous demander, c'est une union intime, c'est un travail toujours assidu. Qu'êtes-vous en effet dans ce Lycée où vous vous faites un plaisir & un devoir de vous rassembler ? Il me semble voir, ainsi que dans un parterre, des fleurs d'un divers émail, ramassées avec soin, plantées à côté les unes des autres, & assorties avec goût ; elles entrelacent leurs feuilles, elles s'embellissent mutuellement, & forment un mélange de couleurs & de parfums d'autant plus agréable, qu'on ne peut y distinguer la moins brillante d'avec celle qui l'est le plus, & qui, seule & isolée, auroit peut-être moins d'éclat qu'elle n'en reçoit du voisinage de ses compagnes. Tel sera le vôtre, si vous vous tenez toujours étroitement unis, & qu'aucun

de vous n'envie ni ne méprise des talents qui servent à relever les siens.

Mais c'est sur-tout le travail qui vous fera toujours avancer, quoique imperceptiblement, dans la carriere où vous êtes engagés de marcher. Le plus doux repos est toujours celui qui s'achete par la fatigue & la peine. Tout autre anéantit l'ame, & la tient douloureusement suspendue entre l'inertie qui l'abrutit, & le néant dont elle est à peine échappée.

Et quelle honte pour un homme d'honneur, si, une fois admis parmi des gens dévoués par devoir à l'étude, il se contentoit de traîner réguliérement chez eux une masse inutile, & de ne s'y faire regarder que comme une erreur & une méprise. Un tel homme, effrontément oisif, je le regarderois comme une branche inutile, comme un rameau desséché, qui, ne voulant point profiter d'un suc plein de vie, déshonoreroit le tronc qui le porte à regret, & feroit beaucoup mieux de s'en détacher insensiblement de lui-même.

C'est donc le travail, Messieurs, & ce n'est que le travail qui peut vous conduire au terme où vous aspirez, & vous aider à former ce fonds de lumieres & de connoissances sur lequel chaque Lorrain a droit d'assigner quelque espérance pour le bien commun de l'Etat.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le premier Volume des Œuvres du Philoſophe Bienfaiſant.

Fin de la Table du Tome premier.



VII, VIII, X XI, XII

